
Édition critique d'Èl rôuze dè sinte Èrnèle de Georges Willame

Auteur : Botos, Charles

Promoteur(s) : Boutier, Marie-Guy

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité approfondie

Année académique : 2023-2024

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/20611>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



Faculté de Philosophie et Lettres

Département de Langues et lettres françaises et romanes

**Édition critique d' *Èl rouze dè sinte Èrnèle*
de Georges Willame**

Mémoire présenté par Charles Botos

en vue de l'obtention du diplôme de Master en Langues et Lettres françaises et romanes,
orientation générale, à finalité approfondie

Sous la direction de madame Marie-Guy Boutier

Membres du jury : madame Sophie Lecomte et madame Martine Willems

Année académique 2023-2024

Èl rôuze dè sinte Èrnèle

À mes parents

PRÉAMBULE

Comme l'écrivait Maurice Piron, « sur une géographie littéraire de nos parlers régionaux, Nivelles, en roman pays de Brabant, occupe une situation que la plupart des villes de Wallonie [...] pourraient lui envier ». En effet, Nivelles a la chance « d'avoir produit relativement peu de poètes, [mais] d'en avoir produit de bons » (Piron 1938 : 1). Et Maurice Piron de citer Hanon de Louvet (1853 – 1935), Georges Willame (1863 – 1917) et Franz Dewandelaer (1909 – 1952).

Si Georges Willame est connu aujourd'hui des Nivellois, c'est plutôt pour la rue qui porte son nom que pour son œuvre littéraire. En effet, bien qu'il existe encore quelques passionnés qui le connaissent, force est de constater que la jeune génération semble ignorer cet auteur acloot qui a pourtant donné ses lettres de noblesse à la littérature dialectale de Nivelles.

La critique littéraire a retenu de lui ses *Sonnets* (1895 – 1917), « menus chefs-d'œuvre » (Piron 1979 : 295), qui ont été rassemblés et édités par le Père Jean Guillaume en 1960¹. Or, les Nivellois qui connaissent encore Georges Willame l'aiment pour une tout autre œuvre : *Èl roûze dè sinte Èrnèle* (1890).

Cette pièce de théâtre considérée comme « la première tentative réussie de théâtre poétique en wallon » (Piron 1979 : 295) n'a été éditée qu'une seule fois, en 1890. De ce fait, elle n'a jamais fait l'objet d'une réédition critique conforme aux normes actuelles. C'est ce manque-là que nous avons cherché à pallier, tout en essayant de rendre cette pièce le plus accessible possible au lecteur contemporain ; d'autant plus que l'édition de 1890 est quasiment introuvable de nos jours.

Ce souci d'accessibilité a été un des moteurs de ce projet. En effet, nous y avons vu une des conditions nécessaires à la préservation de cette pièce de théâtre et à la pérennité de son auteur. Ainsi, cette édition répond autant à une demande scientifique qu'à une demande patrimoniale.

¹ WILLAME, Georges, 1960. *Sonnets*, éd. Jean Guillaume, Liège, Société de Langue et de Littérature wallonnes. (Collection littéraire wallonne, n° 3).

Au terme de ce préambule, il nous tient à cœur de remercier toutes les personnes qui nous ont aidé et qui ont contribué à la réalisation de ce mémoire.

Tout d'abord, nous remercions madame Boutier qui a suivi l'élaboration de cette édition avec intérêt. Son attention critique ainsi que ses remarques n'ont eu de cesse de nous guider. Notre unique ambition a été de ne pas la décevoir.

Nous remercions également madame Lecomte pour le temps qu'elle a consacré à répondre à plusieurs de nos questions. Ses observations ont été d'une grande utilité.

Pour madame Willems, nous ne pouvons dire tout ce que nous lui devons. Ses réflexions ainsi que ses conseils ont été notre plus grand soutien. Nous lui témoignons toute notre reconnaissance.

Parmi tous les Nivellois qui ont suivi notre travail, nous remercions chaleureusement Anne-Françoise et Robert Ferrière. Ils nous ont transmis leur passion pour *Èl roûze* et ont répondu avec générosité à nos nombreuses sollicitations. Sans eux, ce travail ne serait pas le même.

Nous devons également remercier monsieur Baudalet, professeur de français au collège Sainte-Gertrude de Nivelles. Il a relu notre mémoire avec la plus vive attention et une grande bienveillance. Qu'il en soit encore remercié.

Enfin, nous remercions Marie à qui nous adressons cette réplique de Bèbert :
Èyét vous, Marie, wétîz toudi d' m'inmer, èyét pus târd, vos-ârez 'ne broche... ène mwêre... Èyét si vos 'n volez nî, djè m'f'ré rosse.

INTRODUCTION

Ce mémoire, qui a pour objet l'édition critique d'*Èl roûze dè sinte Èrnèle*, est constitué de deux parties : la première rassemble les considérations biographiques (1), littéraires (2), philologiques (3), éditoriales (4) et linguistiques (5) permettant une analyse détaillée de l'œuvre ; la seconde présente l'édition scientifique et la traduction de la pièce de théâtre. Plus précisément, la première partie comprend les grandes questions qui ont émergé lors de l'édition du texte. Elles concernent la vocation littéraire de l'œuvre, son étude génétique, l'établissement du texte ainsi que sa langue.

Pour ce qui est de la vocation littéraire, nous avons modestement visé le double objectif d'étudier la place de cette pièce au sein de l'œuvre de Georges Willame (2.1) et plus largement de l'histoire de la littérature wallonne (2.2). En ce qui concerne l'étude génétique, notre souci a été d'analyser les sources et les inspirations de Georges Willame (3.1 → 3.2), les différentes sections qui constituent le texte de la pièce (3.3) et de comprendre la façon dont celles-ci s'articulent (3.4). Ensuite, lors de l'établissement du texte, la question a été de savoir comment faire dialoguer la seule édition, de 1890, avec le manuscrit lacunaire retrouvé (4.1). Cette question en a engendré d'autres, parmi lesquelles celle de l'orthographe à adopter (4.2) et celle des corrections à apporter (4.3). Nous y avons également explicité les démarches de notre traduction (4.4). Quant à l'étude linguistique, une analyse approfondie de la langue nous a conduit d'abord à considérer les outils de références dont nous disposions (5.1) pour ensuite situer la langue de la pièce tant sur le plan diatopique (5.2) que sur le plan diachronique (5.3). De plus, nous avons pu remarquer plusieurs particularités linguistiques mises en scène par Georges Willame, que nous avons étudiées (5.3.1 → 5.3.3).

Pour accompagner le lecteur, nous avons établi plusieurs aides qui permettent un renvoi strict au texte. Parmi celles-ci figurent une traduction en vis-à-vis du texte wallon ainsi qu'un glossaire. Concernant la traduction, nous avons tenu à rester le plus proche possible du wallon, en proposant ainsi une traduction littérale en français standard que nous avons accompagnée de notes explicatives. Les notes et le glossaire ont été placés dans un volume séparé, pour en faciliter la consultation.

Enfin, sont placés en annexe divers documents, glanés au long de nos recherches, qui viennent compléter et illustrer nos propos.

PREMIÈRE PARTIE



Georges Willame, son épouse et ses deux filles en 1893.

CHAPITRE 1 : BIOGRAPHIE

Georges Willame est né à Nivelles le 9 juillet 1863. Issu d'une famille établie dans la cité aclote depuis plusieurs générations, il est élevé par ses grands-parents maternels. Son père était décédé peu avant sa naissance, et sa mère un an plus tard.

Après des humanités brillantes au collège communal de Nivelles, Georges Willame intègre le ministère de l'Intérieur à Bruxelles où il est nommé commis en 1881. À la fin de sa carrière, il en est devenu le directeur général.

Bien que travaillant à Bruxelles, Georges Willame reste attaché à sa « bonne ville de Nivelles » où il continue de vivre. Le 22 septembre 1891, il épouse Laure Rousseau, fille du pharmacien de Feluy [Ch 6] et fonde une famille nombreuse de six enfants. Comme le révèle Aline Nonet :

Par une sorte de tardive compensation, lui qui, dans son enfance, n'avait pas connu les liens d'une étroite communauté familiale, établit dans sa maison une intense vie de famille. L'union semble avoir été parfaite dans le ménage. Willame était un dieu pour ses enfants à l'éducation desquels il veillait de près. (Nonet 1962 : 9)

En 1895, sollicité par ses fonctions qui l'accaparent de plus en plus, Georges Willame s'établit à Schaerbeek. Il ne délaisse pas pour autant Nivelles où il retourne de façon régulière retrouver sa famille ainsi que ses nombreux amis. C'est lors d'une de ces visites qu'il meurt brusquement, le 10 février 1917, suite à une congestion pulmonaire au domicile de ses beaux-parents, rue du nom de Jésus. Il avait 54 ans.

Après la Première Guerre mondiale, la ville de Nivelles a rendu hommage à Georges Willame en donnant son nom à la rue où il est décédé. De plus, le 1^{er} juillet 1930 un monument créé par Marcel Collet (1894 – 1944) a été érigé à sa mémoire. On peut y lire *À Georges Willame, les Aclots*, suivi de ces deux vers : *Djé voûrou pouvwèr prind'a spalle em' vî Nivelles / Èyé l' d'aller moustrer d'ainsi pa tous costés*². Ce monument est situé au croisement de la rue Saint-Georges et de la rue des vieilles prisons.

² Cette citation respecte la graphie qui figure sur le monument.

CHAPITRE 2 : ÉTUDE LITTÉRAIRE

Comme l'explique Maurice Piron, « la réputation littéraire de Georges Willame repose aujourd'hui sur la vingtaine de sonnets qu'il rima de loin en loin, entre 1895 et 1916 » (Piron 1979 : 295). De fait, ces poèmes sont certainement les pièces les plus abouties de l'auteur. Le père Jean Guillaume estime également que « d'une œuvre – française et dialectale – très abondante, les vingt sonnets wallons constituent sans doute la meilleure part ». (Guillaume 1960 : 36) Toutefois, l'œuvre littéraire de Georges Willame ne se résume pas à ces sonnets.

Écrivain prolifique, touche-à-tout, Georges Willame s'est frotté à plusieurs genres littéraires. En effet, romans, nouvelles, poèmes, pièces de théâtre et chansons composent son œuvre, qu'il n'a pourtant jamais cherché à réunir. De plus, auteur wallon engagé, sa plume a également servi la cause régionaliste dans différentes revues.

Il n'est pas nécessaire, dans le cadre de ce mémoire, de dresser l'inventaire complet des écrits de Georges Willame. Toutefois, afin de rendre compte de son travail, nous allons survoler son œuvre pour ensuite considérer la place qu'occupe celle-ci au sein des lettres wallonnes.

1. L'œuvre de Georges Willame

L'activité littéraire de Georges Willame débute dans les journaux régionaux. Le premier auquel il participe est *L'Aclot* (août 1888 – octobre 1890), qu'il a fondé avec deux amis, Édouard Parmentier (1866 – 1949) et Léon Petit (1864 – 1915). Cet hebdomadaire, distribué à Nivelles, avait pour objectif d'étudier « Nivelles, sa physionomie, son caractère, ses usages, sa langue » (*L'Aclot* 1888 : 1), mais très vite, Georges Willame y publie également des nouvelles et des chansons qu'il écrit en wallon.

L'Aclot devait aussi inciter les lecteurs à écrire en dialecte ou du moins à s'y intéresser. Voici ce que Georges Willame y écrit le 9 septembre 1888 :

Pourquoi n'avons-nous pas de littérature locale ? Pourquoi notre patois nivellois, qui a ses qualités propres de couleur et d'originalité, n'est-il pas cultivé par les siens comme les autres dialectes du pays le sont par les leurs ? À part quelques chansons et quelques récits, qu'a-t-on fait en dialecte nivellois ? Rien, ou du moins peu de chose qui soit digne d'être considéré comme œuvre littéraire.

Et de poursuivre :

Êtes-vous de notre avis et ne trouvez-vous pas qu'il y a là quelque chose à tenter ? [...] [P]ersonnellement, nous ferons ce qu'il nous sera possible de faire, et c'est peu de chose ; mais il doit y avoir à Nivelles, des esprits chercheurs et curieux qui sont épris de ces questions intéressantes, [...] s'ils le voulaient, ils pourraient faire mieux et plus qu'ils ne font.

Ainsi, Georges Willame cherche à combler un vide. Lui, qui constate qu'à « Liège, Mons, Tournay, Namur même ! » des sociétés s'organisent pour promouvoir leur wallon, ne peut se résoudre à ce que Nivelles reste à la traîne. C'est certainement poussé par cette envie qu'il a décidé de créer avec ses amis de La Gavotte une pièce originale nivelloise, *Èl roûze dè sinte Èrnèle*. Elle a été jouée la première fois le 2 mars 1890 et a été très chaleureusement accueillie par le public.

Le premier à s'étonner de ce succès est Georges Willame lui-même. De fait, bien qu'un accueil chaleureux ait été réservé à la pièce à Nivelles, Georges Willame ne se doutait pas qu'il en serait de même à Liège. De fait, participant à un concours organisé par *Le Lion Belge* suite aux encouragements d'Édouard Remouchamps (1836 – 1900)³, *Èl roûze dè sinte Èrnèle* remporte le prix décerné par la Société Liégeoise de Littérature wallonne (SLW) le 11 mai 1890⁴.

À partir de ce moment, Georges Willame ne collabore plus seulement aux revues nivelloises, mais également aux revues d'autres régions. Citons à titre d'exemple *Lë Sauvèrdia* (1892), *Li Mestré* (1894 – 1895) ou encore le *Roman Pays de Brabant* (1913 – 1921). De plus, il participe à la création de la revue *Wallonia* (1893 – 1914) avec Joseph Defrècheux (1853 – 1921) et Oscar Colson (1866 – 1933).

³ Cf. annexe 1.

⁴ En effet, comme le rapporte Henri Odekerken :

Les sociétaires de *la Gavotte*, de Nivelles, qui l'ont interprétée [*Èl roûze dè sinte Èrnèle*] avec tant de conviction et d'intelligence ont, je pense, combattu plutôt pour leur auteur qu'en vue de décrocher une récompense pécuniaire et le jury l'a sans doute jugé ainsi, car il a placé cette société hors concours et lui a décerné le prix spécial offert par la Société liégeoise de Littérature wallonne.

Dans ces revues Georges Willame publie essentiellement des nouvelles et des poèmes qui croquent l'univers nivellois. Parmi ceux-ci, citons *Èl Savoyârd*, poème « écrit avec art » (BSLW 1891 : 542) qui a remporté la médaille de vermeil, soit le premier prix d'un concours organisé par la Société Liégeoise de Littérature wallonne en 1891. Ce deuxième succès est également le dernier, car Georges Willame ne va plus participer à aucun concours. Il préfère « l'effacement et, plutôt que les publications couronnées, les journaux et revues de son pays ». (Nonet 1962 : 27) En effet, à partir de ce moment, comme l'explique le Père Jean Guillaume, l'auteur « confiait [ses poèmes] à des feuilles locales ou à des amis. C'est dire que Willame n'a probablement jamais songé à recueillir son œuvre » (Guillaume 1960 : 36).

Ainsi, bien qu'abondante, l'œuvre de Georges Willame est dispersée. Nous pensons que l'auteur s'est attelé à la tâche non pas par carriérisme, mais plutôt par devoir. Lui qui a tant souhaité un éveil littéraire wallon à Nivelles est parvenu à ses fins. Il a en effet ouvert la voie à toute une génération de poètes aclots qui, tout comme lui, ont participé au rayonnement non seulement de Nivelles, mais également de toute la Wallonie.

2. Georges Willame et les lettres wallonnes

Bien que dédié à l'étude de la vie nivelloise, le journal *L'Aclot* abordait également d'autres sujets qui avaient rapport à la culture wallonne au sens large. Ainsi, dans le douzième numéro de l'année 1888, a été publiée une correspondance entre « M. Édouard Remouchamps, l'auteur de *Tâtî l'Pèriqui*, et un Nivellois de notre connaissance » (*L'Aclot* 1888 : 1) qui n'est autre que Georges Willame.

Cet échange⁵ témoigne non seulement de l'admiration de Georges Willame à l'égard d'Édouard Remouchamps, mais également de sa volonté d'entrer en contact avec le milieu littéraire wallon, particulièrement prospère et actif en cette fin du XIX^e siècle. En effet, comme l'explique Maurice Piron,

Ce mouvement qui arrive à point pour profiter, après 1885, de l'impulsion donnée par Remouchamps, caractérise la période contemporaine [des lettres wallonnes]. Il est en

⁵ Cf. annexe 2.

effet impossible de ne pas apercevoir, à travers l'esthétisme maladroit que l'on sait, un effort pour ouvrir au wallon de véritables destinées littéraires. Sans doute, toute une partie de cet effort manquera son but, ne laissant retomber d'un beau rêve brisé qu'une poignée de lieux communs et d'immortels clichés. Mais l'élan ne sera point perdu : il suffit d'un écrivain doué pour racheter l'impuissance de tant d'autres. Voici Henri Simon, voici Georges Willame, voici François Renkin. (Piron 1944 : 20-21)

Ainsi s'amorce une formidable période d'ouverture où Georges Willame rencontre bon nombre d'écrivains liégeois qui l'influencent et le poussent à écrire. Parmi ceux-ci, Édouard Remouchamps n'a cessé de l'encourager et de le soutenir. C'est donc fort des encouragements de celui qu'il appelle *maître* que Georges Willame se lance dans la rédaction de sa première et dernière pièce de théâtre.

Le succès déjà évoqué d'*Èl roûze dè sinte Èrnèle* a été inattendu et il est certain que Georges Willame ne se doutait pas non plus de la place qu'occuperait celle-ci au sein des lettres wallonnes. Toujours selon Maurice Piron, c'est

par une pièce en prose que débute le théâtre poétique [wallon], en un temps où l'on confiait aux vers des tâches plus serviles. *Èl roûze dè sainte Èrnèle* de Georges Willame, jouée en 1890 reste notre seule pièce folklorique. Sans doute, nombreux ont été depuis lors les ouvrages qu'on a justement appelés « à substrat folklorique » parce que les us et coutumes de jadis leur fournissent une base [...]. Chez Willame, le folklore comme tel forme la substance du drame, car la *Roûze dè sainte Èrnèle* n'est autre qu'une version nivelloise du conte populaire *L'os qui chante* mis à la scène avec assez d'ingénuité et de vrai simplicité pour que la réussite soit parfaite. (Piron 1944 : 149-150)

Première pièce de théâtre poétique et folklorique de la littérature wallonne, *Èl roûze dè sinte Èrnèle* laissait ainsi présager un avenir dramatique radieux à Georges Willame. Et pourtant, il s'est complètement détourné du théâtre pour se consacrer exclusivement aux nouvelles et à la poésie.

Petit à petit, Georges Willame intègre les milieux wallonophones et s'y investit pleinement. Dès 1890, il est inscrit comme membre adjoint de la SLW, en devient *membre titulaire délégué de la Wallonie belge (Brabant méridional)* en 1898 et *membre titulaire* en 1906. La même année, il figure parmi les membres correspondants du *Bulletin du Dictionnaire général de la langue wallonne* aux côtés d'Alphonse Hanon de Louvet, Édouard Parmentier, Emmanuel Despret et Marc Vande Rydt pour Nivelles.

La SLW n'est pas la seule association à laquelle participe Georges Willame. En effet, comme l'explique Joseph Coppens :

Une délégation de fervents Wallons, conduite par l'abbé Michel Renard, avait réussi à intéresser le Gouvernement à la littérature dialectale et, suite à une démarche faite le 28 février 1892, M. Jules de Buret, ministre perspicace et hardi, avait mis – par arrêté royal du 30 juillet – la littérature wallonne sur la même ligne que la littérature française et flamande, cependant qu'était créé par arrêté royal du 16 juillet 1892 un Comité officiel de lecture ayant pour mission de distinguer les œuvres méritantes. (Coppens 1967 : 24)

Ce comité, plaisamment appelé *le Café wallon*, était constitué entre autres d'Alphonse Hanon de Louvet, Joseph Dejardin, l'abbé Michel Renard, François Renkin, Léon Petit, Joseph Defrecheux, Édouard Parmentier et Georges Willame.

Ainsi, nous constatons que Georges Willame participe à la promotion de la littérature dialectale à plusieurs niveaux : au niveau local, à Nivelles ; au niveau régional, avec la SLW ; et au niveau national, avec le *Café Wallon*. À chacune de ces étapes chronologiques, Georges Willame a élargi son cercle d'influence et a participé à la promotion des dialectes belgo-romans, sans pour autant avoir cherché à promouvoir son œuvre personnelle.



Le Comité de lecture des œuvres wallonnes, dit *Café wallon*, en 1894⁶.

⁶ De gauche à droite, sont assis : A. Hanon de Louvet, J. Dejardin, le notaire Gouttier, V. Chauvin et l'abbé M. Renard. Sont debout : M. Goutier, F. Renkin, L. Petit, V. Gouttier, J. Defrecheux, le dr. Devroye, O. Colson, A. Brulé, G. Willame, A. J. Schépers, P. Paternoster et É. Parmentier.

CHAPITRE 3 : ÉTUDE GÉNÉTIQUE

Dans la préface de l'édition originale⁷, Georges Willame précise que l'idée du prologue ainsi que « tous les détails relatifs aux anciennes mœurs sont l'œuvre de M. Joseph Rimé » (Willame 1890 : 1). De plus, dans un article du périodique régional *Rif tout dju*, Joseph Coppens explique que « c'est l'histoire racontée par M. Bréda qui a servi d'argument à Georges Willame pour sa pièce de 3 actes et 1 prologue : *Èl roûze dè Sinte Èrnèle* » (Coppens 1964 : 11). Dès lors, la pièce de théâtre apparaît comme une œuvre composite, constituée de différents éléments aux origines multiples. C'est cette généalogie particulière que nous allons étudier dans ce chapitre, en nous intéressant d'abord aux sources et aux inspirations de Georges Willame, pour ensuite nous consacrer à l'étude de l'architecture de la pièce.

1. Sources

Au moment de commencer ce mémoire, nous disposions uniquement de l'édition parue chez Mertens en 1890⁸. Étant la seule version publiée, ce texte a servi de base à notre édition critique. De plus, cette unique édition a été réalisée du vivant de l'auteur, ce qui suppose qu'elle a été revue et approuvée par lui.

En consultant les archives de la Bibliothèque des Dialectes de Wallonie (BDW), nous avons trouvé le compte rendu d'une représentation de la pièce, rédigé par Henri Odekerken le 22 mai 1890. Ce compte rendu a révélé que le texte édité avait été retravaillé, car il y est précisé qu'une réplique « dont la crudité ne peut qu'étonner le public » (Bulletin de souscription 1890 : 9) avait été supprimée de l'édition. Cette dernière remarque nous a poussé à rechercher le manuscrit de Georges Willame, car nous souhaitons mesurer l'écart avec le texte édité.

⁷ Cf. annexe 3.

⁸ WILLAME Georges, 1890. *Èl roûze dè sinte Èrnèle*, Mertens, Bruxelles, 111p.

1.1. Découverte du manuscrit

Le manuscrit d' *Èl roûze dè sinte Èrnèle* n'a été retrouvé ni à la BDW ni à la Bibliothèque publique centrale du Brabant wallon, qui dispose pourtant du fonds Georges Willame. Après avoir cherché chez plusieurs particuliers, c'est finalement au Musée communal d'archéologie, d'art et d'histoire de Nivelles que nous avons trouvé une photocopie d'un état manuscrit de la pièce.

N'ayant retrouvé qu'une photocopie du manuscrit, nous avons poursuivi nos recherches en consultant les archives du *Cercle Royal « les XIII »*, une troupe de théâtre dialectal nivelloise. Cette consultation était indispensable car, dans le programme de leur représentation d' *Èl roûze dè sinte Èrnèle* daté du 6 et 7 décembre 2008, nous lisons : « s'étant vu confier, par la Famille DECLERCQ, la garde des manuscrits originaux de Georges Willame et des partitions musicales, le Cercle "Les XIII" a, toujours, eu à cœur d'assurer la diffusion d' "El Roûse dè Ste Ernèle" ». (Programme 2008 : 1) Malheureusement, nous n'avons rien retrouvé dans ces archives, et aucun membre de la troupe ne se souvient d'avoir jamais possédé ces manuscrits.

1.2. Description du manuscrit

La photocopie consiste en un cahier manuscrit (22 × 17 cm) de 21 folios auxquels ont été ajoutées deux feuilles volantes quadrillées pliées en deux, l'une entre le folio 13 et le folio 14, l'autre entre le folio 18 et le folio 19, constituant en tout quatre folios supplémentaires. Tous les folios, sauf le premier, sont numérotés en haut à droite de chaque recto. Le texte figure sur les rectos. Les versos ont été laissés blancs sauf aux folios 1, 3, 4, 5, 6, et 9, ainsi qu'au verso du folio 1 de la première feuille volante.

Sur la chemise en carton qui protège le cahier, a été inscrit dans le coin inférieur gauche au crayon le nom *Chantrenne* par une autre main que celle qui a numéroté les folios. Nous pensons que c'est le nom du donataire. Il pourrait s'agir de Jules Chantrenne qui a incarné les rôles de Bèbert et du berger dans la distribution originale de la pièce.

Malgré l'apport non négligeable de cette découverte, force est de constater que le manuscrit comporte d'importantes lacunes. Sans entrer dans les détails, nous pensons que la version dont nous disposons a servi de brouillon à la rédaction d'un manuscrit postérieur qui, lui, aurait servi de manuscrit de base à l'édition de 1890. Mais avant d'analyser la structure du manuscrit, nous analyserons les influences de Georges Willame.

2. Genèse de l'œuvre

Georges Willame a toujours été intéressé par la culture de sa région. C'est avec le souhait de préserver un patrimoine immatériel qu'il a recueilli les contes qui circulaient oralement à Nivelles.

C'est au détour d'une de ces enquêtes qu'il découvre la légende de la rose de sainte Renelde. L'histoire lui a tant plu qu'il a décidé de la remodeler et d'en créer une pièce de théâtre. Ainsi, Georges Willame fait œuvre de remanieur au sens où il s'inspire d'un argument ancien afin d'en dégager une version nouvelle.

Les inspirations de Georges Willame sont connues. Il s'agit de la pièce de théâtre *Ène èscrène al vîye môûde* de Joseph Rimé et de la légende *La rose dè sinte Èrnèle* racontée par Louis Bréda. Nous avons retrouvé le texte de chacune de ces deux sources. Dès lors une brève analyse comparative de celles-ci permet de mieux cerner la structure ainsi que l'élaboration d'*Èl roûze dè sinte Èrnèle*.

2.1 Le prologue inspiré de Joseph Rimé

Ène èscrène al vîye môûde est une pièce de théâtre en un acte, imaginée par Joseph Rimé. Elle représente un épisode de la vie quotidienne nivelloise dans lequel une famille passe une veillée en compagnie de quelques voisins. L'auteur a présenté cette saynète à Georges Willame qui a souhaité l'interpréter avec sa troupe de théâtre, la Gavotte.

Finalement, plutôt que de l'interpréter telle quelle, Georges Willame a préféré l'adapter et l'intégrer au sein d'une autre création. Voici ce qu'il en dit dans l'adresse au lecteur de l'édition de 1890 d'*Èl rouze de sinte Èrnèle* : « Sur ces entrefaites, l'idée nous vint de broder le thème de la Rose de Sainte Renelle. La pièce de M. Rimé nous parut alors pouvoir se transformer en prologue, préférable, nous semblait-il à un lever de rideau » (Willame 1890 : 4) Et de poursuivre: « nous nous sommes permis d'y introduire de nombreux changements, rendus nécessaires par sa nouvelle destination ».

Le manuscrit retrouvé de la pièce de Joseph Rimé est raturé et annoté par Georges Willame. Il semblerait dès lors que ce dernier ait recopié une version intégrale d'*Ène èscrène al vîye moûde* et s'en soit servi comme brouillon pour l'élaboration de son prologue.

Ce *brouillon* n'est donc ni la version originale d' *Ène èscrène al vîye moûde* ni la version définitive du prologue d' *Èl rouze de sinte Èrnèle*. Il est un entre deux, un texte en cours de création. Les ratures ainsi que les répliques inachevées en témoignent. Elles sont la preuve d'un texte en mouvement qui doit encore s'établir. En voici quelques exemples :

~~Batisse (Principales scènes) - Not sans bi bi joo~~
 Jeannette - ~~Battende n'miètte, Battende, el café est fait, eie le tait~~
~~son t'ya si l'tabe!~~
 Batisse - ~~Ah bi t'aband, si tout est presté, nos d'allons attaq'ie-t~~
~~si suite. Allons Quin's abbiquous.~~

~~not n'avy ni~~
 n' s'agui inspirés pour couper les tartines!
 Charlot - Vos bière ~~est~~ ~~est~~ ~~est~~ ~~est~~ ~~est~~
 Batisse - C'est du bière de Grand' Peine. C'est ni ça.

~~l'œuvre.~~
 Cesth - Velzo -- s'qui's casse.
 Batisse - Vos avez bi fait. -- p'tch qu' vos goblets

De plus, s'ajoutent à cela des indications extradiégétiques, parmi lesquelles :

E. J. P. Page 6 au dos

Suit la scène V. page 6

Ces derniers exemples illustrent le caractère inachevé de ce manuscrit, et supposent qu'une relecture de ce dernier était envisagée par d'autres personnes. Faut-il en conclure que le prologue d' *Èl roûze dè sinte Èrnèle* ait été écrit à plusieurs ? Nous n'oserions répondre à cette question avec certitude.

2.2. L'histoire de Louis Bréda

La première attestation de la version nivelloise de la légende de sainte Renelde apparaît dans *L'Aclot* du 18 novembre 1888. Il y est précisé que parmi les Nivellois qui connaissaient Louis Bréda « peu se doutaient de son talent de diseur et de chanteur. Ses chansonnettes, romances, roulades et ballades ont été pour lui un véritable succès [...] et *la rose de Ste-Ernelle*, cette légende mêlée de chants » (*L'Aclot* 1888 : 1) avait particulièrement été applaudie lors d'une fête donnée par la Gavotte.

En raison de ce succès, Édouard Parmentier s'est rendu chez Louis Bréda pour recueillir cette histoire dont une retranscription a été publiée dans le numéro de *L'Aclot* déjà mentionné⁹. Le texte ainsi conservé permet de constater les modifications que Georges Willame a apportées à l'argument narratif de sa pièce. Parmi celles-ci il en est des mineures (l'abandon de la recherche de la rose par les deux princes, la mise en terre de la princesse, etc.), mais il en est une majeure qui concerne la fin : la fuite de Guillaume.

En effet, dans la version de Louis Bréda, le prince fratricide parvient à s'échapper alors que dans la version de Georges Willame aucune mention n'est faite d'une quelconque évasion. Dès lors, l'histoire qui se présentait d'abord comme une farce se mue au final en un drame, bien que le caractère tragique de ce dernier reste discutable.

3. L'étude du manuscrit

La photocopie du manuscrit retrouvé comprend : 1) la retranscription d' *Ène èscrène al vîye moûde* corrigée par Georges Willame ; 2) les deux derniers actes d' *Èl roûze dè sinte Èrnèle*. Ce manuscrit est donc incomplet car il ne comprend ni la version

⁹ Cf. annexe 4.

définitive du prologue ni le premier acte. En ce qui concerne les deux derniers actes, ceux-ci ne correspondent pas exactement à ceux de l'édition de 1890, comme en témoignent les lacunes et les variantes que nous avons relevées.

3.1. Les lacunes

En collationnant le texte du manuscrit avec celui de l'édition de 1890, nous avons rencontré deux types de lacunes : 1) des folios manquants ; 2) des bourdons.

3.1.1. Les folios manquants

Comme nous ne possédons qu'une photocopie de ce manuscrit, nous ignorons si les folios sont manquants ou s'ils n'ont pas été photocopiés. Quoiqu'il en soit, ceux-ci concernent uniquement la copie de la pièce de Joseph Rimé : il y manque la reproduction du recto et du verso du folio 3 ainsi que celle du recto du folio 8. Ces absences sont dommageables car non seulement nous ignorons si Georges Willame avait apporté des corrections à ces passages, mais nous ignorons également l'état de la pièce de Joseph Rimé.

3.1.2. Les bourdons

Voici quelques exemples de bourdons rencontrés dans le manuscrit. Ceux-ci ne concernent que l'acte 2 et 3.

Édition de 1890	Bourdons
Act. II, 73.	<i>twès</i> om. ds le ms.
Acte II, 101.	<i>diré</i> om. ds le ms.
Acte III, 55.	<i>Pârler</i> om. ds le ms.

Bien que peu nombreux, ces bourdons sont intéressants car ils révèlent l'état du manuscrit. En effet, comme l'explique Frédéric Duval, le bourdon est une « omission à la copie ou lors de la composition d'une ou plusieurs lettres, d'un mot, d'une phrase qui se trouve dans le modèle reproduit » (Duval, 2017 : 76). Dès lors, les bourdons ainsi repérés supposent que le manuscrit de l'acte 2 et 3 est la copie d'une version antérieure, non retrouvée.

À partir de ce constat, nous avançons l’hypothèse selon laquelle ce manuscrit des deux derniers actes est une copie qui aurait servi à une relecture. Plus précisément, nous pensons que Georges Willame faisait relire sa pièce de théâtre par ses camarades de la Gavotte afin de recueillir leurs suggestions. Cette hypothèse semble confirmée par les propos de Willy Chaufoureau, qui expliquait que « c’est de la collaboration, des apports personnels de ces jeunes gens [les membres de la Gavotte] que naquit *Èl roûze dè Sinte Ernèle* » (Chaufoureau 1972 : 16). Bien que nous ne pensions pas qu’*Èl roûze dè sinte Èrnèle* soit l’œuvre de plusieurs auteurs, nous pensons toutefois que Georges Willame était attentif à l’avis de ses camarades et que ces derniers ont certainement influencé son écriture.

Quoi qu’il en soit, ces bourdons attestent du fait que ce manuscrit est une copie d’un état antérieur de la pièce. Était-elle destinée à une relecture ? Encore une fois, nous laissons cette question en suspens.

3.2. Les variantes

3.2.1. Les variantes de l’édition de 1890

Celles-ci concernent les actes deux et trois. En voici un bref relevé :

Édition 1890	Additions
Act. II, 62.	<i>ad.</i> À qué manque → i ’n a pus dandjî d’ bèrdjî.
Act. II, 68 – 70.	<i>ad.</i> Èyét quand mès bèdôts → il ont ’l piètin à leûs pates.
Act. II, 88.	<i>ad.</i> Èn vos rapèlez ni → ’ne èstwèle à queûwe.
Act. III, 12 – 37.	<i>ad.</i> Dèspû qu’èle èst-invoyîe → À votre oneûr, Sire.
Act. III, 51.	<i>ad.</i> Djè sù ’rfét ! Djè sù ’rfét !
Act. III, 81 – 91 ;	<i>ad.</i> Ç’ astout in-ome come in-ârbe → o ’n vwèt ni ’ne rassarcissur.
Act. III, 128.	<i>ad.</i> Woy’ !
Act. III, 131.	<i>ad.</i> èç n-èfant-là.
Act. III, 164.	<i>ad.</i> Èle nè savout qu’indvinter → avè ’s no marquî d’ su. D’ ayeûr,

Ces additions illustrent le fait que le manuscrit retrouvé n’est pas la manuscrit de base qui a servi à l’édition de 1890. Effectivement, la collation de ces deux textes a permis de constater que bon nombre de passages ont été ajoutés postérieurement. Ainsi,

nous pensons que le manuscrit retrouvé est une version antérieure d'un autre manuscrit qui, lui, aurait servi de base à l'édition parue chez Martens en 1890.

Dès lors, en considérant les bourdons et les variantes, nous déduisons que la photocopie des deux derniers actes restituent un état de la pièce qui se situe entre un texte de base (c'est-à-dire un texte « destiné à être plus ou moins corrigé et aménagé en vue d'une lecture » (Duval 2015 : 250)) et un manuscrit définitif (c'est-à-dire la « [v]ersion ultime d'une élaboration textuelle » (Duval 2015 : 188)).

3.2.2. Les variantes du manuscrit

Il est également des leçons présentes dans le manuscrit qui ont été soit remplacées soit modifiées dans l'édition de 1890. Celles-ci confortent également l'hypothèse de l'antériorité du manuscrit retrouvé.

	Édition de 1890	Manuscrit
Act. II, 17.	Mètos-n'què ça yèst vré : qu' èsqu' il a avè ça ?	Mètos-n' què ça yèst vré. <i>Èyét après</i> , qu' èsqu' il a avè ça ?
Act. II, 29.	T' aboûrd, c' èst conv'nu, 'ndo ?	Vos acceptez 'l martchi ?
Act. II, 34.	Djusqu' à pus târd.	À tantout.
Act. II, 47.	Èl pus binéche què dj' sù, c'èst-in sondjant qu' èm papa va sè 'rfé...	Mi djè sù toudi fin binéche in sondjant qu' èm papa va sè 'rfé.
Act. III, 3.	Il a même èsté in p'tit tans vatchî al cinse.	Èyét 's père d' a li a même èsté in p'tit tans vatchî al cinse.
Act. III, 44.	Mès 'l rôuze, hon, 'm fi, èsqu' èle èst fête pou lès tchîs ?	Mès 'm fi, èyét 'l rôuze, hon, èsqu' èle èst fête pou lès tchîs ?
Act. III, 124.	Pèrdez 'l <i>pacyince</i> dè m' ascouter	Pèrdez 'l <i>pène</i> dè m' ascouter
Act. III, 141.	come vous- <i>astez</i> drole.	come vos <i>dèv'nez</i> drole.

3.3. État matériel du manuscrit

La photocopie du manuscrit de la pièce se divise en trois parties. La première s'intitule « In Escrenne à l' vie moute », la deuxième « La Rose de Ste Ernelle acte second » et la dernière « acte troisième ». Ces trois parties constituent deux ensembles

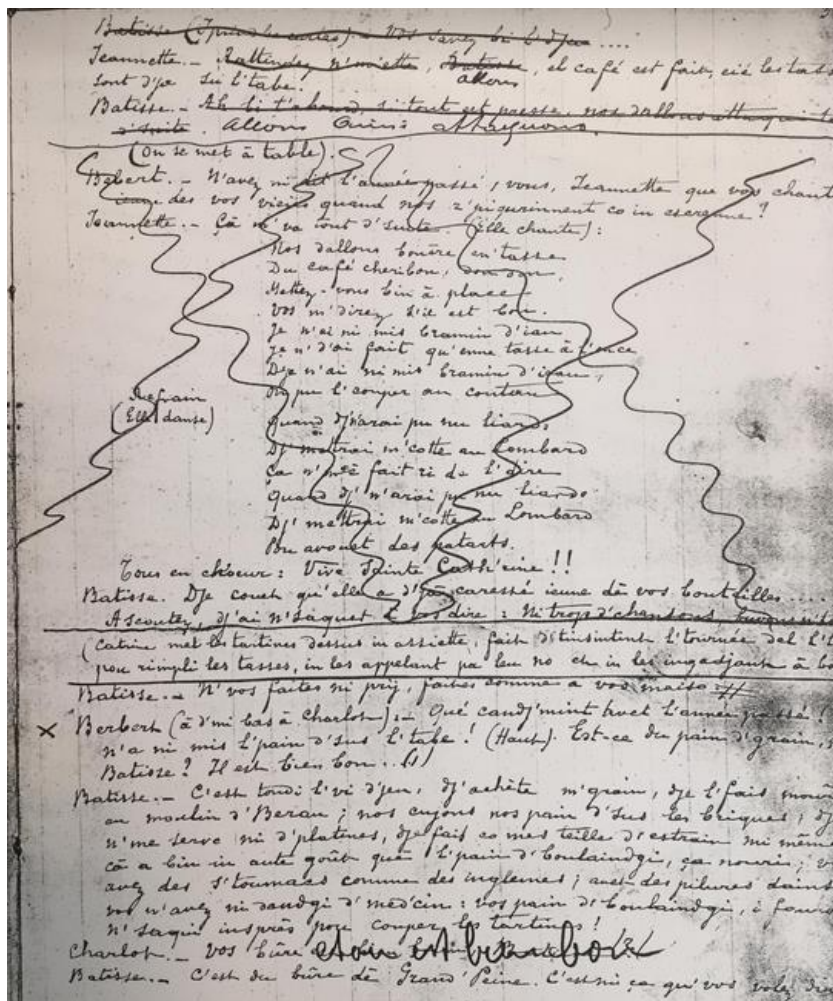
distincts que nous avons appelés A et B ; A comprend « In Escrenne à l' vie moute », B les deux actes en question.

Ces deux ensembles doivent être distingués pour deux raisons : 1.) Ils n'ont pas le même degré d'élaboration ; 2.) Leur état matériel diffère.

3.3.1. Le degré d'élaboration

Comme expliqué plus haut, l'ensemble A est constitué d'une copie de la pièce de théâtre de Joseph Rimé, annotée et corrigée par Georges Willame. Autrement dit, A est un brouillon au sens où le définit Frédéric Duval : « manuscrit de travail d'un texte en train de se constituer, non destiné à la lecture par autrui, et généralement couvert de ratures et de récritures » (Duval 2015 : 76). L'ensemble B est quant à lui composé des deux derniers actes qui, certes, diffèrent sur certains points de la version finale de la pièce, mais restent tout de même une version *au net* d'un état antérieur de la pièce. Voici une comparaison de deux folios : le premier provient de A, le second de B.

1.



2.

3
Dje n' domene pas ave' tout' ent'le. Et a non' d'ém malade! Grand p... mind' d'la d' l'at'che, | 3 |
Grand m're e'est co'pire; i n'sont pus bon qu'a s'it'chi au culot du se'. d'ailleurs, i n'ont
jamais teu r'f'e comme des d'gins d'leur rang e'e tout r'v'e et d'but' r'ime qui s'ont, ça
In'a jamais e'te' qu' deux pa'ysans.
Quand d'arai r'v'e, mi, les affaires diront' autres - des ne' r'ont; e' ess' n'est ni mi
qui dira d'omont' a m' pa'ysan comme em' p'ere el fa'isont' co' au main, d'ns n' dem'le
fourboute.
Un pa'ysan qui pale au r'v'e comme a s' p'ere, si l' diale n'est ni n' d'ns! Dje leu' d'
apprendrai ce qu' e'est qu' la langue française, mi, a ces manants la! Dje e'a
mousterai qui s'ont d'sus quand d'arai e' mitant' de l'fourboute de m' p'ere! D'arai
des domestiques a mi, mais d'arai d' autres g'arants qu' Bémont' e'e si volont' t'ni leu'
p'oste i leu' fa'na t'cherri' d'v'et.
E'e m' Minette! Em' Minette! Pou' commind' dje n'arai pou'. Lo a'ud' jour d', dje
mind' j'ot m' tang' d'imb'nd' m' homme parler comme el minette parlont' la.
E'e Sumin, e'e Genesieffe, il applaund'ont, ie'ut, a tout' ça. Saut' i ieste
innocent. Saut' i n'aront' pou' d'ide. Dje n'touhaite pou' d' ma' a' pers'one, mais quand
m' p'ere sera mou' e'e qu' e' sera mi ma'iste, i n'aront' pus i'm d'ns l'pa'ys qu'
aut'ront' n' lever l' t'esse ou bi, t' aussi teur qu' e'st d'sus e'i i'aront' pou' combi.
Mais nos n'astont' ni la e'e pou' l'moumint' d'ast'eurs d'a' e't'heure nos n'povont'
qui fer' comme el t'chat qui s'traunt' e'e p'inde patience. Que d'evote elle r'ouse' seul' mint',
que d'evote e'e dje m' compte d'ed'pa' a' mitant' t' cappe. Si Genesieffe pass'ront'
par e'i dje li f'ont' fer' l'même mark' e'hi qu' a' Sumin... - Pour' mi, d'j'ai tout' a
gagni e'z n'a pierd'... Mais, velle' qu' elle arite... T' m'icheme' qu' elle e' n'd'ote
d'ar... qu' est- ce qu' elle r'ovitte d' ainsi... Muchous nous n' m'ette
Scène 5
Genesieffe et Guillaume
Genesieffe (int' ave' l'rouse - elle t'chante)
Guillaume - (qu' est s't'imb' p'endant qu' Genesieffe t'chantont') Qui m'tchante' la? "
Ge. (saisie) Ah! Guillaume, e'est vous qu' est la? S'avez bi qu' d'jai trou' l'rouse? "
Qui. Babou! Pau' vir? "
Ge. (moustrant l'rouse) Velle'."
Qui. (v'ut l'p'inde)
Ge. (l'arant' chant) Vos p'ont' bi l'vir mais ni l'touchi
Qui. Avez peu qu' d'je l'm'it'che hon? "
Ge. Non fait, mais d'je ti a' l'teni
Qui. So'te! i n'est ni teur qu' e'est, velle' seul' mint'.
Ge. Mais ce d' n'ai ni peu. V'eti comme elle est p'tite i' brune e'e comme d'c'
v'lours, tout pareil qu' Balisse l'avont' dit
Qui. Balisse! Balisse! Vos m' d'iz bi r'ire ave' vo' Balisse.
Ge. E'z bi r'it' da Monsieur. M' d'je sus toudis em' b'ina'che m' s'ont' geant' qu'
m' papa' va se' n' fer'. D'ns compter qu' a' e't'heure dje d'arai i'm d'port' de
marial'che (elle va pou' parti)

3.3.2. L' approche codicologique

L'analyse matérielle des photocopies révèle également une différence originelle entre A et B. En effet, nous pensons que ces photocopies n'ont pas été faites sur le même cahier, et ce pour deux raisons : 1) l'aspect de la graphie ; 2) la numérotation des folios.

En ce qui concerne l'écriture, dans A elle semble rapide alors que celle de B semble calligraphiée. S'agit-il de la même main ? Nous supposons qu'il s'agit de deux documents autographes, car nous retrouvons cette différence d'écriture dans d'autres

documents appartenant à Georges Willame : écriture rapide dans sa correspondance d'un côté et écriture soignée dans des poèmes mis au propre de l'autre. De plus, nous avons repéré des commentaires rédigés en marge du texte de ces deux ensembles, dont la main est identique¹⁰. Cette observation nous garantit que ces deux documents ont bien été relus par Georges Willame.

En ce qui concerne la foliotation, celle-ci débute au deuxième folio d' *Ène èscrène al vîye moûde* à partir de 2 et est continue¹¹ jusqu'au dernier folio de cette saynète c'est-à-dire jusqu' au folio 12. Ensuite, la numérotation recommence à partir du premier folio de l'acte deux jusqu'au dernier folio du troisième acte c'est-à dire jusqu'au folio 21. Dès lors, nous constatons que, matériellement, les ensembles A et B sont bien distincts.

Cette dernière remarque suppose qu'il devait exister un troisième ensemble qui comprenait le premier acte. Ce premier acte, après l'ajout du prologue, a dû être remodelé car un personnage d' *Ène èscrène al vîye moûde* intervient dans le premier acte de la version définitive d' *Èl roûze de sînte Èrnèle*. Dès lors, plutôt que de retravailler la totalité de la pièce, nous pensons que Georges Willame a séparé le premier acte des deux autres afin de le rendre cohérent par rapport au prologue ajouté, créant ainsi un nouvel ensemble postérieur à A et à B.

4. Chronologie relative

La pièce de théâtre a été rédigée entre novembre 1888 et mars 1890. La première date correspond à la prestation où Georges Willame a découvert la légende de la rose de sainte Renelde racontée par Louis Bréda. La seconde date correspond à la première représentation d' *Èl roûze de sînte Èrnèle*.

Une première version de la pièce a été rédigée entre novembre 1888 et septembre 1889. Cette dernière date correspond à la copie d' *Ène èscrène al vîye moûde* datée au recto du folio 12¹².

¹⁰ Cf. annexe 5.

¹¹ Rappelons tout de même que la photocopie du folio 3 et celle du verso du folio 8 manquent.

¹² Cf. annexe 6.

À partir de septembre 1889, le premier acte a dû être retravaillé. De plus, comme le laissent penser les bourdons et les variantes, les deux derniers actes ont également été l'objet de modifications, que nous ne pouvons dater avec certitude ; mais que nous pensons postérieurs à septembre 1889.

Quoi qu'il en soit, la version de la première représentation du 2 mars 1890 n'est pas non plus la version définitive de la pièce. En effet, une remarque déjà citée de Henri Odekerken a révélé que la version définitive, éditée chez Martens, ne correspond pas exactement à celle de la représentation que la Gavotte avait donnée, à Liège le 11 mai 1890 lors du concours organisé par la société royale *Le Lion Belge*. Ainsi, le texte a également été modifié après mai 1890.

CHAPITRE 4 : ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Notre texte de base est celui de l'édition publiée par Mertens. En 1890, aucune orthographe conventionnelle n'était encore appliquée pour les dialectes belgo-romans et chaque écrivain transcrivait avec un système de notation qui lui était propre. Ainsi, le texte que nous avons eu à établir regorge de particularités à interpréter puis à restituer sous la forme qui semble la plus proche de celle indiquées par l'auteur.

1. Le texte de base

Le choix du texte de base s'est porté sur l'unique édition de 1890 et ce pour deux raisons : 1) elle a été publiée du vivant de l'auteur ; 2) elle semblait satisfaire Georges Willame qui en a parlé à diverses occasions.

Toutefois, cette édition semble avoir été retravaillée et polie par une personne extérieure. Était-ce Édouard Remouchamps, un membre de la SLW ou encore l'éditeur ? Nous ne pouvons répondre à cette question. Cette démarche de correction paraît d'autant plus plausible que nous avons retrouvé à la BDW d'autres documents écrits par Georges Willame qui portent les traces d'une relecture de sa graphie¹³.

Quoi qu'il en soit, la langue de la pièce éditée en 1890 est plus homogène que celle du manuscrit. En effet, un écart se constate entre la graphie de l'auteur et celle de l'édition qui, elle, a été normalisée.

Dès lors, le texte manuscrit a permis de cerner des particularités dialectologiques mises en avant par l'auteur dans son manuscrit, mais qui ont disparu de l'édition de 1890. Ainsi le manuscrit a conduit à l'établissement d'un texte inédit qui se rapproche le plus possible de la langue mise en scène par Georges Willame. Nous avons respecté toutes ces particularités linguistiques et toutes les variations, mettant ainsi en avant la créativité de l'auteur.

2. L'orthographe

L'orthographe Feller est « moins un corps organisé et figé de règles orthographiques qu'une poignée de grands principes » (Boutier 2002 : 25). Ainsi, il

¹³ Cf. annexe 7.

nous paraît nécessaire de revenir sur ces *grands principes*, qui ont visé deux objectifs : 1) visibiliser les particularités linguistiques du texte ; 2) rendre le texte accessible à un public peu familiarisé avec la graphie wallonne.

Nous ne souhaitons pas résumer le système de notation proposé par Jules Feller. Le lecteur désireux de plus de précisions et intéressé par ce sujet est invité à consulter l'introduction du *Dictionnaire Liégeois* de Jean Haust (pp. XXVI-XXVIII) ou encore les *Indications préliminaires* du premier tome de l'ALW (pp. 57-66). Nous proposons plutôt d'analyser les graphies manuscrites de Georges Willame et de justifier la façon dont nous les avons retranscrites.

2. 1. Les ambiguïtés graphiques de Georges Willame

L'écriture de Georges Willame est fortement influencée par l'orthographe française, seul système graphique qu'il connaisse. Cette forte analogie a pour conséquence d'*habiller* le mot wallon d'une graphie qui doit être interprétée et décodée. En voici quelques exemples : « thèate » pour *tèyâte*, « mauvaiche » pour *mauvéje*, « avouet » pour *avwè*, « nos avinent » pour *nos-avin'*, « waiti » pour *wétîz*, « longtims » pour *lontin*, « mèieux » pour *mèyeû*, « ieuss » pour *yeûs'*, « attintion » pour *atinsion*, « moins » pour *mwins'*, « vos d' alli » pour *vos dalîz*, « chuffelle » pour *chufèle*, « stit-chi » pour *stitchî*, etc.

Ces quelques exemples suffisent à remarquer certaines ambiguïtés engendrées par la graphie de l'auteur. Parmi celles-ci citons : 1) la notation approximative de la durée vocalique ; 2) l'usage irrégulier des accents ; 3) l'absence de la notation des semi-voyelles ; 4) l'assourdissement de certaines consonnes finales.

La durée vocalique. – Il arrive que Georges Willame signale une voyelle longue, mais la durée n'est pas notée systématiquement et les accents circonflexes sont rares. Citons à titre d'exemples : « èglîche », « pâle », « âtche », « râde », « bûre » ou encore « sourcî ». On rencontre d'ailleurs le même mot graphié tantôt sans tantôt avec accent circonflexe (ex. « seul'mint » vs « seûl'mint », « bou » vs « boû », « vir » vs « vîr », etc.). Dès lors, nous avons vérifié toutes les occurrences dans COPP. et en repérant les morphèmes qui, dans le système morphologique du dialecte nivellois comportent une voyelle longue. La première étape nous a permis de corriger un bon nombre

d'occurrences soit en y ajoutant un accent circonflexe pour marquer la durée vocalique (ex. : « ri » en *rî*, « asteurs » en *asteûre*, « sourcî » en *soûrcî*, « coup » en *coûp*, « rouse » en *roûze*, etc.), soit en le supprimant quand la voyelle est brève (ex. : « dîtes » en *dites*, « drôle » en *drole*, etc.). La seconde étape nous a permis d'analyser en profondeur le système interne de la langue aolaise et d'en dégager des règles morphologiques où un allongement de la voyelle se constate avec régularité. C'est le cas notamment pour :

1.) palatale + a r e : COPP. range dans la catégorie des verbes du 2^e groupe ceux issus du « traitement régulier de y -are » (GRIGN. : 466). Citons comme exemple *atchî*, *mindjî*, *candjî*, etc. Il est intéressant que l'ALW indique ⁺*coûchi* à Ni 1 (ALW 2, not. 78) et non pas ⁺*coûchî* comme COPP. En ce qui nous concerne, nous avons uniformisé la terminaison en *î*.

2.) les terminaisons du conditionnel présent : « le conditionnel présent prend en général les mêmes désinences que l'imparfait » (GRIGN. : 472). Or, l'ALW indique que les terminaisons du cond. prés. ont un phonème vocalique long, contrairement à ceux de l'impft. (ALW 2, not. 113). Dès lors, nous avons respecté cette différence.

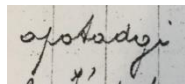
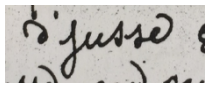
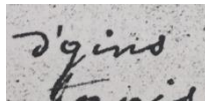
Les accents. – L'usage des accents est très irrégulier et imprécis. Comme le Père Guillaume l'avait remarqué lors de l'édition des *Sonnets*, nous constatons également qu'une « certaine confusion règne notamment quant au degré d'aperture et à la quantité des sons » (1960 : 47). En effet, Georges Willame ne distingue que très rarement le *é* fermé du *è* ouvert ; généralement il indique *é* fermé dans les deux cas. Citons pour exemple la graphie « dé » pour *de* alors que des contextes syntaxiques révèlent avec certitude la prononciation [dɛ] (ex. « Dje r'vi d'elle fware *des* Binche » ; « C'est signe *des* grand vint èie signe dé guerre » ; etc.). Idem pour la graphie « lé » pour *le* alors que des contextes syntaxiques révèlent la prononciation [lɛ] (ex. « esprouvonne *les* pou vir si va bi » ; etc.). De ce fait, comme l'édition de 1890 n'est d'aucune utilité à ce sujet (car quasiment tous les accents qui y figurent sont des accents aigus) nous avons repris la forme du nivellois classique, référencée par COPP.

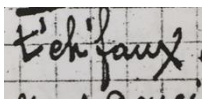
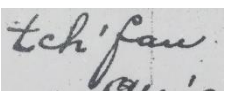
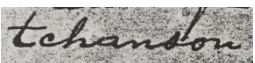
Les semi-voyelles. – Georges Willame omet systématiquement de graphier la semi-voyelle au sein de mots dont l'évolution phonétique régulière devrait aboutir à l'émergence d'une d'entre elles. Il en va ainsi entre autres pour le traitement du suffixe - a t a (ex. « manée » pour *manéye*, « trairée » pour *tréréye*, etc.). De ce fait, COPP. a été notre référence à ce sujet ; nous avons encore suivi le *Dictionnaire Aclot* quant à la présence ou non d'une semi-voyelle.

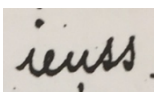
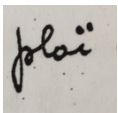
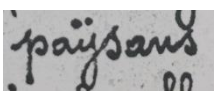
L'assourdissement des consonnes finales. – Georges Willame retranscrit les phonèmes tels qu'ils sont émis oralement. Ainsi, il note certaines consonnes finales avec la graphie de consonnes assourdis. Citons : « mauvaiche » pour *mauvéje*, « vos dis' t'che » pour *vos dis-dje*, « quinche » pour *quinje*, « lippe » pour *libe*, « trouffe » pour *trouve*, etc. ». Nous avons fait le choix de rétablir à chaque fois une forme conforme au système orthographique proposé par Jules Feller.

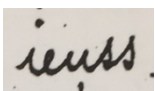
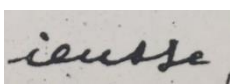
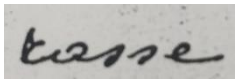
2. 2. Les essais graphiques de Georges Willame

Bien que l'écriture de Georges Willame soit fortement influencée par les conventions orthographiques du français, certaines graphies s'écartent tout de même de ce modèle dans le but de restituer la prononciation wallonne. En voici quelques exemples :

[dž]			
	« apotadgi »	[apotadžĩ]	<i>apotadjî</i>
	« d'jusse »	[džüs]	<i>djusse</i>
	« d'gins »	[džĩ]	<i>djins</i>

[tʃ]			
	« t'ch'faux »	[tʃfɔ]	<i>tch'faus</i>
	« tch'fau »	[tʃfɔ]	<i>tch'fau</i>
	« tchanson »	[tʃãsɔ̃]	<i>tchanson</i>

[yi]			
	« ieuss »	[yœs]	<i>yeus'</i>
	« ploi »	[ployī]	<i>ployî</i>
	« paÿsans »	[payizã]	<i>payisan</i>

[s]			
	« ieuss »	[yœs]	<i>yeus'</i>
	« ieusse »	[yœs]	<i>yeus'</i>
	« rasse »	[ras]	<i>ras'</i>

L'unique intérêt de ces tableaux est de montrer les différents essais graphiques que Georges Willame met en place pour retranscrire la prononciation wallonne d'un même phonème. Comme nous le voyons, ces signes distinctifs ne sont ni stables ni précis. Toutefois, il est intéressant de constater que l'auteur a eu le souci de marquer les particularités qu'il percevait de la langue aolonne, sans pour autant parvenir à les retranscrire de façon cohérente ni systématique.

3. Les corrections

Les corrections apportées aux graphies du texte sont d'ordre : 1) étymologique ; 2) phonétique ; 3) morphologique. Quelques exemples permettront de rendre compte de ces corrections.

3. 1. Rectifications étymologiques

Comme l'explique Jules Feller, « toute consonne finale muette doit être justifiée par l'étymologie » (Feller 1900 : 10). Et il poursuit en expliquant que certains écrivains wallons, « ont placé des consonnes finales d'après des analogies enfantines », comme Lobet qui « représente tout son *è* par *et* ». Force est de constater que Georges Willame succombe également à cette tendance, comme en témoignent ces exemples : « *avet* » pour *avè*, « *avouet* » pour *avwè*, « *savouet* » pour *savwê*, etc. De plus, il double certaines consonnes de façon indue : « *effant* » pour *èfant*, « *arriffe* » pour *arive*, « *cammions* » pour *camions*, etc. Quoiqu'il en soit, nous avons corrigé ces graphies particulières en les conformant aux principes énoncés par Jules Feller, parmi lesquels le plus important : tendre vers la simplicité.

3. 2. Rectifications phonétiques

Comme nous l'avons vu, à bien des égards, la graphie de Georges Willame est problématique. Toutefois, en de rares occasions, elle nous permet de cerner une prononciation particulière qui aurait pu nous échapper. C'est le cas notamment de 'feu'. En effet, si Georges Willame n'avait pas écrit « *fe* » [fœ] dans son manuscrit, nous aurions suivi l'édition de 1890 qui transcrivait « *feu* » [fœ]. Dès lors, cette prononciation étant vérifiée et confirmée par COPP. ainsi que par l'ALW 5 (not. 34, c.

13), nous avons adopté la graphie *fe* (sauf dans le cas où dans le manuscrit, à la place de « fe », il était écrit « feu », comme dans une réplique de Jeannette).

3. 3. Rectifications morphologiques

Comme l'explique Jules Feller, pour résoudre certaines problématiques liées à la grammaire, « il faut être capable de comparer la phrase wallonne avec la phrase française correspondante pour trouver la solution » (Feller : 3). Dans cette perspective comparatiste, nous avons relevé plusieurs éléments étranges qu'il fallait corriger. En voici quelques exemples : « nos avinent » pour *nos-avin'*, « vos n' counnichi » pour *vos 'n counichîz*, etc. La comparaison avec le français a permis de corriger les formes wallonnes en rectifiant les graphies de chaque terminaison. Bien qu'elles soient utiles, toutes les analogies avec le français ne sont cependant pas pertinentes. En effet là « où le français a introduit des consonnes non justifiées par l'étymologie, il est permis de ne pas les suivre dans l'erreur » (Feller : 4). Voici la raison pour laquelle nous n'avons pas suivi Georges Willame lorsqu'il a écrit « dje vus ». Nous avons pris le choix d'éditer *djê vû* en tenant compte de l'étymologie (< lat. u o l o).

Un autre type d'erreur récurrente concerne les agglutinations. En effet, Georges Willame a tendance à joindre plusieurs morphèmes lexicaux entre eux. Citons : « euisse » pour *èyu 'ç*, « donni-m'-melle » pour *donîz-mè lè*, etc. Ainsi, une analyse morpho-syntaxique nous a permis de les disjoindre.

4. La traduction

Nous avons systématiquement visé à rendre l'équivalence sémantique et expressive du wallon en français standard. Cela n'a pas toujours été possible, notamment dans le cas d'expressions typiquement nivelloises. Dès lors, nous avons traduit littéralement ces expressions en expliquant leur signification dans les notes ainsi que dans le glossaire.

Nous n'avons pas cherché à traduire le texte de façon littéraire. Rester le plus proche possible du wallon semblait être la meilleure des manières pour comprendre le texte dans sa langue d'origine.

CHAPITRE 5 : ÉTUDE LINGUISTIQUE

Dans ce chapitre, nous allons d'abord exposer les différents outils qui nous ont servi à étudier la langue d'Èl *roûze dè sinte Èrnèle*. Ensuite, à l'aide de plusieurs traits linguistiques choisis nous allons situer avec plus de précision le dialecte nivellois. Toutefois, l'analyse linguistique ne peut se réduire à l'étude du nivellois *classique*. De fait, la langue qui doit être étudiée est celle de Georges Willame, située dans l'espace et le temps qui est le sien. Enfin, nous allons analyser dans ce chapitre les variations mises en scène par Georges Willame. Pour ce faire, nous allons dans un premier temps analyser le nivellois standard, pour ensuite constater les variations présentes dans la pièce de théâtre et les analyser.

1. Les outils dont nous disposons

Chaque occurrence, que ce soit du texte édité ou du texte manuscrit, a été vérifiée à l'aune de trois ouvrages de référence : le *Dictionnaire Aclot*¹⁴ (COPP. 1950) de Joseph Coppens, l'*Atlas linguistique de la Wallonie*¹⁵ (ALW 1953 -) et la *Phonétique et Morphologie des Dialectes de l'Ouest-wallon*¹⁶ (GRIGN. 1908) d'Adelin Grignard. Cette analyse en trois temps a permis d'approcher au plus près des formes phonétiques et morphologiques usitées par Georges Willame. Quelques exemples permettront d'explicitier notre démarche :

La durée vocalique dans l'évolution des suffixes -ĕ r i u m et -a r i u m. – La finale -ĕ r i u m, « qui coïncide avec le suff. très répandu -a r i u s » (ALW1, not. 60) évolue, selon l'ALW, à Nivelles [Ni 1] soit en \bar{i} soit en \check{i} . Voici quelques occurrences de ce suffixe dans des mots tirés d'Èl *roûze dè sinte Èrnèle* et étudiés dans l'ALW :

ALW 1, not. 60.	「métier」	:	lat. m i n i s t ě r i u m	> <i>mèstî</i>
ALW 9, not. 1.	「censier」	:	lat. c e n s (u) a r i u s	> <i>cinsi</i>
ALW 9, not. 9.	「vacher」	:	lat. v a c c a r i u s	> <i>vatchi</i>
ALW 9, not. 12.	「berger」	:	lat. b e r b i c a r i u s	> <i>bèrdjî</i>

¹⁴ COPPENS Joseph, 1950. *Dictionnaire Aclot wallon-français, parler populaire de Nivelles*, Nivelles.

¹⁵ HAUST Jean, et al., 1953 –. *Atlas linguistique de la Wallonie : tableau géographique des parlers de la Belgique romane, d'après l'enquête de Jean Haust et des enquêtes complémentaires*, 10 vol., Liège, Vaillant-Carmanne, Université de Liège.

¹⁶ GRIGNARD Adelin, 1909. *Phonétique et Morphologie des Dialectes de l'Ouest-wallon*, BSW 50, p. 375 – 521.

L'ALW signale donc les deux aboutissements différents quant à la longueur de la voyelle tonique *i* / *î* de la finale à Ni 1. En revanche, GRIGN. et COPP. indiquent systématiquement une finale en *-î* long. Georges Willame quant à lui n'a pas eu le souci d'indiquer systématiquement la longueur des finales dans son manuscrit, alors que dans l'édition de 1890, presque tous les mots précités, sauf 'berger', prennent un *-î*. Dès lors, face à ces variantes, nous avons décidé d'uniformiser cette désinence en *-î*, comme le suggèrent COPP. et GRIGN.

La conjonction de coordination 'et'. – Dans le manuscrit, Georges Willame l'écrit « eiet », « éié » ou encore « èyé ». Dans l'édition de 1890, nous retrouvons la forme « èyé » et plus rarement « eyé ». COPP. référence la seule forme « èyè », et l'ALW indique quant à lui « èyèt » (ALW 2, not. 71). À partir de ces données, une opposition se constate entre les notations de Georges Willame et celles de COPP. et de l'ALW. En effet, Georges Willame indique une voyelle finale fermée alors que COPP. et l'ALW indiquent une voyelle finale ouverte comme la voyelle initiale. Enfin, nous avons consulté GRIGN., qui recense parmi les conjonctions les formes « èt », « èyèt » et « èyét » ; sans préciser la localisation de ces formes. Dès lors, en tenant compte de la différence d'aperture indiquée par l'auteur et en trouvant une attestation de la forme « èyét » chez GRIGN., nous avons respecté cette différence et adopté la graphie « èyét ».

Le pronom personnel nous dans les tournures interrogatives et à l'impératif présent – COPP. indique dans sa *Grammaire Aclote* (COPP. 1959)¹⁷ qu'à « la première personne du pluriel de l'indicatif présent, du futur simple, de l'impératif présent, la désinence atone **ne** est caractéristique en remplacement du pronom personnel **nos** (nous) » (COPP. 1959 : 79). D'où l'orthographe : *astone* 'nous sommes', *seûchone* 'soyons', etc. Or, GRIGN. indique qu'en cas d'inversion « *nos* devient *-ne* enclitique ». Dès lors, nous comprenons que la désinence *-ne* est une autre forme du pronom personnel *nos* ; et ne le remplace donc en aucun cas. Il en va de même pour la terminaison de la première pers. du pl. à l'impératif présent. À partir de ces divers éléments, nous avons fait le choix de rendre visible le pronom personnel en le retranscrivant comme suit : *astos-n'*, *seûchos-n'*, etc.

¹⁷ COPPENS J., 1959. *Grammaire aclote, parler populaire de Nivelles*, Nivelles.

2. Le wallon de Georges Willame, du nivellois classique

Nivelles se situe dans la partie méridionale de la Belgique, au sud-ouest du Brabant wallon, soit au nord de la zone linguistique appelée ouest-wallon (ou wallo-picard).

2.1. Le parler de Nivelles, parler wallon

Le dialecte nivellois est un parler wallon. En effet, il en possède les principales caractéristiques. Par souci de synthèse, nous en avons sélectionné quatre :

- La palatalisation de *k, g + a* en position initiale qui devient *tch* [tš], *dj* [dž] : *tchat* (P., 10), *djambe* (Act. I, 5.), *tchapia* (Act. III, 145) *Djan* (Act. I, 21.), *tchî* (Act. III, 44), etc.
- La monophthongaison de la diphtongue romane *ie* (< ě tonique libre) : *pîd* (P., 130), *bî* (Act. I, 20.), etc.
- La diphtongaison du ě tonique entravé en *iê* : *fiêr* (Act. I, 59.), *iviêr* (Act. I, 88.), *piêrdu* (Act. I, 39.), *tiêsse* (Act. II, 1), etc.
- Le maintien des groupes consonantiques *sp* et *st* à l'initiale : *èspale* (Act. I, 27), *èstwèle* (Act. II, 58.), etc.

2.2. Le parler de Nivelles, parler d'ouest-wallon

L'ouest-wallon est difficile à caractériser, et ce pour deux raisons : 1.) il regroupe un ensemble de dialectes très variés ; 2.) il subit, de façon hétérogène, des influences tantôt picardes, tantôt namuroises. Un exemple illustre bien cette dernière ambiguïté : la forme *castia* dans le toponyme *Castia d' Bournivau* (Act. I, 59.). De fait, *castia* se caractérise à la fois par la non palatalisation de *k + a* (lat. *c a s t ě l l u*) (trait typique du picard) et par l'évolution du suffixe *-ě l l u* en [ya] (trait typique du namurois). Ainsi, ce terme est le parfait mélange entre une initiale picarde (*ca-*) et une finale namuroise (*-ia*).

Toutefois, il est possible de caractériser l'ouest-wallon. En effet, Grignard classe les parlers de cette région en deux catégories : ceux situés au nord de la Sambre (dont Nivelles), et ceux situés au sud (Grignard 1908 : 11). De plus, il indique plusieurs caractères de ces parlers situés au nord, sans pour autant conclure à une quelconque homogénéité entre eux. Voici une sélection de quelques traits qui correspondent au parler nivellois :

- Le maintien du *a* tonique entravé : *tchat* (P.,10.).
- L'allongement du *a* tonique dans le suffixe -a t i c u m : *vilâdje* (Act. I, 112.).
- Le groupe -*ab'l-* qui donne -*âbe* et non -*âve* : *tâbe* (P., 64.).
- *k + a* en position initiale parfois traité comme en français ou comme en picard : *castia d' Bournivau* (A. I, 59), *chatau* (Act. II, 104).

2.3. Le parler de Nivelles et ses environs

Plusieurs traits linguistiques distinguent le dialecte acloot. Nous allons exposer les trois qui, selon nous, sont les plus significatifs.

- La terminaison de la 3^e personne du pluriel à l'indicatif présent : Nivelles est un des îlots qui présente la finale -*ont*. En effet, Ni 1 est le seul point de l'ouest-wallon où l'ALW (II, not. 104) a relevé cette désinence. Nivelles est donc la seule localité du Brabant wallon qui possède cette terminaison. En effet, autour d'elle les autres parlers réalisent cette terminaison différemment : -*ně* à Monstreux [Ni 87], Baulers [Ni 88], Thines [Ni 103] et Petit-Rœulx [Ch 4] , -*neu* à Houtain-le-Val [Ni 111], -*tě* à Bornival [Ni 86] (Grignard 1908 : 96)¹⁸.
- Traitement de *è* libre + nasale : Ni 1 est à cheval sur la zone *î* et la zone *iⁿ*. En effet, ce « son intermédiaire entre *ing* germanique et *ign* roman » (Grignard 1908 : 31)¹⁹ est typique, selon Grignard du nord-ouest de l'ouest-wallon. Ainsi, il n'existe pas de stabilité phonétique quant à ce phénomène ; autrement dit, il y a une alternance entre *î* et *iⁿ* à Ni 1. Par ce trait, le dialecte nivellois s'oppose aux parlers d'Ittre [Ni 72], de Baulers [Ni 88] et de Thines [Ni 103], qui ne connaissent que la forme en *î*, et à Houtain-le-Val [Ni 111], qui connaît une forme en *ē*.
- l'article défini contracté 'du' : le dialecte nivellois utilise la forme française. Cette forme a sans doute supplanté la forme *dou*, plus ancienne (ALW II, not. 3). Cette dernière forme se rencontre encore dans certains villages limitrophes de Nivelles. Ainsi, Ni 1 s'oppose à Ittre [Ni 72], Bornival [Ni 86] ou Bois-Seigneur-Isaac [Ni 56] qui ont gardé *dou*.

¹⁸ Cf. annexe 8.

¹⁹ Cf. annexe 9.

3. La langue d' *Èl roûze dè sinte Èrnèle* et ses variations

À l'aune des exemples précédents, la langue de Georges Willame apparaît incontestablement comme du nivellois. En effet, elle en possède les caractéristiques énoncées précédemment. Toutefois, la langue de l'auteur possède également des particularités qui ne sont pas celles du nivellois classique, tel qu'il est décrit dans les dictionnaires de Joseph Coppens ou dans l'ALW. Ces variations s'expliquent en considérant différents aspects que nous avons organisés en trois catégories : 1) diatopique ; 2) diachronique ; 3) diastratique.

3.1. Variation diatopique

Bien qu'elle n'y soit que très légèrement représentée, la variation diatopique est présente dans la pièce. De fait, si tous les personnages qui s'expriment en wallon parlent certainement le dialecte nivellois, celui-ci varie tout de même quelque peu. Comme il est écrit dans l'avant-propos du *Dictionnaire aclot*, il n'a « pas été possible de noter les divers accents rencontrés dans chaque secteur de la ville, que tous [les Nivellois] comprennent ou utilisent indifféremment » (Coppens 1950 : 6). De plus, il est précisé dans l'introduction de ce même dictionnaire que l'aclot « sans se différencier fondamentalement des patois avoisinants, possède une individualité qui se remarque le plus souvent aux traitements de certaines voyelles ou consonnes » (Coppens 1950 : 7). Ainsi, nous comprenons que la phonétique de l'aclot varie, de faubourg en faubourg, sans pour autant modifier sa phonologie. Autrement dit, cette variation diatopique est plus une question d'*accent* que de phonologie.

Un exemple qui illustre cette particularité est la nasalisation. Comme nous l'avons déjà évoqué, il n'existe pas de stabilité phonétique à Nivelles concernant ce phénomène. Effectivement, il existe une alternance entre *iⁿ* et *î* à Ni 1. Or, comme l'explique Grignard, « on trouve *î* dans la région de Nivelles et [...] la dénasalisation s'étend même à *i* + nasale + cons. dans la région nivelloise ; *cîq*, *cîquante*, *prîce*, *prîcèsse*. Ajoutons-y *tchî* » (Grignard 1908 : 31).

Dans *Èl roûze dè sinte Èrnèle*, nous remarquons une alternance de cette voyelle qui, chez les Nivellois, parfois se nasalise (tel que Bébert qui emploie autant la forme

tchî (P., 88) que *tchiⁿ* (P., 90)). Ce n'est pas les cas chez les Bornivalois qui ne nasalisent jamais (telle la reine qui emploie uniquement la forme *tchî* (Act. III, 44)).

Nous avons conscience du caractère forcé de cette analyse linguistique. Toutefois, elle est, selon nous, l'interprétation la plus plausible de cette alternance de la nasalisation tout au long de la pièce.

3.2. Variation diachronique

Certains termes utilisés par Georges Willame sont considérés par COPP. comme *vieux*. Rien d'étonnant à cela car le premier dictionnaire de Joseph Coppens a paru en 1950, soit 60 ans après l'édition d' *Èl roûze dè sinte Èrnèle*. De plus, dans l'introduction de ce même dictionnaire, Joseph Coppens explique que madame Parmentier a bien voulu « communiquer les nombreux cahiers de feu Monsieur Edouard Parmentier, son mari, érudit patoisant », tout en précisant qu'il y a « puisé les vieux vocables qui [...] ont servi à compléter heureusement [son] œuvre » (Coppens 1950 : 5). Édouard Parmentier, qui était l'ami de Georges Willame, a interprété le rôle du roi dans la distribution originale de la pièce. Ainsi, son parler est contemporain de celui de Georges Willame. Dès lors, en tenant compte de la précision de Joseph Coppens quant aux *vieux vocables* d'Édouard Parmentier, nous comprenons que la langue de Georges Willame était déjà datée en 1950. Nous en voulons pour preuve ces quelques exemples tirés de la pièce :

<i>Èl roûze dè sinte Èrnèle</i>	<i>Dictionnaires Aclot</i> de Joseph Coppens
Prologue, 72.	coutia : <i>vieux</i> selon COPP. (1962)
Acte I, 70.	oyi : <i>vieux</i> selon COPP. (1962)
Acte III, sc. 101.	prícèsse : <i>vieux</i> selon COPP. (1950/1962)

Le mot qui illustre le mieux cette variation diachronique est le type 'oui' : *woy*. En effet, cette forme de l'adverbe d'affirmation n'est même pas reprise par COPP., tant elle semble ancienne ; COPP. n'indique que *waye* et la forme *oyi*. Or, Grignard explique qu'on disait « *oyĩ* (oui), *way* à l'ouest [de la zone de l'ouest-wallon], *woy* à Nivelles,

wèy au sud » (Grignard 1908 : 106). De ce fait, nous constatons qu'on disait encore *woy* à Ni 1 au début du XX^e siècle, ce qui n'est plus le cas à l'époque de Coppens.

À partir de ces exemples, nous pouvons mesurer l'écart entre la langue de Georges Willame et celle de Joseph Coppens.

Toutefois, cette variation diachronique se constate également au sein d' *Èl roûze de sinte Èrnèle*, entre les différents personnages. En effet, Catherine, la fille de Baptiste, ne parle déjà plus comme son père, et ce dernier ne manque pas de le lui faire remarquer : « In franc cîquante ! Mi, o m'a toudi dit : quinje gros sous ! Èle pâle dèdja come èl progrès, 'm Cat'rine... » (P., 36). Ainsi, nous constatons deux sortes de variations diachroniques : une externe, celle que subit toute œuvre littéraire avec le passage du temps, et une interne, mise en scène par l'auteur. Cette dernière est intéressante car elle montre l'attention que porte Georges Willame à la façon dont s'expriment ses personnages. Plus précisément, dans l'exemple précédent, nous voyons qu'il cherche à signifier la différence de génération en contrastant la façon dont s'expriment Catherine et Baptiste. En jouant sur l'évolution du parler, Willame révèle aussi l'évolution du mode de vie. Ce jeu de diversification des idiomes est encore plus accentué d'un point de vue diastratique.

3.3. Variation diastratique

Cette variation concerne essentiellement les rapports entre l'aclot et le français. De fait, à plusieurs reprises dans la pièce, nous avons constaté des tensions entre ces deux langues, et ce essentiellement lors de contextes d'énonciation qui ont soit rapport à l'identité des locuteurs soit à leur niveau social.

De fait, nous avons remarqué que les femmes de la pièce – sauf la princesse et la reine – ont tendance à franciser leur wallon. En effet, dès ses premières répliques, Jeannette use d'une sorte d'inter langue, où elle passe du wallon au français sans changer de registre. Citons à titre d'exemple sa première réplique : « Qué soyète ! Lès swèréyes sont bien longues ! L'anéye passéye, Batisse, in djoû come audjoûrdu, nos-avons yeû 'ne pognéye de plézi... » (P., 1). Il en va de même pour Catherine : « C'est tout 'l contraire, pa, c'est l'progrès. C'est ça qui va transformer 'l monde. » (P., 31). Cette dernière réplique aura pour conséquence d'énerver Baptiste, le père de Catherine,

qui accusera sa fille d'abandonner la langue de ses ancêtres : « Dèspû qu' lès grèniadiés sont v'nus à Nivèle, i m' chène què vos pârlez d'dja autrèmint qu' vo père èn vos-a appris... » (P., 32).

Cette alternance de langues s'explique du fait que vers la fin du XIX^e siècle, « il n'existe plus d'usage linguistique commun à l'ensemble de la société, le wallon n'étant plus la langue commune orale et le français ne l'étant pas encore. » (Boutier 2009 : 113). Depuis le début du XIX^e, le français apparaît de plus en plus comme la langue de culture. Dès lors, le wallon est abandonné « par les classes hautes, détentrices du pouvoir et des moyens de culture, au bénéfice de l'usage exclusif du français, qui devient signe de réussite sociale.» (Boutier 2009 : 113).

À l'aune de ces différents éléments, nous interprétons la langue de Catherine et de Jeannette comme étant le témoignage de cette langue de fin de siècle, oscillant entre wallon et français. Sans doute Jeannette parsème-t-elle son parler de gallicismes inconsciemment (témoignage d'un idiome de la fin du XIX^e siècle), alors que Catherine le parsème de gallicismes pour paraître plus moderne, elle qui est pour « le progrès ».

En ce qui concerne les hommes, ceux-ci semblent plus fermés aux gallicismes, bien que les plus jeunes d'entre eux n'y échappent pas. Ainsi on entendra Bébert dire : « Cat'rine, djè vos suwète la bone fête. Èm bouquet n'est nî d' valeûr, mès dj' vos 'l suwète d'in boû keûr. » (P., 16.). Mais il n'en va pas de même pour Baptiste, le berger ou encore le marchand de chevaux, car ces derniers étant plus âgés pratiquent certainement un wallon plus *pur*.

Toutefois, il est intéressant de noter que la famille royale, bien que jouissant d'un niveau social évidemment supérieur, parle le plus *correct* des wallons. Cela s'explique par l'origine rurale de la famille, car comme l'explique le roi à Baptiste : « Pasquè nous-autes, cor bî qu' nos-avons in rang à t'ni, nos vikons cî tout parèy' qu'au vilâdje, bî n-intindu quand nos 'stons intrè nous-autes, come doûcî. » (Act. I, 112). Ainsi, nous constatons un bouleversement des conventions habituelles qui veulent que le wallon soit pratiqué essentiellement dans « les milieux populaires non cultivés » (Boutier 2009 : 114).

Certainement, ces différents jeux sur le registre ont une vocation humoristique. Effectivement, il est tout aussi drôle de voir Baptiste essayer de parler français au roi (Act. I, sc. VII) que de voir le roi lui répondre en wallon. Cette alternance de langue est propice aux quiproquos ainsi qu'aux déformations verbales. Citons à titre d'exemple les répliques 53 et 54 du prologue :

CAT'RINE

Bî, il a yeû 'l maladiye al moûde, da, l'influènza, come o dit.

BATISSE

Woy', èl... *choûzènza*, si dj' sé bî 'l nafi ! Là co 'ne nouvèle invinsion dès djins d'asteûre. O 'n conèt pus lès bronchites èyét lès monvés catâres, o 'n sèt pus çu qu' c' èst qu' d'atrapè in fwèd. I 'n a pus què 'l... *choûzènza*.

Un autre exemple, illustre cette ambiguïté entre l'emploi du français et du wallon. Il s'agit encore une fois de Baptiste qui, devant le roi tente de parler français, mais n'y parvient que très approximativement.

BATISSE

I n'èst jamé possibe, Sire ! Come èm Jeannette saura séziye !

Le public wallonophone comprendra le jeu quant à l'emploi du verbe *saura* (< *savwêr*) dans ce contexte où Baptiste cherche à parler de façon *correcte* face au roi. En effet, « au futur simple, au conditionnel présent et au subjonctif présent, les formes [de *savwêr*] se confondent avec celles du verbe *yèsse* (être) aux mêmes temps » (Coppens 1959 : 119). Ainsi, Baptiste emploie *savoir* à la place d'*être* ce qui, contrairement à l'aclot, ne peut être qu'une faute en français.

Toujours est-il qu'à partir de ces différents éléments, nous constatons que Georges Willame fait partie de cette « minorité bilingue et cultivée [qui] s'active à conserver et à illustrer le wallon. » (Boutier 2009 : 113). Toutefois, il ne cherche pas pour autant à idéaliser le wallon. Il le met en scène tel qu'il était pratiqué par différents Nivellois à son époque.

CONCLUSION

Abordant des études en philologie romane, nous ne doutions pas des savoirs qu'elles allaient nous apporter. Toutefois, nous n'imaginions pas à quel point ces études allaient être riches en découvertes et en apprentissages.

Nous nous étions inscrit à l'Université Saint-Louis de Bruxelles par amour de la poésie et de la littérature classique. Nous y avons découvert la linguistique ainsi que la philologie, matières que nous avons désiré approfondir à l'Université de Liège. Plus précisément, c'est le cours de *Linguistique romane* dispensé par madame Willems à Saint-Louis qui nous a incité à suivre le cours de *Dialectologie wallonne* dispensé par madame Boutier à Liège.

Dans le cadre de ce cours de dialectologie, nous avons été amené à étudier le parler de notre région, le dialecte nivellois. En réalisant des enquêtes linguistiques sur le terrain, nous avons non seulement découvert une langue, mais également une littérature dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Nous avons été particulièrement ému par les sonnets de Georges Willame, ce qui nous a donné l'envie de lui consacrer notre travail de fin d'étude.

Nous ne connaissions pas *Èl rouze de sinte Èrnèle*. Nous en avons certes entendu parler, mais nous ignorions presque tout à son propos. Son édition a ainsi été une autre découverte, d'autant plus intéressante qu'elle a non seulement allié nos intérêts pour la littérature, la dialectologie et la philologie, mais a aussi nécessité tout le savoir-faire que nous avons acquis durant nos études.

Au terme de cette conclusion, nous espérons modestement que ce mémoire pourra servir à tous ceux qui aimeraient se plonger dans l'œuvre de Georges Willame. Comme nous le précisons dans le préambule, c'est également un souci patrimonial qui nous a poussé à la réalisation de cette édition. Trop souvent, le patrimoine wallon est délaissé, pour ne pas dire abandonné, tant par les autorités publiques que par les Wallons eux-mêmes. Nous, en tant que philologue, nous avons cherché à contrer cette tendance en transmettant un texte accessible et précis qui puisse convenir à tous ceux qui souhaiteraient s'y intéresser.

DEUXIÈME PARTIE

ÈL ROÛZE

DÈ

SINTE ÈRNÈLE

DRAME (!) IN TWÈS-AKES

ÈY' IN PROLÔGUE

PA

GEORGES WILLAME

HOMMAGE RECONNAISSANT

À

M. ÉDOUARD REMOUCHAMPS

1890



Georges Willame (1863-1917)

Personnages du prologue

Baptiste François, métayer MM. F. HAUTAIN.
Jeannette, son épouse L. DEWAMME.
Catherine, leur fille..... E. DECLERCQ.
Bèbert du Charron, amoureux de Catherine L. ROUSSEAU.
Charlot de la Ravisée, ami de Bèbert J. CHANTRENNE.

Personnages de la pièce

Le Roi MM. E. PARMENTIER
La Reine E. DECLERCQ
Geneviève, leur fille G. VINCLAIRE
Firmin, leur fils L. ROUSSEAU
Guillaume, leur fils L. DEWAMME
Le ministre A. GIBERT
Un berger..... J. CHANTRENNE
Baptiste François F. HAUTAIN
Tiche du Cron, marchand de chevaux F. HAUTAIN
Benoît, domestique du roi V. PIGEOLET

Pèsonâdjès du prolôgue

Batisse Pantchou, fourboutî	MM. F. HAUTAIN.
Jeannette, ès feume.....	L. DEWAMME.
Cath'rine, leû fîye.....	E. DECLERCQ.
Bébèrt du Tchârlî, galant d' Cath'rine	L. ROUSSEAU.
Charlot dèl Raviséye, coumarâde dè Bèbert	J. CHANTRENNE.

Pèsonâdjès dèl pièce

Lè Rwè	MM. E. PARMENTIER
La Rène	E. DECLERCQ
Gènèviève, leû fîye	G. VINCLAIRE
Furmin, leû gârçon	L. ROUSSEAU
Guiyaume leû gârçon	L. DEWAMME
Èl minisse	A. GIBERT
In bèrdjî	J. CHANTRENNE
Batisse Pantchou	F. HAUTAIN
Tiche du Cron, marchand dè tch'faus	F. HAUTAIN
Bènwét, domèstique du rwè	V. PIGEOLET

PROLOGUE

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison de métayer. À droite, un poêle de cuisine ; un crucifix et deux chandeliers en cuivre sur la cheminée. Des cadres et une cage de pinsons pendue au mur. Une table, au milieu de la pièce ; quelques chaises en bois.

SCÈNE I

Jeannette, d'un côté de la table, raccommode un pantalon. Baptiste émince une poignée de tabac sur un autre côté de la table.

JEANNETTE

Quelle scie ! Les soirées sont bien longues ! L'année passée, Baptiste, à la même date, nous avons eu bien du plaisir...

BAPTISTE

Oui, Jeannette, du plaisir qui nous a coûté fort cher... Les rosses ! Ils ont bien mangé la moitié de notre cochon.

JEANNETTE

Si l'occasion se représentait encore, on ne serait plus si naïf. On reverrait ça à la baisse : un coup de café, deux trois tartines, une partie de cartes, une ou deux chansons. Mais plus aucune côtelette... Je ne vous l'ai pas encore dit, Baptiste : savez-vous qu'ils ont mangé mon cochon jusqu'au ras des jambons ?

BAPTISTE

Oui. Catherine appelle ça le progrès : mettre tout ce qu'on a de meilleur dans le ventre des autres !

JEANNETTE

De nos jours, ça coûte, Baptiste, de faire des veillées^a. Dans le temps, pour celui qui faisait une soirée, ça ne coûtait que le feu et la lumière. Les jeunes gens apportaient leur bouteille de genièvre... Maintenant, tout a changé. Il faut de toutes les sortes de liqueurs. Il y a autant de noms de liqueurs qu'il y a de noms de saints dans notre calendrier. Que de dépenses ! D'ailleurs, je ne suis pas étonnée que les notaires aient tant de besogne...

BAPTISTE

Oui, Jeannette. Je ne vais pas dire qu'on ne fera plus de veillées ici. Mais on les fera à ma manière. On les fera comme on les faisait à la maison quand nous étions gamins. Après tout, les vieilles habitudes sont les meilleures... Mais, voyons un peu. On ne voit pas Catherine.

JEANNETTE

Elle va revenir. Elle est partie faire quelques courses... Voilà qu'elle arrive. Je l'entends.

PROLÔGUE

Èl tàyâte èrprésinte l'intérieûr d'ène mézo d'fourboutî. À dwète, in èstûve ; in bon Dieu èyèt deûs tchand'lés in cwîve sul tchèminéye ; dès câdes èy' ène gayole dè pinchons pinduwe au mur. Ène tâbe au mitan dèl place ; sacans sèles dè bo.

SÈNE I

Jeannette d'in costé dèl tâbe, rakeûd 'ne marone. Batisse èst-in trin à atchî 'ne manéye dè toubak' su in aute cwin dèl tâbe.

JEANNETTE

Qué soyète ! Lès swèréyes sont bien longues ! L'anéye passéye, Batisse, in djoû come audjoûrdu, nos-avons yeû 'ne pognéye dè plézi...

BATISSE

Woy', Jeannette, plézi qui nos-a cousté tchèr... Lès losses ! Biⁿ, il ont mindjî 'l mitan d' no pourcha !

JEANNETTE

Si l'ocâsion s'èrprésintroût co, o 'n sâroût pus si bièsse. On f'roût ça al basse minote : in coup du café, deûs twès târtines, ène pârt' à cartes, yeune ou deûs tchansons, mès pus pouû d' couclètes... Djè 'n vos l'é nî co dit, Batisse : savez bin qu'il ont mindjî 'm pourcha djusqu'à ras' dè djambons ?

BATISSE

Woy'. Cat'rine apèle ça 'l progrès : mète tout 'ç qu'on-a d' mèyeû dins 'l vinte dèsautes !

JEANNETTE

Ça cousse, Batisse, asteûre, pou fé dè 'scrènes. Dins 'l tans, pou 'l cyin qui f'zout 'ne swèréye, ça 'n coustout què 'l feu èyèt 'l lumière. Lès jeunes omes apoûrtin' leû boutèye de jènéve... Asteûre, tout ça èst candjî : i faut dè toutes lès soûrtes dè liqueûrs : il a autant d' nos d' liqueûrs qu'il a dè nos d' sints d'su no-n-armonak. Qué coustindje ! Ètou, djè 'n sù nî séziye què lès notères ont tant d' besogne...

BATISSE

Woy', Jeannette. Djè 'n va nî dire qu'o 'n f'ra pus dè 'scrènes doucî ; mès o lès f'ra à 'm manière : o lès f'ra come o lès f'zout al mézo quand nos-astin' dè galopias. Lès vièyès-abitudes, après tout, c'èst lès mèyeûses... Mès viyos-n'in pau, o 'n vwèt nî Cat'rine.

JEANNETTE

Èle va 'rvèni. Èle-èst-èvoye fé quéques comissions... V'là qu'èle arive, djè l'intind.

BAPTISTE

Mauvaise habitude, ça, que de faire des courses le soir.

SCÈNE II

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE

Mon Dieu, papa ! Vous voilà encore avec vos vieilles manières ? Vous allez encore nous encombrer tous les soirs avec votre manoque de tabac^b ?

BAPTISTE

Nom de nom d'une pipe ! Ne sommes-nous pas chez nous ? Pourquoi faire son gêné ? Catherine, je ne changerai jamais mes habitudes ! Mes manières sont meilleures que celles d'aujourd'hui, même si vous venez toujours avec vos grands mots... que vous êtes pour le progrès... Mais changeons de conversation. Je tiens à savoir où vous êtes allée ? La nuit, les chats sont gris. N'auriez-vous pas l'idée, peut-être, de m'en faire voir de grises, par hasard ?

CATHERINE

Certainement pas, papa : j'ai été faire deux trois commissions. J'ai été chercher des cartes, une demi-douzaine de verres, des allumettes soufrées^c, des choses dont on pourrait avoir besoin à la maison. Je me suis dit, durant la journée, que l'année passée, à la même date, nous avons eu une petite compagnie pour passer la soirée.

BAPTISTE

Nous en parlions justement avec votre mère. Nous sommes encore une fois la veille de la Sainte-Catherine^d.

JEANNETTE

Eh bien, Baptiste, n'avions-nous pas passé un bon moment, l'année passée ?

BAPTISTE

Je n'en disconviens pas, mais vous avez vu comme elles ont été gaspillées, les côtelettes.

JEANNETTE

On toque !

Elle va près de la porte.

Qui donc est là ?

BÈBERT (*depuis l'extérieur*)

C'est Bèbert, Jeannette.

BATISSE

Mauvéje abitude dè fé dès comissions au nût´.

SÈNE II

LÈS MÈMES, CAT'RINE

CAT'RINE

Mon Dieu, pa ! Vos v'là co toudi avè vos vièyes manières ? Vos dalez co nos imbèrlificoter toutes lès 'scrènes avè vo marote de toubak´ ?

BATISSE

Nom dè nom dè nom dèzo ! N'astos-n' nî à no mézo ? Pouquè fé 's gèné ? Cat'rine, djè 'n candj'ré jamé mès-abitudes. Mès manières sont mèyeûses què lès ciènes d'asteûre, malgré qu' vos v'nez toudi avè vos grands mots, qu' vos 'stez pou le progrès... Mès candjos-n' dè convèrsâssion : djè tî à savwêr èyu-ç' què vos-avez 'sté. Au nût´, lès tchats sont gris. N'ârîz nî kédfwè l'idéye d' m'in fé vîr dès grîjes, par azârd ?

10

CAT'RINE

Non fé, pa : dj'é 'sté fé deûs twès comissions. Dj'é 'sté ké dès cârtes, ène dèmi-douzène dè vêres, dès-alumètes à vapeûr, dès-afères qu'o pût avwè dandjî dins 'l mézo. Dj'é sondjî, dèl joûrnéye, què l'anéye passéye, in djoû come audjoûrdu, nos-avin' yeû 'ne pètte compagneye pour passer 'l swèréye.

BATISSE

Nos d'in pârlin' djustèmint avè vo mère. Nos 'stons co toudi in coû al vèye Sinte-Cat'rine.

JEANNETTE

È bî, Batisse, n'avos-n' nî yeû du plézi, l'anéye passéye ?

BATISSE

Djè n'in disconvî nî, mès vos-avez vu come èles-ont passé au bleû, lès couclètes...

JEANNETTE

On buche ! ...

Èle va d'lé l'uch.

Qui-ce, hon, là ?

BÉBÈRT (*d'in dèwoûr*)

C'est Bébèrt, Jeannette.

15

SCÈNE III

LES MÊMES, BÈBERT

BÈBERT

Il entre avec un bouquet de fleurs en main. Il s'avance tout près de Catherine.

Catherine, je vous souhaite la bonne fête. Mon bouquet n'est pas de valeur, mais je vous la souhaite d'un bon cœur.

Il l'embrasse.

Le pinson commence à gazouiller. Bèbert va devant.

C'est un *wîdieu*^e, ça, Baptiste ?

BAPTISTE

Non dites, c'est un *biscotia*^f. C'est encore un de la nichée du Grand laid¹.

BÈBERT (*en s'asseyant*)

Quoi de neuf, Baptiste ?

BAPTISTE

Eh bien, les plus fraîches sont les dernières cuites. Mais, nom d'une pipe ! Il me semble que vous arrivez là bien subtilement après Catherine. N'y aurait-il pas là un coup monté ?

BÈBERT

Bah oui, Baptiste ...

CATHERINE

Ne prêtez pas attention à ce qu'il grommelle là, savez-vous, Bèbert. À chaque fois que je sors, voilà les embarras auxquels j'ai droit.

BAPTISTE

Oui, oui ! J'ai été jeune aussi...

BÈBERT

Comment ? On était aussi fripon que ça dans votre jeunesse ?

JEANNETTE

C'est parce qu'il ne peut plus le faire, sans ça...

BAPTISTE

Voilà l'autre, et elle !

¹ Le Grand laid est un pinsoniste que tous les Aclots connaissent.

SÈNE III

LÈS MÈMES, BÉBÈRT

BÉBÈRT

Il inte av'in bouquèt d'fleurs dins 's min. I s'avance tout près d' Cat'rine.

Cat'rine, djè vos suwète la bone fète. Èm bouquèt n'èst nî d' valeûr, mès dj' vos 'l suwète d'in boû keûr.

I 'l rimbrasse.

Èl pinchon couminche à ramadjî. Bébèrt va d'lé.

C'èst-in wîdieu, ça, Batisse, qué ?

BATISSE

Non fé, c'èst-in biscotia. C'èst co yun dèl nitéye du Grand laid¹.

BÉBÈRT (*in s'achîsant*)

Qué nouvèle, hon, Batisse ?

BATISSE

Bî, lès pus nouvèles, c'èst lès dèrnières cûtes. Mès, nom dèzo, i m' chène què vos-
arivez là bî subfîl'mint après Cat'rine : n'âroût-i nî là in plan monté ?

20

BÉBÈRT

Bâ, oui, Batisse !

CAT'RINE

Èn pèrdez nî atinsion à ç' qu'i ramadje là, savez, Bébèrt : tous lès côûps què dj' soûrt',
v'là lès-ôrémus' què dj' atrape.

BATISSE

Woy' woy' ! Dj'é 'sté djoûne ètou...

BÉBÈRT

Comint ? O 'stout si losse què ça dins vo djoûne tans ?

JEANNETTE

C'èst pasqu'i 'n pût pus 'l fé, sans ça...

25

BATISSE

Là l'aute, èy' èle !

¹ Èl Grand laid, 'st-in pinchonisse què tous l'z-Aclots counichont.

CATHERINE

Dépêchez-vous, papa, avec votre tabac. Allons, quelle idée d'émincer ça avec le couteau qui sert à couper les tartines !

BAPTISTE

Jamais, mes manières, mes habitudes, je ne les changerai !

CATHERINE

Parce que vous ne voulez pas voir clair ! Voilà une heure que vous chipotez votre manoque. Ça n'avance pas. Il n'y a pas encore une poignée de hachée ! Pour un gros sou^g, vous en avez un paquet que vous ne sauriez même pas mettre dans la poche de votre sarrau.

BAPTISTE

De l'émincé à la machine ! Que le diable emporte les machines ! C'est ce qui nous mènera à notre perte.

CATHERINE

C'est tout le contraire, papa. C'est le progrès ! C'est ce qui va transformer le monde.

BAPTISTE (*en poussant un soupir et en regardant sa fille*)

Depuis que les grenadiers sont venus à Nivelles², il me semble que vous parlez déjà autrement que votre père ne vous l'a appris...

BÈBERT (*à Catherine, en lui montrant son doigt en riant*)

Ah ! Ah ! petite canaille !

BAPTISTE

Mais pour revenir à votre progrès, je m'en vais, ici, vous dire carrément ce que j'en pense : avec votre progrès, je ne vois rien dans l'armoire. C'est toujours de l'ambition. Voilà encore ici une nappe. Je n'ai jamais vu ça chez moi !

CATHERINE

Ça en vaut bien la peine : ça coûte un franc cinquante ! Voudriez-vous bien vous en passer ?

BAPTISTE

Un franc cinquante ! Moi, on m'a toujours dit quinze gros sous^h ! Elle parle déjà comme le progrès, ma Catherine... Je ne sais pas si j'entends bien, il me semble qu'on a frappé à la porte.

² L'école des grenadiers a été établie en ville en août 1888.

CAT'RINE

Dèspéchéz-vous, pa, avè vo toubak'. Alos, qué idéye d'atchî ça avè 'l coutia qu'o coûpe lès târtines !

BATISSE

Jamé, mès manières, mès-abitudes, djè 'n lès candj'ré !

CAT'RINE

Pasquè vos 'n volez nî vîr clér. V'là 'ne eûre què vos touyîz avè vo marote. Ça n'avance nî, i 'n d'a nî co 'ne pougnéye d'atchî. Pou in gros sou, vos d'avez in paquêt qu' vos 'n sârîz nî mète dins 'l poche de vo sauro...

BATISSE

Du cyin atchî au mécanique ! Què 'l diâle viène ké lès mécaniques ! C'est ça qui nos f'ra daler briber...

30

CAT'RINE

C'est tout l' contraire, pa, c'est l' progrès. C'est ça qui va transformer l' monde.

BATISSE (*in pouissant in soupir èy' in wétant 's fîye*)

Dèspû qu' lès grènnadiés sont v'nus à Nivèle², i m' chène què vos pârlez d'dja autrèmint qu' vo père èn vos-a appris...

BÉBÈRT (*à Cat'rine, in li moustrant 's dwèt in riyant*)

A ! A ! p'tite canaye !

BATISSE

Mès pou 'rvèni avè vo progrès, djè 'm va cî vos dire carémint 'm n-idéye : avè vo progrès, djè 'n vwè rî dins l'ârmwêre. C'est toudi d' l'ambission. V'là co cî in tapis, djè n'é jamé vu ça à 'm mézo !

CAT'RINE

I d'a bî pou 'l pène. Ça cousse in franc cîquante ! Vouîrîz bî vos d'è passer ?

35

BATISSE

In franc cîquante ! Mi, o m'a toudi dit : quinje gros sous ! Èle pâle dèdja come èl progrès, 'm Cat'rine... Djè 'n sé nî si dj'intind bî, i m' chène qu'o n-a buchî al uch.

² L'èscole dès grènnadiés èst-arivéye al vile au mwè d'aoûs' 1888.

JEANNETTE

Elle va près de la porte.

Qui est là ?

CHARLOT (*depuis l'extérieur*)

Charlot, Jeannette.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHARLOT

CHARLOT

Il entre avec un bouquet de fleurs en main. Il s'avance auprès de Catherine.

Catherine, je vous souhaite la bonne fête. Mon bouquet n'est pas de valeur, mais bon, je vous la souhaite d'un bon cœur.

Il l'embrasse.

CATHERINE

Bienvenue, Charlot. Asseyez-vous près de grand-père.

BAPTISTE

Ça va, Charlot ?

CHARLOT

Comme vous le voyez, Baptiste. Vous êtes encore en train de hacher votre tabac ?

BAPTISTE

Vous allez en fumer, une pipe. C'est du frais de l'année passée. Allez un peu chercher les *atches*ⁱ, Catherine.

CATHERINE

Vous voilà encore toujours avec vos *atches* ? J'ai rapporté des allumettes soufrées.

BAPTISTE

Je ne changerai pas mes habitudes, savez-vous, Catherine ! Votre progrès m'embête.

CATHERINE (*en montrant une grosse boîte d'allumettes*)

Regardez, papa. Je ne veux plus voir de *atchettes* sur la table. Voici une boîte d'allumettes. Il y en a mille pour dix centimes. Vous en avez pour toute votre année.

BAPTISTE

Oui, mais vous allez nous empoisonner avec votre soufre.

JEANNETTE

Èle va d'lé l'uch.

Qui-ce, hon, là ?

CHARLOT (*d'in dèwoûr*)

Charlot, Jeannette.

SÈNE IV

LÈS MÈMES, CHARLOT

CHARLOT

Il inte av'in bouquet d'fleurs dins 's min. I s'avance tout près d' Cat'rine.

Cat'rine, djè vos suwéte la bone fête. Èm bouquet n'est nî d'valeûr, mès swèt', djè vos 'l suwéte d'in boû keûr.

I 'l rimbrasse.

CAT'RINE

Biⁿ v'nu, Charlot. Achîsez-vous d'lé grand-père.

40

BATISSE

Ça va-t-i, Charlot ?

CHARLOT

Come vos viyîz, là, Batisse. Vos 'stez co in trin à atchî vo toubak' ?

BATISSE

Vos dalez d'è fumer 'ne pube : c'est du nouvia d' l'anéye passéye. Alez in pau ké lès atches, Cat'rine.

CAT'RINE

Vos v'là co toudi avè vos atches ? Dj'è rapoûrté d'z-alumètes à vapeûr.

BATISSE

Djè 'n candje nî mès-abitudes, savez, Cat'rine. Vo progrès m'embète.

45

CAT'RINE (*in moustrant 'ne grosse bwèsse d'alumètes*)

Wétîz, pa. Djè 'n vû pus vîr dès atchètes dèssu 'l tâbe. V'là cî 'ne bwèsse d'alumètes. I d'a mile pou dîs centimes. Vos d'avez pou vo n-anéye.

BATISSE

Oyi, mès vos dalez nos-impwèzoner avè vos vapeûrs

JEANNETTE

Elle arrive avec la cafetière.

Allons, le café est prêt et les tasses sont déjà sur la table.

BAPTISTE

Allons, ainsi, commençons !

Ils commencent à manger.

CHARLOT

Est-ce vrai ce qu'on me disait là, que le petit vitrier est mort ?

CATHERINE

Oui, ça l'est. Trinette vient encore de me le dire pendant que je remontais le faubourg.

BAPTISTE

Et qu'est-ce qu'il a donc eu pour être parti si vite que ça ?

CATHERINE

Eh bien, il a eu la maladie à la mode, là, l'influenza, comme on dit.

BAPTISTE

Oui, le...*chouzenza*, si je parviens à le bafouiller. Voilà encore une nouvelle invention des gens d'aujourd'hui. On ne connaît plus les bronchites et les mauvais rhumes, on ne sait plus ce que c'est que d'attraper un froid. Il n'y a plus que le ... *chouzenza*.

CHARLOT

Il n'y a pas toujours à rire avec cette maladie-là. Elle en a emporté quelques-uns, mine de rien.

BAPTISTE

Il n'y en a pas eu tant que ça.

CHARLOT

Il y en a eu tout de même, Baptiste, et c'est à cause de ça qu'il n'y a pas eu de carême cette année-ci³.

CATHERINE

Oui, certainement qu'il y en a eu. Il y a aussi le fils de Victoire Florian¹. On m'a dit ce matin qu'il avait tout reçu.

BÈBERT

Le fils de Victoire Florian, dites-vous ? Ainsi, le genièvre va encore augmenter...

³ De fait, il n'y a pas eu de carême en 1890.

JEANNETTE

Èle arive avè 'l catfière.

Alons, 'l café èst fèt èyèt lès tasses sont d'dja d' sul tâbe !

BATISSE

Alons, insi, ataquons !

I couminchont à mindjî.

CHARLOT

Ça yèst-i vré tout 'l même çu qu'o m' dizout là, què 'l pètit vitier astout moûrt ?

50

CAT'RINE

Woy', ça yèst. Trinète vî co cî d' mé 'l dire à ç' què dj'èrmontous 'l faubôur.

BATISSE

Èyèt qu'èst ç' qu'il a yeû, pou yèsse voye si râde què ça, hon ?

CAT'RINE

Bî, il a yeû 'l maladiye al moûde, da, l'influenza, come o dit.

BATISSE

Woy', èl... *choûzèenza*, si dj' sé bî 'l nafiî ! Là co 'ne nouvèle invinsion dès djins d'asteûre. O 'n conèt pus lès bronchites èyèt lès monvés catâres, o 'n sèt pus çu qu' c'èst qu' d'atraper in fwèd. I 'n a pus què 'l... *choûzèenza*.

CHARLOT

I 'n a nî toudi à rire avè 'ç maladiye-là. Èle d'a ramouné sacante, sans fé 'l chènance dè rî.

55

BATISSE

I 'n d'a nî yeû tant qu' ça...

CHARLOT

I d'a yeû tout 'l même, Batisse, èyèt c'èst-au rapoûrt à ça qu'i n'a nî yeû d'carème èç n-anéye-ci³.

CAT'RINE

Woy', asseûré, qu'i d'a yeû. Il a co 'l gârçon Victwére Yanyèt, o m' disout au matin qu'il avout tout 'rçû.

BÉBÈRT

Èl gârçon Victwére Yanyèt, d'zez ? T'aboûrd, èl jènève va co raussî...

³ Come d'èfèt, i 'n a poû yeû d' carème in 1890.

BAPTISTE

Voilà ce qu'il en est ! Ces garçons-là, qui ont l'habitude de boire, il ne leur faut rien pour être cuits d'un coup ; dès qu'ils attrapent le moindre bobo, leur affaire est vite faite.

CATHERINE

Mais, maman, nous oublions de remplir les tasses !

CHARLOT

Il n'y a rien qui brûle. À votre aise seulement.

JEANNETTE

Je me fiais à vous, moi, Catherine.

Elle remplit les tasses.

BÈBERT (*à voix basse à Charlot*)

Quel changement par rapport à l'année passée ! On n'a plus mis le pain à table. (*Tout haut*) C'est du pain de grain^k, ça, Baptiste, hein ? Il est bien bon.

BAPTISTE

C'est toujours la même recette.

CHARLOT

Votre beurre aussi est bien bon, Baptiste.

BAPTISTE

C'est du beurre du Grand' Peine⁴ ... Mais ce n'est pas ça que vous voulez dire. Les côtelettes étaient bonnes aussi l'année passée...

CATHERINE

Allons, papa, vous allez encore dire des bêtises.

BAPTISTE

Quel malheur ! Allons, enlevez les tasses ! Puisque l'affaire est telle, nous allons nous amuser en discutant. Parce que moi, je le dis bien souvent : chacun ses goûts, mais moi, le mien c'est de passer une veillée, ainsi, tout tranquillement à trois quatre camarades, en tirant leur pipe au coin du feu. Il y en a certains, il leur faut trente-six sortes pour se dire qu'ils ont du plaisir. Mais moi, comme je suis ici, le roi n'est pas encore mon cousin.

CHARLOT

Surtout affligé comme il est actuellement, le roi.

⁴ La Grand' Peine est une ferme des environs de Nivelles.

BATISSE

Là qu'est-ce ! Cès-omes là, qui sont abituwés à bwêre, i 'n leû faut rî pou yèsse djus tout d' swite ; t'aboûrd qu'i z-atrapont 'l pus p'tit dès racros, leû n-afêre èst râde fète.

60

CAT'RINE

Mès, man, nos roublions d' rimpli lès tasses !

CHARLOT

I n'a rî qui brûle. À vo n-éje, seûlmint.

JEANNETTE

Djè m' fiyous d'sur vous, mi, Cat'rine.

Èle rimplit lès tasses.

BÉBÈRT (*à d'mi bas à Charlot*)

Qué candj'mint avè l'anéye passéye ! O n'a pus mis 'l pin d' sul tâbe. (*Tout waut*)
C'èst du pin d' grin, ça, Batisse, qué ? Il èst bî boû...

BATISSE

C'èst toudi 'l vî djeu...

65

CHARLOT

Vo bûre ètou èst bî boû, Batisse.

BATISSE

C'èst du bûre dè Grand' Peine⁴ ... Mès c'èst nî ça qu' vos volez dire : lès couclètes astin' bounes ètou l'anéye passéye...

CAT'RINE

Alons, pa, dalez pârler come ène browète ?

BATISSE

Qué maleûr ! Alons, inl'vez lès tasses ! Pusquè l'afêre èst téle, nos dalons nos-amuser in batant 'ne pètte dèvisse. Pasquè mi, djè 'l dis bî souvint : chaque leû p'tit goût, mès mi, 'l mien, c'èst d' passer dinsî 'ne èscrène tout tranquîyemint à twès quate coumarâdes, in satchant leû pupe au culot du feu. I d'a d'aucuns, i leû faut trinte-chis soûrtes pou yeûs' dire qu'il ont du plézi. Mès mi, come djè sù cî, lè rwè n'èst nî co 'm couzin...

CHARLOT

Surtout apotadjî come il èst-asteûre, lè rwè.

70

⁴ Grand' Peine, c'èst 'ne cinse dès-alintours dè Nivèle.

BAPTISTE

Comment ? Il n'est pas encore guéri de sa jambe ?

CHARLOT

Guéri ? Il ne sera jamais guéri de toute sa vie.

JEANNETTE

Bah, si ! Ces gens-là guérissent de tout, si ce n'est de la mort. Est-ce qu'ils ne possèdent pas tous les remèdes ?

CHARLOT

Ils ont autant de remèdes que vous voulez, Jeannette. Mais j'aimerais bien voir qui diable saurait guérir le mal de sainte Renelde¹.

BAPTISTE

Qu'est-ce que vous me chantez là ? Le roi n'a pas le mal de sainte Renelde.

CHARLOT

Il l'a, Baptiste. N'avez-vous pas lu le journal hier, donc ?

BAPTISTE

Vous savez bien que je ne sais pas lire.

CHARLOT

Eh bien, il était écrit dessus que depuis la semaine qui précède la semaine passée, le roi souffrait tellement fort de sa jambe qu'il avait reçu la visite de tous les plus grands médecins et qu'il n'y avait plus aucun moyen pour le guérir. Et de plus, le journal disait encore – je l'ai si bien retenu que je le sais encore par cœur – que « le roi était z-atteint du mal de sainte Èrnèlde à sa jambe et qu'il donnerait une récompense strazordinaire au cyin qui pourrait lui z-indiquer un bon remède pour le 'rguérir ».

BAPTISTE

Vous êtes bien sûr qu'il était marqué ça ?

CHARLOT

Regardez quelle affaire ! Je vous apporterai le journal, si vous ne me croyez pas !

BAPTISE

Il n'y a pas besoin, mais...

JEANNETTE

Mais, Baptiste, qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Vous ne sauriez jamais trouver ce remède-là, vous, donc...

BATISSE

Comint ! I n'èst nî co 'rfét d'ès djambe ?

CHARLOT

Èrfét ! I 'n sâra jamé 'rfét d'ès vîye.

JEANNETTE

Bâ, oui ! Cès djins-là 's èrfézont d' tout, 'm fî, s' n'èst fût d' la mort. Èst ç' qu'i n'ont nî tous lès 'rmédes ?

CHARLOT

Il ont tous lès 'rmédes tant qu'vos volez, Jeannette, mès dj' voûroûs toudi bî vîr qui c'èst 'l diâle qui sâroût 'rfé 'l mau d' sinte Èrnèle.

BATISSE

Qu'èst ç' què vos m' tchantez-là ? Lè rwè n'a nî 'l mau d' sinte Èrnèle.

75

CHARLOT

Il èst, Batisse. N'avez nî lî 'l feuye ayêr, hon ?

BATISSE

Vos savez bî qu' djè 'n sé nî lire.

CHARLOT

È bî, i 'stout marquî d'su què dèspû 'l sèmène avant 'l ciène passéye, lè rwè soufrichout si tél'mint foûrt d'ès djambe qu'il avout yeû 'ne consulte dè tous lès pus grands méd'cins èyét qu'i n'avout pus poû d' guèrison. Même dè pus, èl feuye dizout co – djè l'é si bî 'rtènuwe qu' djè 'l sé co par keûr – que « lè roi était z-atteint du mal de sainte Èrnelle à sa jambe et qu'il donnerait une récompense strazordinaire au cyin qui poudrait lui z-indiquer un bon 'rméde pour le 'rguérir ».

BATISSE

Astez bî seûr qu'i 'stout marquî ça ?

CHARLOT

Wétîz qué conte ! Djè vos-apoûrt'ré 'l feuye, si vos 'n mè cwèyîz nî.

80

BATISSE

I 'n a nî dandjî, mès...

JEANNETTE

Mès, Batisse, qu'èst ç' qué ça pût bî vos fé ? Vos 'n sârîz nî toudi trouver 'ç èrméde-là, vous, insi...

BAPTISTE

Oh ! C'est-à-dire que si au moins j'étais sûr et certain que c'est le mal de sainte Renelde qu'il a, le roi.

CHARLOT

Que feriez-vous ?

BAPTISTE (*en faisant semblant de rien*)

Rien, mais...

JEANNETTE

Oui, tout ça ou rien, ça revient au même. De toute façon, nous ne saurions jamais rien faire contre ça.

CHARLOT

Non, assurément. Et, après tout ça, dégourdissons-nous un peu, nom d'une pipe ! Nous sommes ici comme des endormis... Vous ne dites rien, vous, Bèbert.

BÈBERT

J'écoute, mais ce n'est pas le roi que j'ai en tête. J'entendais Catherine dire tout à l'heure que le progrès allait transformer le monde : je commence à m'en apercevoir aussi. Mon père, qui vit encore, m'a raconté (oui, chez lui, c'étaient des jardiniers, ou plutôt des métayers), il m'a raconté, dis-je, qu'il amenait la brouette de son père tous les jours au marché avec un grand panier en osier qui était aussi long que toute la brouette, rempli de légumes. Sa mère allait là se geler en hiver pour gagner deux francs. Ils avaient un mal de chien et peu de temps à perdre...

BAPTISTE (*à lui-même*)

Dès que Bèbert a commencé à parler, il va s'asseoir au coin du feu et il reste là à tirer sa pipe, sans se tourner vers les autres.

Ainsi, c'est le mal de sainte Renelde qu'il a, le roi...

BÈBERT

Ils se levaient à l'aube pour soigner leurs bêtes. À la fin de l'année, on pouvait bien passer de vie à trépas : on joignait les deux bouts, mais on payait ses gens... Je dis, Charlot, qu'on payait ses gens. Maintenant, c'est une autre paire de manches avec le progrès : nous les avons vus avec la brouette pour commencer. L'ambition les a fait aller avec une charrette à chien^m. Ils en ont eu tous... On se demandait déjà : où est-ce qu'ils vont le chercher ? Après, voilà que le chien s'est changé en âne. L'âne s'est changé en poney. Après le poney, voilà des camionsⁿ avec des beaux chevaux. Voilà le progrès.

BAPTISTE (*à lui-même*)

Si on avait la chance de trouver la rose !

BATISSE

O ! 'st-à-dire, què si dj'astous toudi seûr 'yét cèrtin qu'c'est 'l mau d' sinte Èrnèle qu'il a, lè rwè...

CHARLOT

Què f'rîz ?

BATISSE (*fèzant 'l chènance dè rî*)

Rî, mès...

85

JEANNETTE

Woy', tout ça èyét rî c'est 'l même. Nos 'n sarin' toudi rî fé là conte.

CHARLOT

Non, asseûré. Èy' al après d' ça, dègotons-nous 'ne miyète, nom dèzo ! Nos 'stons cî tout parèy' què dè ramplumus... Vos 'n disez rî, vous, Bébèrt.

BÉBÈRT

Dj'ascoute, mès c'est nî lè rwè qu' dj'é dins 'l tièsse. Dj'intindous Cat'rine dire tantoût qu'èl progrès dalout transformer 'l monde. Djè couminche à m'apèrcèvwêr dè ça ètou. Èm père, qui vîfe co, m'a dit (woy', à 's mézo, ç'astout dè djârdinîs, ou putoût dè fourboutîs), i m'a dit, dis-dje, qu'i ménout 'l browète d'ès père tous lès djoûs au martchi avè 'ne grande mande d'ozière qui 'stout aussi longue què toute èl browète, toute plène dè légumes. Ès mère dalout là s'indjèler dans l'iviêr pou ramasser 'ne coupe dè francs. Il avin' du mau come dè tchîs èyét pou d' tans à pièrde...

BATISSE (*à li même*)

À ç' què Bébèrt a couminchî à pârlar, il èst voye s'achîr au culot du feu èy' i d'meure là à satchî 's pupe, sans s'èrtourner après l'z-autes.

Comint qu' c'est 'l mau d' sinte Èrnèle qu'il a, lè rwè.

BÉBÈRT

I 's lèvin' dèvant 'l djoû pou sougnî leûs bièsses. Au d'bout d' l'anéye, o pouvout biⁿ fé 'l trimouya. O m'tout lès deûs d'bouts inchène, mès-o payout leûs djins... Djè dis, Charlot, o payout leûs djins ! Asteûre, c'est-ène aute pére dè manches avè 'l progrès : nos lès-avons vu avè 'l browète pou couminchî, l'ambission lès-a fêt daler avè 'ne tchèrète à tchins. I d'ont yeû tètous ! O 's demandout d'dja : èyu-ç' qu'i vont 'l ké ? Après, v'là què 'l tchin a tourné à baudè, 'l baudè a tourné à ponè. Après, 'l ponè, v'là dè camions avè dè bias tch'faus. V'là 'l progrès !

90

BATISSE (*à li même*)

Si o n-âroût 'l bouneûr dè trouver 'l roûze !

BÈBERT

Quand mon père avait un veau à vendre, il venait en ville avec son veau par la longe. Ma sœur, pour le faire avancer, lui tournait le début de sa queue. Et maintenant, les bouchers arrivent à leur maison pour acheter leurs avortons.

BAPTISTE (*à lui-même*)

Je partirai demain au matin.

BÈBERT

De ce temps-là, on avait une faisselle^o de pommes de terre pour deux liards^p, une pièce^q de beurre pour un quart de franc ou bien une plaquette^r dans le plus cher des cas. Vous alliez au cabaret, le dimanche, avec votre famille, vous aviez un litre de bière avec huit ou dix verres, suivant le nombre que vous étiez, pour neuf cènes^s du litre. Si vous étiez tout seul...

JEANNETTE

Vous êtes venu ici pour vous plaindre, Bèbert ? Allons, qu'on se remue un peu ! ... (*À Baptiste*) Et vous, donc, grand innocent, qu'avez-vous à rester là, planté comme une souche ? À quoi pensez-vous ?

BAPTISTE (*tout étonné*)

À rien, à rien, je suis prêt... Catherine, les gobelets !

CATHERINE

Mon Dieu, papa, j'ai des verres à pied !

BAPTISTE (*en colère*)

Des verres à pied ? Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre !

BÈBERT

Moi, je serais encore bien de votre avis, Baptiste. Avec leurs verres à pied, on n'est jamais sûr de ne pas les casser.

CATHERINE

Voilà vos gobelets. Je vais les remplir à ras.

BAPTISTE

Vous avez bien raison : ce qui est plein n'est pas à plaindre.

CATHERINE

Je sais bien que j'ai raison, et si vous ne pouvez pas sentir mes verres à pied c'est parce qu'ils sont plus petits que vos gobelets.

CHARLOT (*en levant son verre*)

Allons, à la santé de Catherine donc !

BÉBÈRT

Quand 'm père avout in via à vinde, i v'nout al vile avè 's via pal londje. Èm sieûr, pou 'l fé avanci, li toûrnout 'l débout d'ès queûwe. Asteûre ètou ! Lès bouchîs arivont à leû mézo pou ach'ter leû moûkieû !

BATISSE (*à li même*)

Djè pârtiré d'min au matin.

BÉBÈRT

Dè 'ç tans-là, o n'avout 'ne fichèle de patates pou deûs liârds, ène pièche de bûre pou in quârt de franc ou bî 'ne plaquète tout 'l pus tchèr. Vos dalîz au cabarèt, 'l dimanche, avè vo famiye, vos-avîz in lite de bière avè wit' ou dîs vères, sùvant 'l nombre què vos-astîz, pou nèf cènes du lite. Sondjîz, Charlot, pou nèf cènes du lite ! Si vos-astîz tout seû...

JEANETTE

Astez v'nu pou préchî doucî, vous, Bébèrt ? Alons, qu'o 's désgadje ! ... (*À Batisse*)
Èyét vous, hon, grand inocin, qu'avez-là à d'meurer dinsi come ène soke ? À qu'est ç' qu'o dîroût bî qu' vos sondjîz ?

95

BATISSE (*tout sézi*)

À rî, à rî, djè sù près' ... Cat'rîne, lès goblèts !

CAT'RINE

Mon Dieu, pa, dj'é dès vères à pîd !

BATISSE

Dès vères à pîd ? I 'n d'a nî yun à 'scaper !

BÉBÈRT

Djè sâroûs co bî d' vos n-avis, mi, Batisse. Avè leûs vères à pîd, o n'est jamé seûr d'èn nî lès 'skèter.

CAT'RINE

Vèl-zà, vos goblèts. Djè m' va l'zè mète djusqu'à ras'.

100

BATISSE

Vos-avez bî rézon : çu qui èst plin n'est nî plindu.

CAT'RINE

Djè 'l sé bî qu' dj'é rézon èyét si vos 'n savez nî sinte mès vères à pîd, c'est pasqu'i sont pus p'tits qu' vos goblèts.

CHARLOT (*in 'rlèvant 's vère*)

Alons, al santé Cat'rîne, insi !

BÈBERT

Oui, c'est ça ! Ensuite, nous boirons à celle de Baptiste.

On trinque et on chante en chœur, sauf Baptiste qui hoche la tête :

Allons, les amis du courage

Menons tapage,

En chantant ce refrain

Bouteille

Bouteille

Qui nous met tous en train

BÈBERT (*en relevant son verre*)

À la santé de Baptiste maintenant !

BAPTISTE

Écoutez les amis : j'aimerais bien, pour aujourd'hui, faire une veillée sans bruit et pas trop tard. Je ne sais pas, mais j'ai une tête comme un seau.

BÈBERT

Allez !

BAPTISTE

Oui, j'ai eu des frissons toute la nuit passée et je pense que c'est encore ça...

CHARLOT

C'est certainement ça, Baptiste, il n'en faut pas plus.

BAPTISTE

Soit, allons. Voici neuf gros sous. Tenez Bèbert, vous irez frapper chez Nènette, ici dans la rue et vous demanderez un litre de genièvre. Là-bas, c'est du genièvre de Chassart⁵. Je suis certain qu'au premier coup on vous entendra. Allez-y tous ensemble. Vous prendrez l'air.

CATHERINE

Je peux aller avec eux, papa ?

BAPTISTE

Ça ne se dit pas, ça se siffle^t ! Et ne traînez pas toujours dans les rues !

⁵ En français, c'est *Chassart* qu'on dit, c'est là que se trouve la grande distillerie Dumont.

BÉBÈRT

Woy', c'est ça. Adon, nos bwêrons al ciène Batisse.

On choque èy' o tchante in keûr, ourmi Batisse, qui osse ès tièsse :

Alons, lès-amis, du courage,

Mênons tapage

En chantant ce refrain :

Boutèye,

Boutèye,

Qui nous mèt tous en trin.

BÉBÈRT (*in 'rlèvant 's vére*)

Al santé Batisse, asteûre !

105

BATISSE

Ascoutez, lès-amis : djè vouïrouûs bî, pou audjoûrdu, fé 'ne-èscrene sans brû èyét nî trop târd. Djè 'n sé ni, mès dj'é 'ne tièsse come in saya...

BÉBÈRT

Tènè !

BATISSE

Woy', dj'é yeû 'l tchaude marque èl nû't passèye èyét dj'é bî l'idéye qu' c'est co ça.

CHARLOT

C'est ça tout djus', Batisse, i 'n d'in faut nî pus.

BATISSE

Swèt', alons. Là-cî nèf gros sous, t'nez, Bébèrt, vos direz buchî à Nènète cî dins 'l rûwe èyét vos d'mandrez in lite dè jènève. Là, c'est du jènève dè Tchèssau⁵. Djè sù bî seûr qu'au promî coup on vos-intindra. Alez tèrtou-t-èchène, vos pèrdrez l'ér.

110

CAT'RINE

Djè pû bî daler avè yeûs', papa ?

BATISSE

Ça 'n sé dit nî, ça 's chufèle. Èyét 'n tchamoussez nî dins lès rûwes, toudi.

⁵ In francè, c'est *Chassart* qu'o dit, èyu-ç qu'èle èst 'l grande distil'riye Dumont.

SCÈNE V

BAPTISTE ET JEANNETTE

Jeannette range les affaires à leur place tout en parlant. Baptiste ne l'écoute pas et reste assis au coin du feu.

JEANNETTE

C'est un bon gars ce Bèbert... Je pense bien moi, Baptiste, que des deux qui sont venus fêter Catherine ce serait peut-être bien Bèbert qui serait le plus amoureux, malgré le fait qu'il fasse semblant de rien... Je remarque, dans ses petites manières, qu'il aurait encore bien l'air d'un gros frotteur de manche... Ce qui ne m'étonne pas de lui... J'ai remarqué aussi qu'il était le plus adroit pour faire des clins d'œil à Catherine... Mais, Baptiste, vous êtes bizarre aujourd'hui ! Vous n'êtes pas malade quand même ?

BAPTISTE

Moi, malade ?

JEANNETTE

Ça va, alors... Vous n'êtes quand-même pas fâché qu'ils soient venus fêter Catherine ?

BAPTISTE

Non, mais il fallait que la veillée se termine de bonne heure. Je dois vous parler d'une chose qui pourrait bien tout changer ici...

JEANNETTE

Avec Catherine ?

BAPTISTE

Non, non, pas avec Catherine, avec moi.

JEANNETTE

Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce que ça pourrait bien...

BAPTISTE

Chut ! Voilà qu'ils reviennent en chantant... Ils vont se faire prendre par la police ! Écoutez comme ils s'agitent !

SÈNE V

BATISSE, JEANNETTE

Jeannette èrmèt lès bidons à place in tout tat'lant ; Batisse nè l'ascoute nî èyét d'meure achî au culot du feû.

JEANNETTE

C'est-in boûn fieû, 'ç Bébèrt-là... Dj'é bî l'idéye, mi, Batisse, dès deûs qui sont v'nus bistokî Cat'rine, què ç' sâroût co bî Bébèrt èl pus amoureux, malgré qu'i fèt là in gros chènance dè rî... Dj'èrmarque, dins sès p'titès manières, qu'il âroût co bî l'ér d'in gros froteû d'manche... Çu qui 'n mè va nî d' li, dj'é 'rmarquî ètou qu' ç'astout li 'l pus adwèt pou fé dès clignètes à Cat'rine... Mès, Batisse, come vos-astez drole audjoûrdu ! N'astez nî malâde, èndo ?

BATISSE

Mi, malâde ?

JEANNETTE

Bî, t'aboûrd... n'astez nî kédfwè mauvé qu'il-ont v'nu bistokî Cat'rine ?

115

BATISSE

Non, mès-i faut qu' 'l èscrène fuche fète tout tins. Djè dwè vos pârlèr d'in-afère qui pouroût bî candjî tout 'l bazâr doucî...

JEANNETTE

Avè Cat'rine ?

BATISSE

Non, non, nî avè Cat'rine, avè mi.

JEANNETTE

I n'est nî possible ? Qu'èst ç' qué ça pouroût bî ...

BATISSE

Chut ! Vèl-zà qu'i 'rvènont in tchantant... I vont 's fé prinde pal police ! Ascoutez ça come i 's dèsmènont !

120

SCÈNE VI

LES MÊMES, CATHERINE, BÈBERT, CHARLOT

Les guindailleurs rentrent en chantant. Baptiste se lève.

BAPTISTE

Halte ! En voilà-t-il pas cent charretées^u ! Je vous ai dit que du chant il ne m'en fallait vraiment pas ! Nous allons boire une louche, après nous lèverons le camp. Je ne tiens pas à être sur la langue de tout le monde à cause de votre boucan. Vous menez de ces vies, vous, que je suis sûr que tout le canton est sous les armes.

CATHERINE

Eh bien, il n'y a pas un chat éveillé dans le canton.

BAPTISTE

Non ? C'est pour ça que les commères ne sont pas tout de suite à leur fenêtre quand elles entendent quelque chose passer dans la rue ! Vous allez encore entendre aller les langues demain matin : « Vous avez vu, le soir, la fille de Baptiste François^v avec Charlot de la Ravisée^w et Bèbert du Charron^x ? »

BÈBERT

Bah oui ! Vous êtes si trouillard que ça, vous, Baptiste ?

BAPTISTE

Que voulez-vous dire par-là ?

JEANNETTE

Il veut dire que vous êtes vraiment désagréable avec les gens...

BAPTISTE

Vous, taisez-vous ! Et puisque ça va comme ça, pour des histoires...

CHARLOT

S'il y a un homme à histoires, c'est bien vous, n'est-ce pas Baptiste ! Avez-vous jamais vu ça, pour une bêtise pareille !

BAPTISTE

Ça, ça me regarde ! On porte chacun notre croix sur cette terre, et ce n'est pas moi qu'on dupera comme on le voudrait bien, savez !

CATHERINE

M'enfin, papa, quelle mouche vous a donc piqué aujourd'hui ?

BÈBERT

Si j'avais imaginé une affaire pareille, vous savez Baptiste, vous ne m'auriez pas vu aujourd'hui !

SÈNE VI

LÈS MÈMES, CAT'RINE, BÉBÈRT, CHARLOT

Lès 'scrèneûs rintront in tchantant ; Batisse s'èrlève.

BATISSE

Alte ! Dè v'là pas cint tchèréyes ! Djè vos-é dit qu' du chant i 'n mè d'è falout nî branmin. Nos dalons bwêre ène lousse, adon nos lèvrans 'l camp. Djè 'n m'imbarasse nî à yèsse sul langue dès djins avè tous vos boucans. Vos mènèz dès vîyes, vous-autes, què dj' sù bî seûr què tout 'l canton èst d'su z-armes.

CAT'RINE

Bî, i n'a pus in tchat d'èrlèvé dins 'l canton.

BATISSE

Non ? C'est ça qu' lès coumères èn sont nî tout d' swite à leû fèrnièsse quand èles-intindont seûl'mint 'ne sakî passer dins 'l rûwe ! Vos dalez co intinde dèmin au matin lès langues daler : « Avez vu, par nût', èl fiye Batisse Pantchou, avè Charlot dèl Raviséye èyèt Bébèrt du Tchârlî ?

BÉBÈRT

Bâ oui ! Astez si proutau qu' ça, vous, Batisse ?

BATISSE

Què volez dire avè ça ?

125

JEANNETTE

I vût dire què vos 'stez branmin mal agréyâbe avè lès djins...

BATISSE

Vous, tédjîz-vous ! Èyèt pusquè ça va dè d'là, poû d' longs contes...

CHARLOT

S'il a in-ome à longs contes, c'est bî vous, 'n'do, Batisse ? Avez jamé vu, poû in pètchat parèy' ?

BATISSE

Ça m'èrgârde, ça. O poûrte chaque leû paquet d'su 'ç monde-ci èyèt c'est nî mi qu'o n-âroût au pwèy' come o voûroût bî, savez.

CAT'RINE

Bî, pa, su qu'èst ç' qu'o díroût bî qu' vos-avez mi vo pîd audjoûrdu, hon ?

130

BÉBÈRT

Si dj'avous toudi seû 'ne afère parèye, vos 'n m' ârîz nî vu audjoûrdu, savez, Batisse...

BAPTISTE

Comme il vous plaira, l'ami. Et si vous aviez, quelques fois des regrets, je ne demande qu'une seule chose : que vous passiez votre chemin à la prochaine Sainte-Catherine. Je me passerai fort bien de votre visite !

JEANNETTE

Alors là, cette fois-ci, Baptiste...

BAPTISTE

En ce qui me concerne, ma veillée est faite ! Et, ce dont je suis certain, c'est que vous ne direz pas que les côtelettes étaient trop salées cette année ! Maintenant, restons-en là. J'ai des bêtes à soigner demain matin. Il faut que je me lève de bonne heure. Je vous remercie de votre visite. Bonsoir.

Baptiste s'en va dans la pièce d'à côté.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HORMIS BAPTISTE

CHARLOT

Auriez-vous imaginé une scène pareille ?

JEANNETTE

Ne prenez pas cela en mauvaise part. Il est de mauvaise humeur et demain matin...

BÈBERT

Oui, mais en attendant, ce n'est pas très agréable...

CATHERINE

Ma maman a raison, Bèbert. Demain matin, ce sera comme s'il n'y avait rien eu.

BÈBERT

Si ce n'était pas pour vous, Catherine, les choses ne se passeraient pas ainsi.

CHARLOT

Certainement pas, nom d'une pipe !

CATHERINE

Prenez patience, l'ami : il ira mieux plus tard.

BATISSE

Á vo moude, ça, 'm fi, èyét si vos-âriz kédfwè du 'grèt, djè 'n dèmande qu'ène soûrte : c'èst d' passer vo tch'min quand 'l Sinte-Cat'rine ariv'ra co. Djè m' pass're fôurt bî d' vo visite.

JEANNETTE

Ça, 'ç coû-ci, Batisse...

BATISSE

Tant qu'à mi, 'm n-èscrène èst toudi fète... Èyét tout ç' què dj' sé bî, c'èst qu' vos 'n direz nî vos vanter qu' lès couclètes astin' trop saléyes. Asteûre, avanços-n'-nous. Dèmin au matin, dj'é mès bièsses à sougnî, i faut qu' djè m'èrlève tout tins. Djè vos 'rmèrciye d' vo compaigniye. Bonswêr.

Batisse va dins 'l place à costé.

SÈNE VII

LÈS MÊMES, OURMI BATISSE

CHARLOT

Âriz jamé sondjî à 'ne parâde parèye ?

135

JEANNETTE

Èn pèrdez nî ça d' mâle pârt. Il èst mau toûrné èyét d'min au matin...

BÉBÈRT

Woy', mès-in ratindant, ça n'èst nî toudi régalant...

CAT'RINE

Èm maman a rézon, Bébèrt. Dèmin au matin, ç' sâra come s'i n'âroût rî yeû.

BÉBÈRT

Si ç'astout nî pour vous, Cat'rine, lès-afêres èn sè pass'rin' nî dinsî.

CHARLOT

Nom dèzo, non ça !

140

CAT'RINE

Pèrdez pacyince, va, 'm fi : i dira mèyeû pus târd.

BÈBERT

Et vous, Catherine, veillez bien à toujours m'aimer, et plus tard, vous aurez une broche^y... une robe... Et si vous ne le voulez pas, alors je me ferai soul !⁶

⁶ Ces paroles ont été prononcées par un Nivellois, il y a certainement trente ans, mais on en parle encore bien souvent en ville.

BÉBÈRT

Èyét vous, Cat'rine, wétîz toudi d' m'inmer, èyét pus târd, vos-ârez 'ne broche... ène mwêre... Èyét si vos 'n volez nî, djè m' f'rè rosse !³¹

³¹ Ès parote là a 'sté dite pa in Nivèlwé, il a bî ine afêre dè trinte ans, mès-o d'è pâle co bî souvint al vile.

PREMIER ACTE

Le théâtre représente un des salons du palais du roi : la porte au fond, une fenêtre sur la gauche, une table au milieu, des fauteuils, un canapé, des chaises, des beaux cadres pendus aux murs.

SCÈNE I

LE ROI, LA REINE, BENOÎT

Le roi est assis dans un fauteuil avec sa jambe sur une chaise. À côté de lui, il y a une pile de gazettes sur la table. Il porte une robe de chambre et un bonnet de nuit sur sa tête. La reine ravaude des chaussettes. Benoît, habillé tout en rouge avec des galons d'or, reste debout devant la porte, raide comme un piquet.

LE ROI (*il chante*)

Je voudrais bien savoir s'il est sur terre un homme

Qu'est plus malheureux qu' moi et comment est-ce qu'on l' nomme.

Bon Dieu de bois, que votre âme est dure !

LA REINE

Allons, allons... Vous n'allez pas encore commencer à gémir comme une vache prête à vêler. Il faut vous faire une raison après tout, et prendre votre mal en patience.

LE ROI

Vous en parlez à votre aise, vous, femme, parce que vous, à l'âge que vous avez, vous ressemblez encore à une jeune fille.

BENOÎT (*au public*)

Des jeunes filles comme ça, il n'en manque pas aux Stalats⁷.

LE ROI

Mais moi, à quoi suis-je encore bon ? Je suis roi, c'est vrai, mais c'est raide dans les jambes. Ça va faire bientôt neuf mois que je suis atteint du mal de sainte Renelde. J'ai vieilli de plus de quinze ans. Il ne faut pas se mentir... Quelle triste vie ! Rester toute une journée avec sa jambe étendue, sans pouvoir rien faire d'autre que de se tourner les pouces ! Si mon épouse n'était pas sourde comme un pot, nous pourrions encore parler d'une chose ou d'une autre. Mais avec elle, ça ne sert à rien. Autant parler au tuyau de chauffage.

LA REINE

Que bredouillez-vous donc là depuis une demi-heure ? Vous cherchez après Geneviève ?

⁷ On appelle les *stalates* les vieilles personnes que l'on place à l'hospice.

PROMÎ AKE

Èl tèyâte èrprésinte yun dès salons du palè du rwè : l'uch dins 'l fond, ène fèrnièsse su la gauche, ène tâbe ronde au mitan, dès fonteuy, in canapé, dès sèles, dès bias câdes pindus à lès murs.

SÈNE I

LÈ RWÈ, LA RÈNE, BÈNWÉT

Lè rwè èst-achê dins n-in fonteuy', avè 's djambe su 'ne sèle. À costé d' li, il a 'ne masse dè gazètes sul tâbe. Il èst-abiÿi avè 'ne rôbe dè chambe èy' ène mouche su 's tièsse. La rène rassârcit dès tchaussètes. Bènwét, abiÿi tout in roudje avè dès galons d'ouÿr, dèmeure èstampé d'lé l'uch, rwèd' come in piquèt.

LÈ RWÈ (*i tchante*)

Djè voûroûs bî savwêr s'il a d' su tère in-ome

Qu'èst pus maleûreû qu' mi èyét comint ç' qu'o 'l lome

Bon Dieu de bo, qu' vo n-âme èst dûre !

LA RÈNE

Alons, alons, èn couminchîz nî co à djumi come ène vatche èstindûwe. I faut vos fé 'ne rézon, après tout, èyét prinde vo mau in pacyince.

LÈ RWÈ

Vos d'in pârlèz à vo n-éje, vous, feume, pasquè vous, à l'âdje què vos-avez, vos 'stez co tout parèye qu'ène djoûne fÿe...

BÈNWÉT (*à lès djins*)

Dès djoûnès fÿes dinsi, ça 'n manque nî aus *Stalats*⁷.

LÈ RWÈ

Mès mi, à qu'èst ç' què dj' sù co boû ? Djè sù rwè, c'èst la vèrité, mès c'èst rwèd' dins lès djambes. Dèspû t'aleûr nèf mwès què dj' sù batu du mau d' sinte Èrnèle, djè sù avièyi d'co pus d'quinje ans. Il n' faut nî minti, qué trisse vÿe ! Dèmèrer t'au long d'in djoû avè 's djambe à pièrce, sans rî pouvwêr fé d'aute què d' toûrner leûs poûces ! Si 'm feume n'intindout nî dûr come ène tchape, nos pourin' co pârlèr d'ène soûrte ou bî d' l'aute. Mès-avè ièle, i n'a pou d'avance. Astant pârlèr al bûze dèl èstûve.

LA RÈNE

Qu'èst ç' què c'èst qu' vos rabrausnez là dèspû 'ne dèmi-eûre, hon ? C'èst-après Gènèviève què vos d'mandez ?

⁷ Lès Stalats, c'èst lès vièyes djins qu'o tî al ospice.

BENOÎT (*au public*)

Il n'a pas parlé plus de Geneviève que s'il n'y en avait point.

LE ROI

Non dites, je ne la cherchais pas. Mais tout de même, quand ma fille n'est pas à mes côtés (surtout depuis mon malheur), il me semble qu'il me manque quelque chose... Cette enfant-là, je l'aime vraiment fort... Allez un peu la chercher, Benoît.

BENOÎT

Oui, sire. (*Au public*) Je ne pense pas que l'on puisse trouver un poste plus fatigant que le mien.

Il sort et il revient aussitôt.

Sire, votre ministre souhaite vous voir.

LE ROI

Quel ennui ! Faites-le entrer.

BENOÎT (*en ouvrant la porte*)

Monsieur le ministre !

SCÈNE II

LES MÊMES, HORMIS BENOÎT ; LE MINISTRE

LE MINISTRE

Il porte un grand registre sous son bras.

Sire, Madame, vous m'excuserez de venir vous déranger...

LE ROI

Il n'y a pas de dérangement, Monsieur le ministre. Prenez une chaise et asseyez-vous.

LE MINISTRE

Sire, permettez-moi que je vous le dise : votre peuple attend !

LE ROI

Et qu'attend-il, donc, le peuple ?

LE MINISTRE

Toutes sortes de choses, Sire.

LE ROI

Toutes sortes de choses, Monsieur le ministre, ce sont là de belles paroles.

BÈNWÉT (*à lès djins*)

I n'a nî pus pârlé d' Gènèviève què s'i 'n d'avout poû.

LÈ RWÈ

Non fêt, djè 'n demande nî après. Mès tout 'l même, quand 'm fiye n'est nî à costé d' mi (surtout dèspû 'm maleûr), i 'm chène qu'i 'm manque ène sakè... Èç n-èfant là, djè 'l vwè dins l'iau... Alez in pau vîr après, Bènwét.

BÈNWÉT

Woy', Sire. (*À lès djins*) Djè 'n cwè nî qu'o sâroût trouver in posse pus 'scrandichant qu'èl mien.

I soûrt' èy' i rinte aussi râde.

Sire, vo minisse vouroût bî vos vîr.

LÈ RWÈ

Soyète ! Fèzîz lè intrer.

10

BÈNWÉT (*in drouvant l'uch*)

Monsieû 'l minisse !

SÈNE II

LÈS MÈMES, OURMI BÈNWÉT ; ÈL MINISSE

ÈL MINISSE

Il a in grand rèjisse pa-dzou 's bras.

Sire, Madame, vos m'èscus'rez dè v'ni vos dèranger.

LÈ RWÈ

I n'a poû d' dèrang'mint, Monsieû 'l minisse. Pèrdez 'ne sèle èy' achîzez-vous.

ÈL MINISSE

Sire, pèrmètez què dj' vos l' disse : vo peûpe ratind.

LÈ RWÈ

Èyèt qu'èst ç' qu'i ratind, hon, 'l peûpe ?

15

ÈL MINISSE

Toutes soûrtes, Sire.

LÈ RWÈ

Toutes soûrtes, Monsieû 'l minisse, c'èst du brin d'pètcheû.

LE MINISTRE

Je veux dire, Sire, que le peuple paye des impôts tant qu'il sait en payer. Il commence à en avoir assez d'envoyer ses enfants au service militaire comme il le fait. Il aimerait bien, le pauvre peuple, avoir un peu moins de dépenses et un peu plus de profits.

LE ROI

Il n'est pas difficile à contenter, lui, le pauvre peuple.

LE MINISTRE

Mais, ce qu'il aimerait surtout, Sire, c'est d'avoir son petit mot à dire dans les affaires du pays. Il n'est pas assez stupide pour ne pas remarquer qu'il a beaucoup plus de devoirs que de droits et, s'il faut vous dire les choses comme elles sont, il n'en rit qu'à moitié. En notre âme et conscience, après tout, nous devons bien reconnaître qu'il n'a pas tort et c'est par rapport à ça, Sire, que j'espère bien obtenir votre signature.

Il ouvre son registre.

LE ROI

Monsieur le ministre, un seul mot : vous n'aurez rien du tout !

LE MINISTRE

Ce n'est pas possible, Sire ! Comment ? Vous qui avez toujours été bon envers votre peuple, vous ne feriez rien pour l'empêcher de crever de faim au mois d'août ?

Le roi fait signe que non.

Rien pour les ouvriers ?

Le roi fait encore signe que non.

Rien pour les fermiers ? Tout va de travers et les choses devraient demeurer ainsi ?

Le roi fait signe que oui.

Ça veut dire que des idiots de parents pourront encore continuer à avoir des enfants qui deviendront comme eux et qui ne reconnaîtront pas une lettre grosse comme un cheval ?

Le roi fait encore signe que oui.

Ce qui veut dire que vous ne ferez rien non plus pour vos braves soldats, Sire ?

Le roi fait signe que non.

Je ne vous ai pas mal compris, donc ?

LE ROI

Vous ne m'avez pas mal compris, Monsieur le ministre. Je l'ai dit et je le répète encore : vous n'aurez rien du tout. Et maintenant, vous voulez savoir ce que j'en pense ?

LE MINISTRE

Je suis à vos ordres, Sire.

ÈL MINISSE

Djè vû dire, Sire, qu'èl peûpe paye dès contribussions tant qu'i d'è sét payî. I couminche à d'avwêr assez d'invoyî sès-êfants sôdârts come i fêt. I vouroût bî, 'l poûve peûpe, avwêr ène miyète mwins de kèrtche èyét 'ne miyète pus d' profit.

LÈ RWÈ

I n'est nî glout, li, 'l poûve peûpe.

ÈL MINISSE

Mès 'ç qu'i vouroût surtout, Sire, c'est-avwêr ès pètit mot à dire dins lès-afêres du payi. I n'est nî bièsse assez què pou nî vîr qu'il a branmin pus d' dèvwêrs què d'dwèts èyét, s'i faut vos dire tout come ça yèst, i 'n d'in rit qu' tout djusse. Dins no n-âme de consyïnse, après tout, nos d'vons bî nos dire qu'i n'a nî toûrt èyét c'est-au rapoûrt à ça, Sire, què dj'èspère bî d'avwêr vo signé...

I drouve ès réjisse.

LÈ RWÈ

Monsieû 'l minisse, in mot tout court : vos-ârez Djan rî du tout !

ÈL MINISSE

I n'est nî possible, Sire ! Comint ? Vous qu'a toudi 'sté si boû pou vo peûpe, vos 'n f'rez rî pou l'impêchî qu'i 'n crève de fin au mwès d'awous' ?

Lè Rwè fêt signe què non.

Rî pou lès-ouvrîs ?

Lè Rwè fêt co signe què non.

Rî pou lès cinsîs ? ... Tout 'n va qu' d'ène fèsse èyét 'l bazâr demèroût dinsî ?

Lè rwè fêt signe què woy'.

Ça fêt qu' dès bièsses de parints pouront co continuwer à avwêr dès-êfants qui sâront-arivés come yeus' èyét qu'i 'n couniront nî 'ne lète grosse come in tch'fau ?

Lè Rwè fêt co signe què woy'.

Ça fêt qu' vos 'n f'rez rî nèrî pou vos brâves sôdârts, Sire ?

Lè Rwè fêt signe què non.

Djè 'n vos-é nî mau compris, insî ?

LÈ RWÈ

Vos 'n m'avez nî mau compris, Monsieû 'l minisse. Djè l'é dit èyét dj'èl rèpète co : vos-ârez Djan rî du tout. Èy' asteûre, volez savwêr 'm n-opinion là d'sus ?

ÈL MINISSE

Djè sû à vos-ordres, Sire.

LE ROI

Eh bien, voilà.

Il chante :

Qu'est-ce qu'on me chante avec les ouvriers ?

Je ne veux pas !

Qu'est-ce qu'on me chante avec les fermiers ?

Je ne veux pas !

Ils sont payés pour travailler :

Je ne veux pas !

Des fainéants en plus dans le pays :

Je ne veux pas !

Mais si quelque chose pouvait me guérir

Je veux bien !

Ah ! ça, me guérir,

Je veux bien !

Les Flamands viennent toujours m'ennuyer :

Je ne veux pas !

Ils voudraient se rendre maîtres d'ici :

Je ne veux pas !

Ils pourraient savoir pour combien :

Je ne veux pas !

Je leur montrerai que je suis quelqu'un :

Je ne veux pas !

Mais si quelque chose pouvait me guérir,

Je veux bien !

Ah ! ça, me guérir,

Je veux bien !

Je devrais m'occuper des écoliers :

Je ne veux pas !

On devrait tous avoir étudié :

LÈ RWÈ

È bî, vèl-là.

25

I tchante :

Qu'èst ç' qu'o 'm tchante avè lès-ouvris ?

Vû nî !

Qu'èst ç' qu'o m' tchante avè lès cinsîs ?

Vû nî !

I sont payîs pou travayî :

Vû nî !

Dès fènèyants d' pus dins 'l payi

Vû nî !

Mès si 'ne sakè pût m'èrguéri,

Vû bî !

A ! ça, m'èrguéri,

Vû bî !

Lès Flaminds v'nont toudi 'm soyî :

Vû nî !

I vourin' ès rinde més' doûcî :

Vû nî !

I pourin' savwêr pou combî

Vû nî !

Dj' leû moustèré què d' sù 'ne sakî,

Vû nî !

Mès si 'ne sakè pût m'èrguéri,

Vû bî !

A ! ça, m'èrguéri,

Vû bî !

Djè d'vroûs m'ocuper dès 'scolîs :

Vû nî !

O d'vroût tèrtou avwè 'studyî

Je ne veux pas !

Personne ne voudrait plus servir :

Je ne veux pas !

Mais si quelque chose pouvait me guérir,

Je veux bien !

Ah ! ça, me guérir,

Je veux bien !

Il ne faut plus de remplaçants, qu'on dit :

Je ne veux pas !

Qu'est-ce qu'on en ferait ? Des propres à rien :

Je ne veux pas !

Est-ce qu'on pense que je vais les nourrir ?

Je ne veux pas !

L'affaire me paraît bonne ainsi :

Je ne veux pas !

Mais si quelque chose pouvait me guérir,

Je veux bien !

Ah ! ça, me guérir,

Je veux bien !

SCÈNE III

LES MÊMES, GENEVIÈVE (*qui est entrée pendant que le roi était occupé avec son ministre. Elle est toute en blanc... Il me semble que je la vois encore !*)

LE MINISTRE (*en refermant son registre*)

Eh bien, sire, puisque vous avez été franc avec moi, je vais être franc avec vous aussi. Vous êtes maître de faire ce qu'il vous plaît. Mais moi, mon avis a toujours été que d'ici peu de temps, on supprimerait tout ce qui ne sert plus à rien et tout ce qui n'est pas juste. C'était tellement mon opinion que, si vous n'étiez pas dans ce triste état, je vous demanderais de bien vouloir me défaire de mes fonctions...

GENEVIÈVE (*en frappant sur l'épaule du ministre*)

Monsieur le ministre, voudriez-vous me faire plaisir ?

LE MINISTRE (*en se levant et en faisant une révérence*)

Tout ce que vous voudrez, princesse. Vous n'avez qu'à commander.

Vû nî !

Pèrsône èn vouroût pus sèrvi :

Vû nî !

Mès si 'ne sakè pût m'èrguéri,

Vû bî !

A ! ça, m'èrguéri,

Vû bî !

I 'n faut pus d' rimplaçants, qu'o dit :

Vû nî !

Qu'èst ç' qu'o d'è froût ? dès propes à rî :

Vû nî !

Èst ç' qu'o pinse què dj' va les nourri ?

Vû nî !

Èl bazâr èm chène boû dinsî :

Vû nî !

Mès si 'ne sakè pu m'èrguéri,

Vû bî !

A ! ça, m'èrguéri,

Vû bî !

SÈNE III

LÈS MÈMES, GÈNÈVIÈVE (*qu'èst-intréye sul tins qu' lè rwè astout ocupé avè 's minisse. Èle èst tout in blan..., i m' chène què djè 'l vwè co !*)

ÈL MINISSE (*in 'rsèrant 's rèjisse*)

È bî, Sire, pusquè c'èst que vos-avez 'sté franc avè mi, djè va yèsse franc avè vous ètou. Vos 'stez mèsse dè fé à vo moude. Mès mi, 'm n-idéye a toudi 'sté què d'vant pau d' tans o foutroût dju tout 'ç qui 'n serve pus à rî èyét tout 'ç qui n'èst nî djusse. Ç'astout tél'mint bî 'm n-idéye què, si vos n'astîz nî dins 'l trisse pôsission qu' vos-astez, djè vos priyeroûs in grâce dè 'm dèskèrtchî d'èm posse ...

GÈNÈVIÈVE (*in toquant sul èspale du minisse*)

Monsieû 'l minisse, vourîz bî m' fé in plézi ?

ÈL MINISSE (*in s'èrlèvant èy' in f'zant 'ne révérence*)

Tout 'ç què vos v'lez, prîcèsse. Vos n'avez qu'à coumander.

GENEVIÈVE

Eh bien, j'aimerais que vous laissiez mon pauvre père tranquille. Le peuple gémit, me dites-vous. Mais est-ce qu'il ne gémit pas beaucoup plus fort, lui, depuis qu'il a le mal de sainte Renelde à la jambe ? Allez, Monsieur le ministre, le bon Dieu sait qu'il n'y a pas sur terre quelqu'un qui aimerait plus que moi voir tous les gens heureux. Mais tant que mon père est mal en point comme il l'est là, je ne veux plus que l'on vienne le tracasser avec si peu que ce soit.

LE MINISTRE

Si ça ne tenait qu'à moi, Princesse, je ne demanderais pas mieux. Mais que vais-je dire à tous ceux qui attendent après ça comme on attend après le pain qu'on mange ?

GENEVIÈVE

Vous vous embarrassez avec ça, vous, Monsieur le ministre ? Si j'étais à votre place, je dirais à tous ceux qui réclament : « Soyez raisonnables. Notre bon roi ne se porte pas assez bien pour aller se fatiguer jour et nuit. Mais attendez qu'il soit guéri et je vous promets du beurre à mettre dans vos épinards... »

LE ROI

Du beurre ! Commençons d'abord par leur donner du saindoux. Le plus âgé de mes fils, Guillaume, me le disait encore ce matin : « Papa », qu'il me disait, « faites bien attention à ce que vous faites et, surtout, ne vous laissez pas manipuler. Aujourd'hui, ce sont des pois qu'ils réclament et demain, il leur faudra des fèves ! Et celui qui caresse le pied est bien vite arrivé jusqu'au genou ! »

GENEVIÈVE

Oui, papa, mais mon frère Firmin ne risque pas de parler ainsi.

LE ROI

Oh, mais lui ! Allez encore me trouver un naïf pareil !

SCÈNE IV

LES MÊMES, GUILLAUME, FIRMIN

Au moment où ils entrent, Firmin va serrer la main du ministre. Guillaume le salue, rien de plus.

LE ROI

Voilà justement qu'il arrive avec son frère. On voit que c'est votre jumeau, Geneviève. Vous avez les mêmes goûts. « N'écoutez pas Guillaume, papa » qu'il me disait tantôt. « Dites-vous bien qu'on ne joue plus à la balle^a avec les gens comme on le faisait du temps de votre grand-père. Si vous souhaitez être bien vu par votre peuple, il ne faut pas le mener à la baguette. Il est bien content de vous porter sur ses épaules, mais si vous vous laissez aller trop fort sur lui, il se secouera et, tout roi que vous êtes, vous tomberez nez à terre... »

GÈNÈVIÈVE

È bî, c'est d' lèyî 'm pouve père tranquîye. Èl peûpe djumit, qu' vos d'zez. Mès ç' qu'i 'n djumit nî branmin pus foûrt, li, dès pû qu'il a 'l mau d' sinte Èrnele à 's djambe ? Alez, Monsieû 'l minisse, èl bon Dieu sét bî qu'i 'n d'a nî yeune come mi qui vouroût vîr tous les djins eûreûs. Mès tant qu'èm père èst-apotadjî come il èst là, djè 'n vû pus qu'o 'l viène trècasser avè si pau qu' cè fût.

ÈL MINISSE

Si ç'astout pour mi, prîcèsse, djè 'n demandroûs nî mieus. Mès qu'èst ç' què dj' va dire à tous lès cyins qui ratindont après ça come o ratind après 'l pin qu'o mindje ?

30

GÈNÈVIÈVE

Vos 'stez-imbarassé avè ça, vous, Monsieû 'l minisse ? Si dj' sâroûs à vo place, djè diroûs à tous les cyins qui 'reclamont : « Seûchîz rézonâbes. No boû rwè 'n sè pouërte nî bî n-assez què pou daler s'èscrandî à travayî djoû èt nût'. Mès ratindez qu'i fuche èrguèri èyét dj' vos promèt du bûre pou mète dins vos chous... »

LÈ RWÈ

Du bûre ! Couminchons toudi pa leû d'ner dèl grèsse. Èl pus vî d' mès gârçons, Guiyaume, mè 'l dizout co au matin : « Pa », qu'i 'm disout dinsi, « wétîz bî à 'ç què vos fêtes èyét surtout 'n vos lèyîz nî inronchî. Audjoûrdu c'est dès pwès qu'i d'mandont, demin il leû faura dès fèves èyét 'l cyin qui carèsse èl pîd èst bî râde arivé squ'au d'gnou.

GÈNÈVIÈVE

Woy', pa, mès 'm frère Furmin 'n povout mau d' pârler dinsi...

LÈ RWÈ

O ! Mès li ! Alez co trouver in-inocin parèy' !

SÈNE IV

LÈS MÈMES, GUIYAUME, FURMIN

À 'ç qu'il inte, Furmin va d'ner 'l min au minisse. Guiyaume èl saluwe, rî d'pus.

LÈ RWÈ

Vèl-là djustèmint qu'il arive avè 's frère. O vwèt bî qu' c'est 'ne djumèle avè vous, savez, Gènèviève. Il a tous vos gouts. « N'ascoutez nî Guiyaume, pa, qu'i 'm dizout tantoût. Sondjîz bî qu'o 'n djuwe pus al bale avè lès djins come o f'zout du tans d' vo grand-père. Si vos volez yèsse bî vu de vo peûpe, i 'n vos faut nî 'l mèner al bagueète. Il èst bî contint d' vos pouërter d'su sès 'spales, mès si vos vos lèyîz pèser trop foûrt dèssu li, i sè 'skeûra èyét, tout rwè qu' vos 'stez, vos tchérez 'l né al tête... »

35

LE MINISTRE

Eh bien, Sire, n'est-ce pas parler comme un homme, ça ?

GUILLAUME

Oh ! Oui, bien sûr ! Mais savez-vous où tout cela nous mènera ? Ça nous mènera à mendier !

FIRMIN

Bah oui, voyons !

GUILLAUME

Oui, mendier ! Et moi, Monsieur le ministre, je ne suis pas gêné de vous dire que vous faites beaucoup de tort à mon papa en venant lui mettre des idées pareilles dans la tête. Le roi ne doit jamais rien lâcher ou alors, s'il lâche, il est perdu.

LE MINISTRE

J'ai peut-être tort quant à ce que je vais vous dire, Monseigneur, mais j'ai toujours entendu dire que le roi était le père de son peuple.

GUILLAUME

Eh bien oui, justement ! N'avez-vous jamais reçu une raclée de votre père, vous ? Moi, oui, dites !

FIRMIN

Mais qu'a-t-il fait, le peuple, pour qu'on frappe dessus ?

GUILLAUME

C'est qu'il a relevé la tête alors qu'il devrait la tenir baissée !

LE MINISTRE (*ahuri*)

Monseigneur !

GENEVIÈVE (*en croisant ses mains*)

Est-il possible, par la grâce de Dieu, de dire des choses pareilles ? Moi, je le dis comme je le pense : il me semble que monsieur le ministre a raison, mais je le prie de ne plus ouvrir la bouche à ce sujet jusqu'à ce que mon père soit remis sur pied. Alors, on pourra discuter.

LE ROI

À la bonne heure ! Cette enfant-là a toujours la pièce à mettre sur le trou !

LE MINISTRE

Alors, Sire, je ne vais pas vous déranger plus longtemps et il ne me reste plus qu'à vous saluer, vous et la compagnie.

ÈL MINISSE

È bî, Sire, n'est-ce nî d'viser come in-ome, ça ?

GUIYAUME

O ! Siya, ça ! Mès savez bî 'yu-ç què tout ça nos mèn'ra ? Ça nos mèn'ra briber !

FURMIN

Bâ oui, vous !

GUIYAUME

Woy', briber ! Èyét mi, Monsieû 'l minisse, djè 'n sù nî gêné pou vos dire què vos fêtes branmin du toûrt à 'm papa en li v'nant mète dins 's tièsse dès-idéyes parèyes. Lè rwè 'n dwèt jamé lachî ou bî, s'i lache, il èst pièrdu.

ÈL MINISSE

Dj'é putète toûrt dins 'ç què dj' va vos dire, Monsègneûr, mès dj'é toudi intindu dire què lè rwè ç'astout 'l père d' s peûpe...

40

GUIYAUME

È bî djustèmint ! N'avez jamé yeû 'ne racléye à vo père, vous ? Mi, si fét , mi !

FURMIN

Mès qu'est ç' qu'il a fét, 'l peûpe, pou qu'o tchane dèssu ?

GUIYAUME

Il a fét qu'i 'rlève èl tièsse quand i 'l devroût tèni bachéye.

ÈL MINISSE (*tout paf*)

Monsègneûr !

GÈNÈVIÈVE (*in cwèjant sès mins*)

Èst-i au monde dè Dieu possibe dè d'è lachî dès parèyes ! Mi, dj'èl dis come dj'èl pinse : i 'm chène què Monsieûr 'l minisse a dwèt, mès dj' li priye in grâce d'èn pus drouvi 's bouche là d'su devant qu'èm père èn seûche èrmis d'su pîd. Adon, o poura 's cauzer.

45

LÈ RWÈ

À la boune eûre ! Èç n-èfant là a toudi 'l broke à mète au traou.

ÈL MINISSE

T'aboûrd, Sire, djè 'n va nî vos-intèrtèni pus lontin èy' i 'n mè d'meure pus qu' à vos saluwer, vous-èyét la compagniye.

LE ROI

C'est comme nous avons dit alors, Monsieur le ministre. À plus tard.

Le ministre sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, HORMIS LE MINISTRE

LA REINE (*qui avait un peu somnolé et qui s'éveille à l'instant où le ministre sort*)

C'est Benoît qui sort, là ?

GENEVIÈVE

Non dites, c'est le ministre !

LA REINE

Pourquoi donc est-il triste ?

GENEVIÈVE (*dans l'oreille de sa mère*)

Ce n'est pas Benoît, c'est le ministre qui sort.

LA REINE

Qu'est-ce qu'on lui a fait ?

GENEVIÈVE

D'après lui, on n'en fait pas encore assez pour les ouvriers.

LA REINE

Ah ! ... Pour les ouvriers ! Pourtant, c'est toujours pour eux qu'on travaille ! Mais je ne lis jamais dans les Annales qu'on fasse la moindre chose pour les fermiers...

FIRMIN

Les fermiers n'ont pas besoin de ça.

LA REINE

Oui, c'est certain que ça leur viendrait à point !

GENEVIÈVE (*aux autres*)

Pauvre maman pour ça ! C'est toujours une affaire que d'être dure d'oreille à ce point.

LA REINE

Je me rappelle, quand j'étais jeune, avant d'être mariée, quand j'habitais au Château de Bornival^b avec mon père (que le bon Dieu le garde auprès de lui) les fermiers gagnaient bien leur vie. Au bout de quelques années, ils connaissaient la fortune et ils pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient de leurs enfants. Regardez-moi : mon père était fermier, me voilà reine à présent !...

LÈ RWÈ

C'èst come nos-avons dit, insi, Monsieû 'l minisse. Djusqu'à pus târd.

Èl minisse soûrt'.

SÈNE V

LÈS MÈMES, OURMI 'L MINISSE

LA RÈNE (*qui avout soclé 'ne miyète èyét qui 's rinvéye à ç' qu'èl minisse soûrt'.*)

C'èst Bènwét qui soûrt' là ?

GÈNÈVIÈVE

Non fét, c'èst 'l minisse !

50

LA RÈNE

Pouquè, hon ça, qu'il èst trisse ?

GÈNÈVIÈVE (*dins l'orèye d'ès mère*)

C'èst nî Bènwét, c'èst 'l minisse qui soûrt'.

LA RÈNE

Qu'èst-ce qu'o li z-a fét ?

GÈNÈVIÈVE

O 'n fét nî co assez pou lès-ouvrîs à 's moûde.

LA RÈNE

An !... Pou lès-ouvrîs ! Bî, c'èst toudi pou yeûs' qu'o travaye ! Mès djè 'n vwè jamé à lès-Anâles qu'o fét 'ne sakè pou lès cinsîs.

55

FURMIN

Lès cinsîs n'ont nî dandjî d' ça.

LA RÈNE

Woy', asseûré, 'm fi, qu' ça leû véroût bî z-à pwint.

GÈNÈVIÈVE (*à lès-autes*)

Pouûve man, pou ça ! C'èst toudi in djeu d'intinde dûr d'ène manière parèye.

LA RÈNE

Djè 'm rapèle, quand dj'astous djoûne, devant d' yèsse mariéye – què d' demèrous au Castia d'Bournivau avè 'm père, què 'l bon Dieu 'l mète dins 's poche – lès cinsîs gangnin' dès liârds come du fièr. Au d'bout d' saquant-anéyes, i z-avin' èl zozin èy' i povin' fé d' leûs-èfants tout 'ç qu' i volin'. Wétîz mi : èm père astout cinsî, mè v'là rène, asteûre ! ...

Il faut tout dire aussi, mes enfants : votre père s'est marié selon son goût, même s'il a connu beaucoup de difficultés pour avoir l'accord de ses parents... Mais je ne pense pas qu'il se soit repenti de ce qu'il a fait, n'est-ce pas mon petit ?

LE ROI (*en lisant sa gazette*)

Il serait encore temps !

LA REINE

Il ne répond pas, mais c'est tout comme : c'est encore sa jambe qui le tracasse, peut-être.

LE ROI (*bien fort*)

Oui, c'est ma jambe, mais c'est votre langue aussi ! (*À ses enfants*) Dès qu'elle commence à réciter son chapelet, elle en a pour une demi-journée avec ses vieilles fables, plutôt que de chercher à me distraire.

LA REINE (*à ses enfants*)

Qu'est-ce qu'il dit, là ?

FIRMIN (*à l'oreille de sa mère*)

Il a fort mal à la jambe, maman.

LA REINE

Il ne veut pas m'écouter non plus. Je lui ai conseillé plus de vingt fois de mettre sur sa jambe un emplâtre de pauvre homme^c, étant donné le fait qu'il ne fait pas confiance au rebouteux de Promelle^d... Et maintenant, certes, il peut dire ce qu'il veut : mais je vais tout de même aller lui préparer un emplâtre de pauvre homme.

LE ROI

Elle n'a qu'à venir avec ça !

La reine sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HORMIS LA REINE

GENEVIÈVE

Elle va embrasser son père.

Prenez patience, papa. J'ai été consulter la voyante aujourd'hui et elle m'a dit qu'il viendrait un paysan qui vous guérirait avant demain !

GUILLAUME

Cruche ! Comment se fait-il que l'on n'interdise pas de tels commerces ?

Il faut tout dire ètou, mès-èfants : vo père s'a marié à 's gout, même qu'il a yeû branmin dès rûjes d'avwêr èl signé d' sès parints... Mès djè 'n cwè nî qu'il èst-au 'rpinti dè 'ç qu'il a fêt, èndo, 'm fi ?

LÈ RWÈ (*tout in lîjant 's gazète*)

I sâroût tout près tans !

60

LA RÈNE

I 'n rèspond nî, mès c'èst tout d' même : c'èst co 's djambe qui 'l trècasse, azârd.

LÈ RWÈ (*foûrt waut*)

Oyi, c'èst 'm djambe, mès c'èst vo langue ètou ! (*À sès-èfants*) In coû qu'èle couminche à dèsvûdî 's tchaplè, èle d'a pou in quârt dè djoû avè sès vièyès fauves, al place dè cachî à 'm raguéyi.

LA RÈNE (*à sès-èfants*)

Qu'èst ç' qu'i dit là ?

FURMIN (*dins l'orèye d'ès mère*)

Il a foûrt mau 's djambe, man.

LA RÈNE

I 'n vût nî m'ascouter nèrî. Djè li z-é consiyî pus d'vint coûps dè mète su 's djambe in implâte dè poûvre ome, pusquè c'èst qu'i n'a nî confiance dins 'l tourneû d' clé d' Promèle... Èy' asteûre, èn'do, i dira 'ç qu'i vouûra, mès djè 'm va toudi li z-aprèster in-implâte dè poûvre ome.

65

LÈ RWÈ

Èle n'a qu' à v'ni avè ça !

La rène soûrt'.

SÈNE VI

LÈS MÈMES, OURMI LA RÈNE

GÈNÈVIÈVE

Èle va prinde ès père à brasséye.

Pèrdez pacyince, pa. Dj'é fêt consulter 'l sot'manbule audjoûrdu èy' èle a rèspondu qu'i véroût in payisan qui vos 'rguériroût d'vant d'min.

GUIYAUME

Inocine ! Comint ç' què c'èst qu'o 'n dèsfind nî dè comèrces parèys ?

GENEVIÈVE

Des commerces, Guillaume ?

GUILLAUME

Oui, des commerces ! Vous l'avez payée, n'est-ce pas, votre voyante ?

GENEVIÈVE

C'est-à-dire qu'elle ne demandait rien en échange, mais ne faut-il pas que ces gens-là vivent comme les autres ?

LE ROI

Allons, vous n'allez pas vous battre quand même ! Moi, je suis plutôt de l'avis de Guillaume : je ne saurais croire à toutes ces carabistouilles !

GUILLAUME

Je vous crois, papa ! Allons, ne faut-il pas être stupide pour prétendre que vous serez guéri d'ici demain ?

LE ROI (*avec un soupir*)

Oui, d'ici demain... Votre père est foutu, mes enfants, et celui qui est foutu le reste.

FIRMIN

Ne dites pas ça, papa. Vous verrez que vous allez guérir.

LE ROI

Que le bon Dieu vous entende, mon fils, mais bon, j'ai tout essayé. Au début, on pensait que ce n'était rien et on a mis sur ma jambe, pour la soulager (on peut le dire, n'est-ce pas Geneviève, pour la soulager) des pommades à la guimauve^e et des pommades à la farine de lin^f. Quand elle a commencé à gonfler, on l'a pris pour un panaris et on a mis dessus du savon noir avec du pain : apparemment c'est le premier remède contre le mal de l'olive^g. Voyant que ça ne servait à rien, on a fait comme pour les chevaux : on l'a recouverte d'argile mélangée à du vinaigre. Et hop ! C'est comme si on avait mis un emplâtre sur une jambe de bois ! J'ai tout essayé, vous dis-je, jusqu'à une bouse de vache qu'on a mis dessus pour en tirer le feu^h ! Pensez ! Ensuite, votre mère s'est mis dans la tête que c'était le mal de sainte Barbeⁱ : on a été jusqu'à Nivelles chercher de l'eau à la source du chemin de Sainte-Barbe. C'est une eau qui peut être bonne pour les yeux, mais pour ma jambe ; en tous cas, elle n'a rien fait. « Ne pensez-vous pas qu'il s'agit du mal de saint Léonard^j ? » dit-elle encore, Phrasie. Bon ! Voilà de l'eau de saint Léonard ce coup-ci : toujours rien ! Moi, j'aurais déjà tout envoyé bouler, mais votre mère n'a pas été découragée par ça : « Ma main à couper, dit-elle, que c'est le mal de saint Quirin^k ». Voilà un homme en route tout exprès pour la Dodaine, à Nivelles (pour ça, Nivelles, c'est le pays qui est bon pour tout) demander des feuilles de saint Quirin à Pierre Dagneau⁸. Si les feuilles restaient fraîches sur ma jambe, c'est qu'il s'agissait bien de ce mal-là et j'aurais alors dû guérir en un rien de temps. Mais bien sûr, les feuilles ont séché, on a été en pèlerinage^l après : c'est comme si nous n'y avions pas été.

⁸ Pierre Dagneau est le garde de la Dodaine, où il y a encore des feuilles de saint Quirin en abondance.

GÈNÈVIÈVE

Dès comèrces, Guiyaume !

GUIYAUME

Oyi, dès comèrces ! Vos l'avez payî, 'ndo, vo sot'manbule ?

70

GÈNÈVIÈVE

C'est-à-dire qu'èle nè d'mandout rî, mès 'n faut-i nî qu' cès djins-là vivonche come èl z-autes ?

LÈ RWÈ

Alons, vos 'n dalez nî vos bate, èn'do ? Mi, djè sù co bî n-arivé come Guiyaume : djè 'n sarouûs nî cwêre à toutes cès carabistouyes là.

GUIYAUME

Bî, dj' vos cwè, 'ndo, pa ! Alons, 'n faut-i nî yèsse bièsse pou v'ni dire què vos sârez 'rfét pou d'min ?

LÈ RWÈ (*av'in soupir*)

Woy', pou d'min ! Vo père èst foutu, mès-èfants, èyét 'l cyin qu'èst foutu l' demeure.

FURMIN

Èn dites nî ça, pa. Vos vîrez qu' vos vos 'rfrez.

75

LÈ RWÈ

Què 'l bon Dieu vos-intinde, èm fi, mès v'là qu' dj'é tout fét. Au couminch'mint, o pinsout qu' ç'astout rî èy' o n-a mi d'su 'm djambe, pa bènia (o 'l pût dire, èndo, Gènevîève, pa bènia), dès papins al mauv'lète èyét dès papins al farine dè lin. Quand èle a couminchî à gonfler, o l'a pris pou in blanc dwèt èy' o n-a mis d'su du savon nwêr avè du pin, què c'èst 'l promî dès 'rmédes pou avancî 'l mau d' l'olive. V'yant qu' ça 'n servout à rî, o n-a fét come à lès tch'faus : o n-a plaquî t'avau d' l' ârzîye avè du vinégue. Bâwit' ! C'èst come si o n-aroût mis-in-implâte su 'ne djambe dè bo ! ... Dj'é tout fét, vos dis-dje, djusqu' à 'ne flate dè vatche qu'o n-a mi d'su pou tirer 'l feû ! Insi, sondjîz ! Adon, vo mère s'a mis dins 'l tièsse què 'ç astout 'l mau d' sinte Bârbe : o n-a 'sté squ'à Nivèle ké dèl iau au source du tch'min Sintebârbe... Èç n-iau là pût yèsse boune pou lès-îs, mès pou 'm djambe, èle n'a toudi rî fét... « Pinsez qu' c'èst nî 'l mau sint Lieûnau ? » dist-èle co Fraziye. Boû ! Là dèl iau d' Sint-Lieûnau, 'ç cou-ci : co toudi rî ! ... Mi, d'âroûs yeû tout invoyî bouler. Mès vo mère n'a nî 'sté dèsbârdéye avè ça : « Djè don'roûs 'm tièsse à côuper, dist-èle, què c'èst 'l mau d' sint Quieulin ». Là co toudi in-ome voye insprè al Dodène, à Nivèle (c'èst 'l payi boû pou tout, ça, Nivèle) dèmander dès feuyes dè sint Quieulin à Pierre Dagneau⁸. Si lès feuyes dèmèrin' frêches dèssu 'm djambe, c'èst qu' 'ç astout ç' mau là èyét d' dévous yèsse èrfét d'su in rî d' tans. Come dè djusse, lès feuyes ont sètchî, o n-a 'sté au sint après : c'èst come si o n'âroût nî 'sté...

⁸ Pierre Dagneau, c'èst 'l garde dèl Dodène, èyu-ç qu'il a co bî n-assé dè feuyes dè sint Quieulin.

Si vous imaginez que Phrasie s'est laissé abattre par ça, c'est que vous ne la connaissez pas ! Deux jours plus tard, elle faisait venir de Saintes – là-bas près d'Enghien – une bouteille de l'eau de sainte Renelde^m... Ça, pour ne rien vous cacher, ça m'a soulagé et c'est même grâce à cela qu'on a découvert que ma jambe était atteinte du mal de sainte Renelde. Mais ce mal était trop avancé et toutes les eaux du monde ne pourraient rien contre ça ! Je le répète, mes enfants : votre père est fichu et j'ai le pressentiment que quand je sortirai d'ici, ce sera les deux pieds devant.

FIRMIN

Quels bobards !

LE ROI

M'enfin ! Vous n'êtes pas dans ma jambe pour savoir à quel point elle me fait souffrir.

GUILLAUME

Il ne faut pas vous laisser aller ainsi, papa. Et, si j'étais vous, j'aurais rapidement expulsé toutes ces idées noires.

GENEVIÈVE

Oui, c'est ça, papa : essayez de revenir un peu à vous. Voulez-vous que je vous chante une petite chanson ?

LE ROI

Vous savez bien que j'aime toujours vous entendre chanter, Geneviève.

GENEVIÈVE

Allons-y alors (*elle chante*)

1

Ça ne sert à rien d'vous attrister :
Voilà une année bien mauvaise !
Dès que vous serez remis sur pied,
Vous oublierez votre laide journée.
Moi, il me semble, papa, que je me vois déjà
Aux belles fêtes qu'il y aura
Dès que votre jambe sera guérie :
On va voir accourir ici
Des gens des quatre coins du pays,
Nous ne saurons pas où les mettre, tous...
Garde à vos bouteilles de bon vin !
Il y en aura plus d'une débouchée !

Si vos pinsez qu' Fraziye s'a lèyî abate avè ça vos nè 'l counichîz nî co. Deûs djoûs après, èle fézout 'rvèni d'Sintes – lauvau tout près d'Enghien – ène boutèye d'iau d' sinte Èrnèle... Ça, pou 'n nî vos minti, ça m'a souladjî èyét c'èst même par là qu'o n-a seû qu' dj'avous 'l mau d' sinte Èrnèle à 'm djambe... Mès-i 'stout bî trop avancî èyét toutes lès iaus du monde èn sârin' pus rî fé là conte ! ... Djè 'l dis co, mès-èfants : vos père èst croquî èyét dj' sins-là 'ne sakè qui m' dit què quand dj' soûrtiré dè d'cî, sâra lès pîds d'avant...

FURMIN

Qués contes dè mèch'neû !

LÈ RWÈ

Alez toudi, 'm fî. Vos n'astez nî dins 'm djambe pour savwêr come èle mè fét durer.

GUYAUME

I 'n faut nî vos lèyî daler dinsî, pa, èyét si dj'astous d' vous, dj'aroûs bî râde cachî èvoye toutes cès nwêrès-idéyes là.

GÈNÈVIÈVE

Woy', c'èst ça, pa : wétîz d'èrvèni ène miyète à vous. Volez què dj' vos tchante ène petite tchanson ?

80

LÈ RWÈ

Vos savez bî què dj' vos-intind toudi voltî tchanter, Gènèviève.

GÈNÈVIÈVE

Alons, insi (*èle tchante*).

1

N'a poû d'avance à vos d'bauchî :

Là t-i bî poû 'ne mauvéje anéye !

Si rîd' què vos sârez 'rguéri,

Vos roublîrez vos léd' djoûrnéye.

I 'm chèn', mi, pa, què djè 'm vwè d'jà

À lès bèlès fiès' qu'il âra

Tout d'swit' què vo djamb' sâra 'rféte :

O va vîr acouri doûcî

Dès djins dès quat' cwins du payi ;

Nos 'n sârons nî tout 'yu l'zè mète...

Gâre à vos boutèyes dè boû vî !

I d' âra pus d' yeun' dèsbouchéye !

Ça ne sert à rien d'vous attrister :
Voilà une bien mauvaise année !

2

Je suis émue quand je pense à ça :
Comme je serai belle et fière !
Fière d'être votre fille, mon cher papa,
Parce que, moi, je fais cas de mon père.
Vous serez sur votre plus beau cheval,
Avec votre sabre sorti de son fourreau.
Et vous commanderez la revue.
Alors, toutes les personnes qui passeront
Devant vous, vous salueront ...
Il y aura foule, dans la rue tout entière :
J'aurai bien trop peu de mes deux yeux
Pour vous voir et voir votre armée...
Ça ne sert à rien d'vous attrister :
Voilà une bien mauvaise année !

SCÈNE VII

LES MÊMES, BENOÎT, PUIS BAPTISTE

BENOÎT

Sire, il y a là un paysan qui insiste depuis une demi-heure pour vous dire quatre mots.

GENEVIÈVE (*toute contente*)

Un paysan ! Quel bonheur ! C'est peut-être celui qui va vous guérir, papa.

GUILLAUME

Taisez-vous, sotté !

LE ROI (*à Benoît*)

Et pourquoi ne le faites-vous pas entrer ?

BENOÎT (*étonné*)

Un manant pareil, Sire ?

LE ROI

Et depuis quand les manants ne peuvent-ils plus me voir comme les autres ?

N'a pou d'avance à vos d'bauchî :
Là t-i bî pou 'ne mauvéje anéye !

2

Djè sù pièrdûwe quand dj' sondje à ça :
Com' djè sâré bèle èyét fière !
Fier' d' yèss' vo fiye, èm brav' papa,
Pa' ç' què mi, dj' fès du cas d'èm père.
Vos sârez d'su vo pus bia tch'fau,
Avè vos sâbe woûr d'ès foureau.
Èyét vos coumand'rez 'l èrvûwe ;
Adon, tous lès djins qui pas'ront
Pa d'vant vous, pa, vo salûront...
I d'âra tout spés t'avau 'l rûwe :
D'âré bî trop pau d' mès deûs-îs
Pou vos vîr et vîr vo n-ârméye...
N'a pou d'avance à vos d'bauchî :
Là t-i bî pou 'ne mauvéje anéye !

SÈNE VII

LÈS MÈMES, BÈNWÉT, ADON BATISSE

BÈNWÉT

Sire, il a là in payisan qui prêtche dèspû 'ne demi-eûre pou vos dire quate paroles.

GÈNÈVIÈVE (*toute binéche*)

In payisan ? Qué bouneûr ! C'est putète èsti-lale qui va vos 'rfé, pa.

GUYAUME

Tédjîz-vous, sote !

LÈ RWÈ (*à Bènwét*)

Èyét pouquè ç' què vos 'n èl fèzez nî intrer ?

BÈNWÉT (*tout sézi*)

In manant parèy', Sire ?

LÈ RWÈ

Èyét dèspû quand ç' què lès manants 'n povont pus m' vîr comè l'z-autes ?

BENOÎT (*au public*)

Depuis toujours.

LE ROI

Voyons ! (*À ses enfants*) Eh bien, après, ces vauriens-là vous feront passer pour des pète-secs ! (*À Benoît*) Allons, faites entrer cet homme-là, et que ça saute !

BENOÎT

Mais qu'est-ce qu'il lui prend ?

Il va ouvrir la porte.

Monsieur Jean-Baptiste François.

BAPTISTE

Il tire son chapeau pour Benoît.

Présent pour vous servir, Monseigneur.

BENOÎT (*un peu gêné*)

Entrez.

BAPTISTE

Poudrais-je entretenir le roi environ deux minutes ?

BENOÎT

Entrez.

LE ROI

Entrez mon ami, entrez donc.

BAPTISTE (*à Benoît*)

Qui c'est ce diable-là ?

LE ROI

C'est le roi, n'est-ce pas, que vous demandez.

BAPTISTE

Sans vous commander, Monsieur.

LE ROI

Eh bien, c'est moi le roi !

BÈNWÉT (*à lès djins*)

Dèspû toudi.

LÈ RWÈ

Avez jamé vu ! (*À sès-èfants*) Bî, t'aleûr, cès-albrans là vos f'ront passer pou dès fièrs
culs ! (*À Bènwét*) Alons, fèzez intrer 'ç n-ome là, èyét råde èt co !

90

BÈNWÉT (*à lès djins*)

Qu'èst ç' qu'i li prind ?

I va drouvî 'l uch.

Monsieû Jean Batisse Pantchou.

BATISSE (*in grande tènûwe*)

I tire ès tchapia pou Bènwét.

Présent pour vous sèrvir, Monsègneûr.

BÈNWÉT (*ène miyète sètch*)

Intrez.

BATISSE

Èst ç' què jè 'n poudrè pas intèrtèner lè rwè 'ne afère dè deûs minutes !

BÈNWÉT

Intrez.

95

LÈ RWÈ

Intrez 'm n-ami, intrez seûlmint.

BATISSE (*à Bènwét*)

Qui c'èst 'ç diâle là ?

LÈ RWÈ

C'èst lè rwè, 'ndo, qu' vos d'mandez ?

BATISSE

Sans vos coumander, là, Monsieû.

LÈ RWÈ

È bî, c'èst mi, lè rwè.

100

BAPTISTE

Il court jusqu'au roi, tout saisi

Mon Dieu, Sire, excusez-moi, dites ! Je n'ai pas cherché à vous mépriser, mais j'étais loin de penser que ça pouvait être vous le roi ! Et ça, Sire, c'est parce que je n'avais pas jeté les yeux sur votre jambe. Autrement, j'aurais vite remarqué qu'elle était bandée.

LE ROI

Comment ? Vous savez que j'ai mal à la jambe ?

BAPTISTE

Pardi ! si je le sais ! Mais pour dire ce qu'il est, j'ai seulement appris hier soir que c'était le mal de sainte Renelde qui vous faisait souffrir ainsi.

LE ROI

Et qui est-ce qui vous a dit ça ?

BAPTISTE

Oh ! C'est l'amoureux de ma fille, Sire. C'est Bèbert du Charron, qui habite au hameau de Tchansauⁿ, là où Colas dèl Vèrtche a longtemps habité.

LE ROI

N'êtes-vous pas quelquefois des alentours de Nivelles, vous ?

BAPTISTE

Mais oui, Sire ! Je suis le fils de Pierre-Marie Djène.

LE ROI

Pierre-Marie Djène, qui tenait l'héritage *Folle Emprise*^o, un peu plus de ce côté que *Bel Air*^p ?

BAPTISTE

Je suis tout content, Sire, que vous me connaissiez aussi bien que ça.

LE ROI (*à ses enfants*)

Du temps où je fréquentais le Château de Bornival, n'ai-je pas battu tout ce pays-là ! Même que je m'en allais avec un sarrau de mon beau-père, comme si j'avais été moi-même fermier. (*À Baptiste*) Je suis certain que Phrasie a bien connu votre père aussi.

BAPTISTE

Quelle Phrasie, Sire ?

LE ROI (*un peu gêné ; Guillaume lève les épaules*)

C'est la reine, Baptiste. Parce que, nous autres, bien que nous ayons un rang à tenir, nous vivons ici comme au village – quand nous sommes entre nous, comme maintenant bien entendu.

BATISSE

I court tout sézi djusqu'à d'lé lè rwè.

Mon Dieu, Sire, èscusez-m', savez ! Je n'é pas caché à vous-insolender, mès j'ète lon arière dè songer què ça polè ète vous lè rwè ! Èyét ça, Sire, c'èst-au raport que j' n'avè pas tapé ma vue su vos djambe. Autrèment sans ça, j'aure yeû 'rmarqué qu'èle ètè z-enfârdéle.

LÈ RWÈ

Comint ! Vos savez qu' dj'é mau 'm djambe ?

BATISSE

Pardaute, si djè 'l sé ! Mès pou dire çu qu'il èst, dj'é seû au prome ayêr au swêr que c'ète 'l mau d' sinte Èrnèle qui vous f'zè soufèrt dinsi.

LÈ RWÈ

Èyét qui èst ç'qu'i vos-a dit ça ?

BATISSE

O ! C'èst 'l galant d'èm fiye, ça, Sire. C'èst Bébèrt du Tchârli, qui d'meûre à l'amia d' Tchansau, èyu-ç' què Colas dèl Vèrtche a d'meûré lontin.

105

LÈ RWÈ

N'astez nî kédfwè d'alintour dè Nivèle, èndo, vous ?

BATISSE

Tout djusse, Sire : djè sù 'l gârçon Pière-Marie Djène.

LÈ RWÈ

Pièrre-Marie Djène, qui t'nout l'èritâge Folle Emprise, ène miyète pus par-cî qu' Bèlère ?

BATISSE

Djè sù tout réyus', Sire, què vous m' conètez si bien qu' ça.

LÈ RWÈ (*à sès-èfants*)

Du tans què d' fréquentous au Castia d'Bournivau, èst ç' què d' n'é nî 'rbatu tout 'ç payi là, même què d' m'in dalous avè in sauro d'èm bia-père, come si dj' âroûs yeû 'sté cinsî mi-même. (*À Batisse*) Djè sù bî seûr què Fraziye a bî counèu vo père ètou.

110

BATISSE

Qué Fraziye, hon, Sire ?

LÈ RWÈ (*'ne miyète gèné ; Guiyaume fèt daler sès 'spales*)

C'èst la rène, Batisse. Pasquè nous-autes, cor bî qu' nos-avons in rang à t'ni, nos vikons cî tout parèy' qu'au vilâdje, bî n-intindu quand nos 'stons intrè nous-autes, come doûcî.

BENOÎT (*au public*)

Pourquoi dirait-on qu'il cherche à flatter à ce point ce paysan ?

BAPTISTE

Eh bien, Sire, je ne comprends pas pourquoi vous avez laissé le mal de sainte Renelde faire souffrir aussi longtemps que ça votre jambe.

LE ROI

Eh bien ! Qu'aurais-je bien pu faire, l'ami ?

BAPTISTE (*en ouvrant ses bras*)

Sire, il n'existe qu'une seule chose pour vous guérir : c'est la rose de sainte Renelde.

LE ROI

Où est-ce que ça se trouve donc ça, mon ami ?

BAPTISTE

Sire, ça se trouve dans les bois.

GUILLAUME

C'est de mieux en mieux maintenant ! Et vous vous laissez raconter des sornettes pareilles ? Certes, je ne vous reconnais plus ! Quand vous étiez encore valide, vous ne risquiez pas de croire à toutes ces carabistouilles et ce n'est pas parce que vous avez un petit bobo à votre jambe que vous devriez devenir encore plus crédule qu'un enfant.

LE ROI

Un bobo ! C'est facile pour vous de dire ça. Parce que vous, à votre âge, il ne vous manque rien et parce que vous avez encore toutes vos forces ! Mais j'aimerais bien vous voir avec une jambe posée sur une chaise depuis neuf mois.

GUILLAUME

Je ne sais pas quelle tête je tirerais, mais je suis certain que je ne me laisserais pas emberlificoter par ce manant-là (*en montrant Baptiste*).

BAPTISTE (*hors de lui*)

Manant ! Alors là, vous avez raison, Son Altesse ! Mais tout manant que je suis, il n'existe personne qui puisse dire que je lui dois le moindre sou.

BENOÎT (*au public*)

Pok ! C'est bien dit, ça !

BAPTISTE

D'ailleurs, qu'est-ce que je demande ? Rien, n'est-ce pas ! D'abord, il ne faut pas me considérer comme un moins-que-rien. Et, en ce qui concerne la rose de sainte Renelde – puisque vous me regardez de travers avec ça – on voit bien que vous n'avez pas connu le

BÈNWÉT (à lès djins)

Pouquè ç' qu'o diroût bî qu'i raflata èç payisan là dinsi ?

BATISSE

È bî, Sire, je 'n sé pas m' d'en ravwêr què vous vous-avez léssé souffèrt si lontan qu' ça du mau d' sinte Èrnèle à vot' jambe.

LÈ RWÈ

Bî, qu'èst ç' què dj' âroûs fét, hon, 'm fi ?

115

BATISSE (*in 'stindant 's bras*)

Sire, i n'a qu'une chose pour vous 'rguérir : c'est la rose de sinte Èrnèle.

LÈ RWÈ

Èyu-ç' què ça 'ç trouve, hon, ça, 'm n-ami ?

BATISSE

Sire, ça 'ç trouve dins lès bwès.

GUIYAUME (*à 's père*)

Là co pîre, èy' asteûre ! Èyét vos vos lèyîz raconter dès babûzes parèyes ? Bî djè 'n vos 'rconè pus ! Quand vos 'stîz dins vos n-intièr, vos 'n povîz mau d' cwêre à toutes cès carabistouyes là èyét cè 'ç n'èst nî pasquè vos-âriz in p'tit bôbô à vo djambe què vos devriz dév'ni co pus pire qu'in-èfant.

LÈ RWÈ

In bôbô ! Ça vos-èst facîle à dire, vous, pasquè vous, à vo n-âdje, i 'n vos manque rî èyét qu' vous-avez co tous vos feûs ! Mès dj' voûroûs bî vos vîr avè vo djambe su 'ne sèle dèspû nèf mwès.

120

GUIYAUME

Djè 'n sé nî què mine èst ç' què dj' tir'roûs, mès dj' sé toudi bî què djè 'n mè lèy'roûs nî intourtiyî pa çè manant là. (*in moustrant Batisse*)

BATISSE (*woûr dè li-même*)

Manant ! Ça, doûla, vos-avez dwèt, Son Altése ! Mès tout manant què dj' sù, i n'a pèrsône qui pût dire qu'il a z-un cron jigot bon sur mwè !

BÈNWÉT (à lès djins)

Poc ! Manuèl dins l'aye !

BATISSE

D'ayeûr, quoi 'ç què j' demande ? Èrien, n 'èst-ce pas ! T'abôrd, o 'n dwèt pas-en-avwêr à mwè comè si j'ète un rien grand-chose. Èyét pou çu qu'il èst d' la rose de sinte Èrnèle – que vous-avez come l'ér de m'èrgârdèr d' trèviè avec ça – on vwèt bien qu' vous n'avez pas coneû 'l

vieux fermier de Choupère⁹... En voilà un qui a souffert du mal de sainte Renelde ! Pensez, Sire, qu'il est resté passé vingt-huit mois d'affilée dans son fauteuil, tant il était incapable de se rapprocher de son lit et qu'on l'entendait hurler depuis la rue ! ... Il a guéri pourtant, Son Altesse.

LE ROI

C'est vrai, je m'en rappelle maintenant !

BAPTISTE (à *Guillaume*)

Vous voyez bien que je ne suis pas un menteur...

LE ROI

Mais, Baptiste, avec quoi donc a-t-il guéri, lui, le fermier de Choupère ?

BAPTISTE

Tout simplement avec la rose, Sire.

LE ROI

Oh ! Oh ! Voyez ! Voyez !

BAPTISTE

Ah ! bah voilà, Sire.

LE ROI

Oui... En effet ... Je m'en rappelle maintenant... Et comment est-elle, donc, Baptiste, la rose de sainte Renelde ?

BAPTISTE

Elle n'est pas difficile à reconnaître, Sire, car c'est une toute petite rose, d'une couleur qui se rapproche du brun, et douce comme du velours.

LE ROI

Elle ne risque pas de me faire du tort, n'est-ce pas ?

BAPTISTE

Il n'y a pas de risque.

LE ROI

Eh bien, Baptiste, je vous remercie vraiment beaucoup, et soyez sûr que je ne vous oublierai pas. Votre maison, est-elle à vous, elle ?

BAPTISTE

Oh ! Sire, vous imaginez bien qu'un pauvre métayer comme moi n'a pas ce moyen-là, n'est-ce pas ?

vî cinsî d' Tchoupère... Là yun qu'a souffri du mau d' sinte Èrnèle ! Songez, Sire, qu'il a d'meuré passé vint-wit' mwès route à route dèdàns 's fonteuy', qu'i n'âre pu seû aprocher 's lit èyét qu'on l'entendè hûler dèl pavéye ! ... I s'a 'rguéri pourtant, Son Altése.

LÈ RWÈ

Ça yèst vré, djè m' d'en rapèle asteûre.

125

BATISSE (à *Guiyaume*)

Vwèyez bien qu' jé 'n suis pas-un menteûr...

LÈ RWÈ

Mès Batisse, avè qu'èst ç' qu'i s'a 'rguéri, hon, li, 'l cinsî d'Tchoupère ?

BATISSE

Tout uniment avè la rose, Sire.

LÈ RWÈ

O ! O ! Tènè ! Tènè !

BATISSE

A ! Vèl-là, ça, Sire.

130

LÈ RWÈ (*qui sondje*)

Woy'... come d'èfèt... Djè m' d'en rapèle, asteûre... Èyét comint ç' qu'èle èst, hon, Batisse, èl rôuze dè sinte Èrnèle ?

BATISSE

Èle n'èst pas maléjèle à 'rconète, Sire, vu qu' c'èst-une toute pètite rôuze, d'une couleûr aprochant brune èyét doûce come du v'loûr.

LÈ RWÈ

Èle nè pût toudi mau d'èm fé du toûrt, èndo ? ...

BATISSE

I n'a pas d'embrouye...

LÈ RWÈ

È bî, Batisse, djè vos 'rmèrciye branmin dès coups èt fuchîz seûr què djè 'n vos roubliyeré nî. Èst ç' què vo mézo èst-à vous, ièle ?

135

BATISSE

O ! Sire, vous comprènzez bien qu'in maleûreû fourboutî come mwè n'a pas 'ç moyî là, n'èst-ce pas ?

LE ROI

Et votre jardin ?

BAPTISTE

Mon jardin non plus, Sire.

LE ROI

Eh bien, moi, je les achète et je vous les donne !

GUILLAUME (*à son frère*)

Mon papa devient fou, je suis perdu !

BAPTISTE

Ce n'est pas possible, Sire ! Comme ma Jeannette sera stupéfaite ! Et comment est-ce que je vais vous remercier, hein, Sire ?

LE ROI

C'est bon ainsi, Baptiste. Et maintenant, laissez-moi avec mes enfants. Je dois leur parler.

BAPTISTE

Sire, j'ai les sangs tout retournés de cette histoire, n'est-ce pas, que...

Il part pour embrasser le roi.

LE ROI (*en mettant sa main pour empêcher Baptiste d'avancer*)

C'est bon, vous dis-je ! À plus tard, Baptiste.

BAPTISTE

Allons, Sire, ces Messieurs, Mademoiselle et la Compagnie, bonne journée à vous cinq.

LE ROI, FIRMIN ET GENEVIÈVE

Bonne journée, Baptiste.

Baptiste sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HORMIS BAPTISTE ET PUIS BENOÎT

LE ROI

Benoît, allez un peu voir sur le marché si je ne suis pas là.

LÈ RWÈ

Èyét vo djârdin ?

BATISSE

Mon djârdin nèrî, Sire.

LÈ RWÈ

È bî, djè l'z-achète èyét dj' vos lès done, mi.

GUIYAUME (*à 's frère*)

Èm papa d'vî fou, dj' vû bî yèsse damné !

140

BATISSE

I n'èst jamé possibe, Sire ! Come èm Jeannette saura séziye ! Èyét coment ç' què j' vous va 'rmèrciyer, hon, Sire ?

LÈ RWÈ

Il èst boû dinsi, Batisse. Èyét asteûre, lèyîz-m'avè mès-èfants, dj'è à leû pârlar.

BATISSE

Sire, dj'è 'm sang si bî 'rtoûrné d' 'ne afère parèye, èndo, què ...

I va pou rimbrassî lè rwè.

LÈ RWÈ (*in m'tant 's min pou impétchî Batisse d'avancî*)

Il èst boû, vos dis-dje ! Djusqu' à pus târd, Batisse.

BATISSE

Alons, Sire, cès Mèssieûrs, Mamzèle èt la Compagnie, bonjour à vous cinq.

145

LÈ RWÈ, FURMIN ÈYÉT GÈNÈVIÈVE

Bondjoû, Batisse.

Batisse soûrt'.

SÈNE VIII

LÈS MÈMES, OURMI BATISSE ÈY' ADON BÈNWÉT

LÈ RWÈ (*à Bènwét*)

Bènwét, alez-in pau vîr sul martchi si djè 'n sù nî là.

BENOÎT (*au public*)

On en verrait du frais sur le marché.

Il sort.

LE ROI

Mes enfants, écoutez bien ce que je vais vous dire ici : vous avez entendu ce que Baptiste a raconté avec la rose de sainte Renelde ?

GUILLAUME

Oui, papa, et si je n'ai rien dit, c'est parce que Benoît était là, mais maintenant...

LE ROI (*méchant*)

Guillaume, taisez-vous ! Quand je parle, je tiens à ce que l'on m'écoute, et ça commence à m'embêter de vous voir toujours comme ça avec la langue pendue. Qu'est-ce donc ça ! Quand vous serez roi, vous ferez à votre manière, mais tant que je vivrai, je tiens à faire à la mienne... Êtes-vous prêt à m'écouter, oui ou non ?

GUILLAUME

Oui, papa, j'écoute.

LE ROI

Eh bien, mes enfants, vous allez vous mettre à chercher après la rose de sainte Renelde, et celui d'entre vous qui me la rapportera, je lui promets la moitié de ma fortune.

Les enfants se regardent tout étonnés.

J'ai dit : la moitié de ma fortune.

GUILLAUME

Sérieusement, papa ?

LE ROI

Et comment que je suis sérieux ! Bien, j'en gagnerai encore après n'est-ce pas ? Est-ce une vie, ça, que je mène ici ? Allez-y, mes enfants ! Tâchez de me rapporter la rose, et celui qui aura cette chance-là, je lui garantis qu'il ne sera pas déçu.

GENEVIÈVE (*en se relevant*)

Papa, ce n'est pas pour votre fortune, vous savez. Mais comme je vais bien retourner tout le bois : si elle est là, elle ne m'échappera certainement pas.

FIRMIN (*en se relevant aussi*)

Et moi donc ! Et si je ne vous la rapporte pas, papa, c'est qu'il n'en existe plus de cette sorte !

GUILLAUME (*en allant frapper sur l'épaule de son père*)

Et moi, papa, aussi sûr que je suis ici, vous l'aurez avant la nuit !

BÈNWÉT (à lès djins)

O d'è viroût du frè d' sul martchi.

I soûrt'.

LÈ RWÈ

Mès-èfants, ascoutez bî 'ç què dj' va cî vos dire : vos-avez intindu 'ç què Batisse a raconté avè 'l roûze dè sinte Èrnèle.

GUIYAUME

Woy', pa, èyét si dj' n'é pus rî dit, c'est pasquè Bènwét astout là, mès-asteûre...

150

LÈ RWÈ (*méchant*)

Guiyaume tédjîz-vous ! Quand dj' pâle, djè prétind qu'o m'ascoute èyét ça couminche à m'embéter d' vos vîr toudi dinsî avè 'l langue à la bouche. Qu'est ç' què c'est, hon, d' ça ? Quand vos sârez rwè, vos f'rez à vo moûde, mès tant què dj' vikré, djè prétind fé al miène... Astez près' à m'ascouter, woy' ou non ?

GUIYAUME

Woy', pa, dj'ascoute.

LÈ RWÈ

È bî, mès-èfants, vos dalez vos mète à cachî après 'l roûze dè sinte Èrnèle, èyét 'l cyin d' vous-autes qui mè 'l rapoûrt'ra, djè li promèt 'l mitan d'èm foûrtune.

Lès-èfants 's wétont tout sézis.

Dj'é dit : 'l mitan d'èm foûrtune.

GUIYAUME

Sérieû, pa ?

LÈ RWÈ

Comint, sérieû ! Bî, dj' gangn'ré co après, 'ndo ? Èst-ce ène vîye, ça, què dj' mène cî ? Alez toudi, mès-èfants. Wétîz d'èm rapoûrter 'l roûze èyét 'l cyin qu'âra 'ç bouneûr là, dj'in garanti qu'i 'n sâra nî au 'rpinti.

155

GÈNÈVIÈVE (*in s'èrlévant*)

Pa, ç'ès n'est nî pou vo foûrtune, savez. Mès come djè va bî 'rtoûrner 'l bo : s'èle èst là, èle n'èscapa nî, bî seûr.

FURMIN (*in s'èrlévant étou*)

Èy' à bèle mi ! Si djè 'n vos 'l rapoûrte nî, pa, c'est qu'i 'n d'a pus dèl soûrte.

GUIYAUME (*in dalant taper sul l'èspale d'ès père*)

Èyét mi, pa, t'aussi seûr què dj' sù cî, vos l'ârez d'avant 'l nût'.

LE ROI (*il a les larmes aux yeux*)

Arrangez-vous comme vous voulez, mes enfants. Mais avant de partir, venez chacun ici donner une bise à votre père.

Les enfants l'embrassent.

Et maintenant, ne perdez plus une minute.

GENEVIÈVE, GUILLAUME ET FIRMIN

Au revoir, papa.

LE ROI

Au revoir, mes enfants. Que le bon Dieu vous bénisse.

Avant de sortir, Geneviève, Guillaume et Firmin chantent ainsi :

Qui de nous trois aura la chance le premier
De mettre la main sur la rose de sainte Renelde ?
La rose est petite, mais la fortune est grande, elle,
Et dans ma poche, je crois qu'elle ferait fort bien.

GENEVIÈVE (*seule*)

Ce sera peu de chose,
Je le sens, de trouver la rose.
Pour la cueillir, me semble-t-il,
Les liards feront mon affaire
Je n'aurai qu'à me baisser :
Je ne dis pas le contraire ;
Mais ce que je veux en premier
C'est mon père remis sur pied.

Ensuite, ils reprennent tous les trois comme au début :

Qui de nous trois aura la chance le premier
De mettre la main sur la rose de sainte Renelde ?
La rose est petite, mais la fortune est grande, elle,
Et dans ma poche, je crois qu'elle ferait fort bien.

LÈ RWÈ (*il a lès lârmes à lès îs*)

Arindjîz vous-autes come vos v'lez, mès-êfants. Mès d'avant d' pârti, vènez cî d'ner chaque ène bètche à vo père.

Lès-êfants 'l rimbrassont.

Èy' asteûre, èn pièrdez pus 'ne munute.

GÈNÈVIÈVE, GUIYAUME ÈYÉT FURMIN

À 'rvwêr, pa.

160

LÈ RWÈ

À 'rvwêr mès-êfants, què 'l bon Dieu vos bèniche.

Dèvant d'souîrti, Gènèviève, Guiyaume èyét Furmin tchantont dinsî :

Qui dè nous twès qu' âra 'l chance èl promî
Dè mèr' ès min d' sul roûze dè sinte Èrnèle ?
Èl roûze èst p'tit', mès 'l foûrtune èst grande, ièle,
Èyét dins 'm poch' djè cwé qu'èl' froût fin bî.

GÈNÈVIÈVE (*toute seûle*)

Sâra wér' dè choûzes,
Djè 'l sins, d' trouver 'l roûze :
Pou 'l coud', èm chèn'-t-i,
Djè n'âré qu' à m' bachî.
Lès liârd's f'ront 'm n-afêre :
Djè 'n dis nî 'l contrére ;
Mès ç' què dj' vû promî,
C'èst 'm papa 'rmi d'su pîd.

Adon, i 'rpèrdont tous lès twès come au couminch 'mint :

Qui dè nous twès qu' âra 'l chance èl promî
Dè mèr' ès min d' sul roûze dè sinte Èrnèle ?
Èl roûze èst p'tit', mès 'l foûrtune èst grande, ièle,
Èyét dins 'm poch' djè cwé qu'èl' froût fin bî.

DEUXIÈME ACTE

Le théâtre représente un bois.

SCÈNE I

GENEVIÈVE

Elle cherche après la rose.

Toujours rien !...

Elle arrête un peu.

Je suis bien lasse ! ... Mais ça, ça ne fait rien. Même s'il me fallait être fatiguée pendant trois semaines, il faut que je la trouve !... Il faut que je la trouve !... Moi, ou bien un autre. Si c'est moi, tant mieux. Si c'est un autre, c'est bien aussi... Le principal, c'est que mon papa soit guéri... Tout le reste, je m'en moque... Mais tout de même, s'il m'arrivait de gagner un magot pareil, il me semble que je serais sauvée. Je n'ai besoin de rien jusqu'à présent et je ne me plains pas de mon sort, bien au contraire. Mais si cette chance venait à me sourire, je ne serais pas embarrassée pour le placement de mon argent... Je ferais faire en premier une belle église en l'honneur de sainte Renelde. On parle de Sainte-Gudule à Bruxelles : elle deviendra une cabane comparée à celle que j'imagine. Ensuite, je ferais faire, à côté de l'église, un hôpital comme on n'en n'a jamais vu, pour ceux qui souffrent de leurs jambes. Et tous les ans, le jour où mon père aurait été guéri, il y aurait là-bas des fêtes, des fêtes !... Mais avant de se monter la tête avec toutes ces idées, tâchons de trouver la rose. Il sera encore temps, quand nous l'aurons entre nos mains, de penser à ce qu'elle nous rapportera : faire de beaux projets, ce n'est pas difficile, mais trouver la rose, voilà le nœud dit le scieur^a.

Elle part en cherchant.

SCÈNE II

FIRMIN (*au moment où Geneviève sort, il entre en cherchant la rose*)

Toujours rien ! ...

Il arrête un peu.

Je suis bien fatigué !... Si ce n'était pour mon père, j'enverrais tout au diable... Mais, de le voir souffrir ainsi, ça me gêne beaucoup et je passerais dans le feu pour le soulager... Il n'y a que dans ce bois-ci pourtant que nous pourrions la trouver... Allons ! Cherchons encore un peu.

Il cherche.

DEÛZIÈME AKE

Èl tèyâte èrprésinte in bo.

SÈNE I

GÈNÈVIÈVE

Èle cache après 'l roûze.

Co toudi rî ! ...

Èle djoke ène miyète.

Djè sù bien 'scranse ! ... Mès ça, ça 'n fèt rî. Cor què d' devroûs m'èrsinte dè fatigue twès s'mènes dè long, i 'm èl faut trouver ! ... I 'm èl faut trouver ! ... Mi, ou bî in-aute. Si c'èst mi, c'èst tant mieu. Si c'èst-in-aute, il èst co toudi boû... Èl principâl, c'èst qu'èm papa seûtche èrfèt... L'aute rès', djè 'n m'èrtourne nî après... Mès tout d' même què si dj' tchéroûs jamé à gagnî in fafiot parèy', i 'm chène à vîr què dj' sâroûs 'scapéye. Djè n'é dandjî d' rî djusqu'asteûre èyèt djè 'n mè plind nî d'èm soûrt, bî du contraire. Mès si 'ç chance-là 'm ariv'roût toudi, djè 'n sâroûs nî imbarasséye pou 'l plaç'mint d' mès liârd... Djè f'roûs fé, tout 'l promî, ène bèle èglîje à l'oûneûr dè sinte Èrnèle. O pâle dè sinte Gudule à Brussèle : 'ç sâroût 'ne baraque al égard dèl ciène què dj'é dins l'idéye. Adon, djè f'roûs fé, asto d' l'èglîje, in ospitau come o 'n a jamé vu, pou lès cyins qui ont à dire à leûs djambes, èyèt tous l'z-ans, èl djoû qu'èm père âroût 'sté 'rfèt, il âroût doûlà dè fièsses, dè fièsses ! ... Mès d'vant d' nos monter 'l tièsse dinsi, wétos-n' dè trouver 'l roûze. I sâra co tans, quand nos l' ârons dins no min, dè sondjî à qu'èst ç' qu'èle nos rapoûrt'ra : fé dè bias plans, ça n'èst nî maléjèle, mès trouver 'l roûze, v'là 'l neû, dist-i 'l soyeû !

Èle pârtè in cachant.

SÈNE II

FURMIN (à 'ç què Gènèviève soûrt', il inte in cachant après 'l roûze)

Co toudi rî ! ...

I djoke ène miyète.

Djè sù bien 'scran ! ... Si 'ç astoût nî pou 'm père, dj'invoyièroûs tout 'l boutique au diâbe... Mès dèl vîr souffri come i fèt, ça 'm gêne trop foûrt èyèt dj' pas'roûs dins 'l feû pou 'l souladjî... I n'a qu' dins 'ç bo-ci pourtant qu' nos pourin' èl trouver... Alons ! Cachos-n' co 'ne miyète.

I cache.

SCÈNE III

FIRMIN, GUILLAUME

GUILLAUME

Il cherche après la rose, sans voir Firmin.

Toujours rien !...

Il arrête un peu.

Je suis bien fatigué !..

FIRMIN

Tiens ! Voilà Guillaume !

GUILLAUME

Que faites-vous donc ici ?

FIRMIN

Vous le voyez bien, je cherche après la rose.

GUILLAUME

Vous chercherez encore longtemps.

FIRMIN

Pourquoi donc ?

GUILLAUME

Voyez pourquoi ! Eh bien, parce que cette rose-là, si seulement elle existe, elle est encore plus rare que les chiens bleus et, selon moi, je pense bien qu'il s'agit même d'une carotte de Baptiste pour qu'il obtienne sa maison.

FIRMIN

Pourquoi cherchez-vous après alors, s'il n'y en a pas ?

GUILLAUME

Moi ? Je ne cherche pas après...

FIRMIN

Que faites-vous ici, alors ?

GUILLAUME

Eh bien, je me promène...

FIRMIN

On ne se promène pas plié en deux...

SÈNE III

FURMIN, GUIYAUME

GUIYAUME (*i cache après 'l roûze, sans vîr Furmin*)

Co toudi rî ! ...

I djoke ène miyète.

Djè sù bien 's cran ! ...

FURMIN

Tènè ! Là bî Guiyaume !

GUIYAUME

Què fêtes cî, hon, vous ?

5

FURMIN

Vos 'l viyîz bî, djè cache après 'l roûze.

GUIYAUME

Vos cach' rez co lontin !

FURMIN

Pouquè, hon, ça ?

GUIYAUME

Wétîz, pouquè ! Bî, pasquè 'ç roûze-là, si èle ègzisse seûl' mint, èst co pus râle què lès bleûs tchîs èyèt même, pour mi, dj'è bî dins l' idéye què c'èst 'ne carote dè Batisse pour lui avwè 's mézo.

FURMIN

Pouquè cachî après, s' i 'n d' a pouû à trouver ?

10

GUIYAUME

Mi ? Djè 'n cache nî après...

FURMIN

Què fêtes cî, t'aboûrd ?

GUIYAUME

Bî, djè 'm pourmène...

FURMIN

O 'n sè pourmène nî ployî tout doube...

GUILLAUME

Oh ! Je regardais...

FIRMIN

Vous regardiez après la rose, va !

GUILLAUME

Eh bien ! Mettons que ce soit vrai : qu'y a-t-il avec ça ?

FIRMIN

Rien, mais il ne faut pas venir ici pour vous vanter.

GUILLAUME

Je ne me vante pas, au contraire, puisque j'allais vous mettre un marché en main.

FIRMIN

Un marché ?

GUILLAUME

Oui ! Voulez-vous que celui qui trouve la rose soit obligé de partager avec son frère ?

FIRMIN

Et Geneviève ?

GUILLAUME

Bah ! Geneviève ! Qu'est-ce qu'une femme a besoin de...

FIRMIN

Mais ce n'est pas juste, ça !

GUILLAUME

Mais si, bien sûr que c'est juste, étant donné que si je ne vous avais rien dit, il y en aurait un de nous trois qui aurait récupéré tout le magot pour lui tout seul...

FIRMIN

C'est vrai, ça...

GUILLAUME

Alors, si c'est moi ou bien vous qui trouve la rose, il nous est encore libre de faire avec Geneviève ce qu'il nous semble, n'est-ce pas ? Elle s'en remettra toujours d'après moi.

FIRMIN

C'est encore vrai, ça.

15

GUIYAUME

O ! Djè wétous...

FURMIN

Vos wétîz après 'l roûze, da !

GUIYAUME

È bî! Mètos-n' què ça yèst vré : qu'èst ç' qu'il a avè ça ?

FURMIN

Rî, mès-i 'n faut nî v'ni cî vos vanter...

GUIYAUME

Djè 'n mè vante nî, què du contrére, pusqué c'èst què d' dalous vos mète in martchi in min.

FURMIN

20

In martchi ?

GUIYAUME

Woy' ! Volez què 'l cyin qui trouve èl roûze seûtche oblidjî à fé pârte avè 's frèrè ?

FURMIN

Èyét Gènèviève ?

GUIYAUME

Bâ ! Gènèviève ! Qu'èst ç' qu'ène coumére a dandjî ...

FURMIN

Mès ça n'èst nî djûsse, ça !

GUIYAUME

Mès si fét qu' ça yèst djûsse, vu què si dj' n'âroûs yeû rî dit, i d' âroût yun d' nous-autes twès qui pèrdoût 'l migot pour li tout seû...

FURMIN

25

Ça yèst vré, ça.

GUIYAUME

Adon, si c'èst mi ou bî vous qui trouve èl roûze, i nos-èst co libe dè fé avè Gènèviève çu qui nos chène, èndo ? Èle sè d'in 'rsintiroût toudî, d'après mi.

FURMIN

Ça yèst co vré, ça.

GUILLAUME

Alors, c'est convenu, n'est-ce pas ?

FIRMIN

Il faudra bien, peut-être.

GUILLAUME

Allons, ainsi !

Ils se tapent dans la main l'un l'autre.

FIRMIN

Maintenant, je vais chercher par là.

GUILLAUME

Et moi, par ici.

FIRMIN

À plus tard !

GUILLAUME

Salut !

Firmin s'en va en cherchant.

SCÈNE IV

GUILLAUME

S'il pense que je ferais part à deux avec lui dans le cas où je trouverais la rose, c'est qu'il me croit aussi bête que lui. Partager ! Alors là, il ne manquerait plus que ça ! Je n'aurais pas assez de tout le magot pour faire tout ce que j'ai en tête. Mettons que je sois, maintenant, en possession de la moitié de la fortune de mon père : pour commencer, je n'habiterais plus avec eux... Il y a de quoi en devenir malade ! Grand-père prend déjà de l'âge, grand-mère c'est encore pire : ils ne sont plus bons qu'à se tenir au coin de feu... D'ailleurs, ils n'ont jamais su vivre comme des personnes dignes de leur rang, et tout roi et toute reine qu'ils sont, ils n'ont jamais été que deux paysans... Quand moi je serai roi, les affaires iront autrement qu'elles ne vont, et ce n'est pas moi qui irai me montrer à un paysan, comme l'a encore fait mon père ce matin, en une tenue de métayer... Un paysan qui parle au roi comme à son père, si le diable n'est pas dans les détails ! Je leur apprendrai ce que c'est que la langue française, moi, à ces manants-là ! Je leur montrerai déjà qui je suis quand j'aurai la moitié de la fortune de mon père... J'aurai mes propres domestiques, mais ils seront faits d'un autre bois que Benoît et s'ils souhaitent garder leur poste, il leur faudra filer droit... Et mon ministre ! Mon ministre, pour commencer, je n'en aurai plus ! Encore aujourd'hui, je me rongais les sangs d'entendre un homme parler comme le ministre parlait là... Et Firmin, et Geneviève... Ils applaudissent, eux, à tout ça... Faut-il être bête ! Faut-il n'avoir aucune idée ! ... Je ne souhaite de

GUIYAUME

T'aboûrd, c'est conv'nu, 'ndo ?

FURMIN

Il faura bî, azârd.

30

GUIYAUME

Alons, insi !

I tapont dins 'l min d'yun 'l aute.

FURMIN

Asteûre, djè va cachî par là

GUIYAUME

Èyét mi par-cî.

FURMIN

Djusqu'à pus târd.

GUIYAUME

Salut !

35

Furmin s'è va in tout cachant.

SÈNE IV

GUIYAUME

S'i pinse què djè froûs pârte à deûs dins 'l cas què dj' trovèroûs 'l roûze, i 'm prind pou t'aussi bièsse què li. Pârte à deûs ! Bî, i 'n fauroût pus qu' ça ! Djè n'ârè nî d' trop d' tout 'l fafiot pou mi fé 'ç què dj'é dins l'idéye. Mètos-n' què d'eûche asteûre èl mitan dèl foûrtune d'èm père : pou couminchî, djè 'n demèroûs pus avè tout yeûs'... Il a pou dèv'ni malâde ! Grand-père prind d'dja d' l'âdje, grand-mère c'est co pîre : i 'n sont pus boûs qu' pou sè 'stitchî au culot du feû... D'ayeûr, i n'ont jamé seû vîve come dès djins d' leû rang èyét tout rwè èt tout rène qu'i sont, ça n'a jamé 'sté qu' deûs payizans... Quand dj' sâré rwè, mi, lès-afêres diront autrèmint qu'èles nè vont èyét c'est n'èst nî mi qui dira s'amoustrer à in payizan, come èm père èl fézout co au matin, dins 'ne tènûwe d' fourboutî... In payizan qui pâle au rwè come à 's père, si 'l diâle n'èst nî d'dins ! Dj' leû z-apèdré çu qu' c'est qu' la langue francèsse, mi à cès manants là ! Djè leû moustèrè d'dja qui èst ç' què dj' sù quand dj' âré 'l mitan dèl foûrtune d'èm père... Dj' âré dès domestiques à mi, mès 'ç sâra d'z-autes gayârdès què Bènwét èyét s'i volont t'ni leû posse, i leû faura tchèryî dwèt... Èyét 'm minisse ! Èm minisse, pou couminchî, djè 'n d'aroûs poû ! Co audjoûrdu, djè mindjous 'm sang d'intinde in-ome pârler come èl minisse pârlout là... Èyét Furmin èyét Gènèviève, il aplaudichont, yeûs', à tout ça... Faut-i yèsse inocin ! Faut-i 'n avwêr poû d'idéye ! ... Djè 'n suwète poû d'

mal à personne, mais quand mon père sera mort et que ce sera moi le chef, il n'y en aura plus un dans le pays qui oserait relever sa tête, ou alors, aussi sûr que je suis ici, il saurait combien ça coûte. Mais nous n'en sommes pas encore là actuellement, nous ne pouvons faire que comme le chat qui chasse : prendre patience. Que j'aie seulement la rose, que je l'aie et mon compte est déjà à moitié fait !... Si Geneviève passait par ici, je lui proposerais le même marché qu'à Firmin : moi, j'ai tout à y gagner et rien à perdre... Mais voilà qu'elle arrive... Il me semble qu'elle a un drôle d'air... Que regarde-t-elle ainsi ? Cachons-nous un peu.

Il va au fond du théâtre.

SCÈNE V

GUILLAUME, GENEVIÈVE

Geneviève entre avec la rose dans sa main. Elle avance jusqu'au-devant du théâtre en la regardant et sans voir Guillaume. Elle chante :

Depuis longtemps je vous cherchais,
Sans être sûre que je vous trouverais.
Je vous ai, rose, ah ! Quel beau jour,
Pour moi, pour mon père
Et pour ma mère !

Merci, sainte Renelde, de bon cœur :
Je vous dois le plus grand de mes bonheurs,
Et je vous prie de me croire,
Toujours, j'aurai bonne mémoire.

Depuis longtemps je vous cherchais,
Sans être sûre que je vous trouverais.
Je vous ai, rose, ah ! quel beau jour,
Pour moi, pour mon père
Et pour ma mère !

La jambe malade de mon pauvre papa,
Avec cette rose-ci elle guérira,
J'ai la rose de sainte Renelde !
Comme elle sent bon ! Comme elle est belle !

mau à pèrsône, mès quand 'm père sâra moûrt èyét qu' 'ç sâra mi mèsse, i 'n d'âra pus yun dins 'l payi qui oûz'roût 'rléver 'l tièsse, ou bî, t'aussi seûr què dj' sù cî, i sâroût pou combî. Mès nos n'astons nî co là èyét pou 'l moumint d'asteûre, nos 'n povons qu' fé come èl tchat qui 'strône : prinde pacyince. Què d'eûche èl roûze, seûl'mint, què d' l'eûche èyét djè 'm conte dèdja à mitan 'scapé ! ... Si Gènèviève pas'roût par cî, djè li froûs fé 'l même martchi qu' à Furmin : pou mi, dj'é tout à gangnî èyét rî à pièrde... Mès, vèl-là qu'èle arive... I 'm chène qu'èle a 'ne drole d'ér... Qu'est ç'qu'èle ravise dinsi ? Muchos-n'-nous 'ne miyète.

I va dins 'l fond du tètête.

SÈNE V

GUIYAUME, GÈNÈVIÈVE

Gènèviève inte avè 'l roûze dins 's min. Èle avance, in 'l ravisant èyét sans vîr Guiyaume, djusqu'à d'sul dèvant du tètête. Èle tchante :

Dèspû lontin djè vos cachous,
Sans yèss' seûr' què dj' vos trouvèroûs.
Djè vos-é, Roûze, a ! qué bia djoû,
Pour mi, pou 'm père
Èyét pou 'm mère !
Mèrci, sinte Èrnèle, dè boû keûr :
Djè vos dwé 'l pus grand d' mès bouneûrs,
Èyét dj' vos priye dèl cwêre,
Toudi djè d' âré boune mémwêre.

Dèspû lontin djè vos cachous,
Sans yèss' seûr' què dj' vos trouvèroûs ;
Djè vos-é, Roûze, a ! qué bia djoû
Pou mi, pou 'm père
Èyét pou 'm mère !

Èl djamb' malâd' d'èm poûv' papa,
Avè 's roûze-ci s'èrguérira :
Dj'é 'l roûs' dè sinte Èrnèle !
Come èl' sint boû ! Come èle èst bèle !

Et puis, mon père l'a bien promis :
La moitié de sa fortune, c'est pour moi...
Est-ce un rêve ? ... J'entends une voix qui me dit
« Allez, pauvre fille,
C'en est fini de votre vie !... »

GUILLAUME

Que me chantez-vous là ?

GENEVIÈVE (toute saisie)

Ah ! Guillaume, c'est vous qui êtes là ? Savez-vous que j'ai trouvé la rose ?

GUILLAUME

Bah oui ! Je peux voir ?

GENEVIÈVE (*en montrant la rose*)

Voilà.

Guillaume s'approche pour la prendre. Elle la retire.

Vous pouvez certes la voir, mais pas la toucher.

GUILLAUME

Vous avez peur que je vous la mange, hein ?

GENEVIÈVE

Non dites, mais je tiens à la tenir.

GUILLAUME

Sotte ! Ce n'est même pas sûr que ce soit celle-là seulement.

GENEVIÈVE

Pour ça, je n'ai aucune crainte. Regardez comme elle est petite et brune et douce comme du velours, telle que Baptiste l'avait dit.

GUILLAUME

Baptiste, Baptiste ! Vous me faites bien rire avec votre Baptiste !

GENEVIÈVE

Eh bien oui, riez, Monsieur ! Ce qui me rend le plus heureux, c'est de penser que mon père va guérir... Sans compter que j'aurai une dot.

Elle se dirige pour partir.

Èy' adon 'm pér' l'a bî promi :
'l mitan d'ès fôurtun', c'est pour mi...
Èst-ce in rêv' ? ... Dj'intind 'ne vwè qui m' dit
« Alez, pouv' fiye,
C'est fèt d' vo vîye ! ... »

GUIYAUME

Què 'm tchantez là ?

GÈNÈVIÈVE (*toute sézîye*)

A ! Guyaume, c'est vous qu'est-là ? Savez bî qu' dj'é trouvé 'l roûze ?

GUIYAUME

Bâ oui ! Pau vîr ?

40

GÈNÈVIÈVE (*in moustrant 'l roûze*)

Vèl-là

Guyaume va pou 'l prinde, èle l'èrsatche.

Vos povez bî 'l vîr, mès nî 'l touchî.

GUIYAUME

Avez peû qu' djè vos 'l mindje, hon ?

GÈNÈVIÈVE

Non fèt, mès djè tî al tèni.

GUIYAUME

Sote ! I n'est nî seûr què c'est-ièle, seûl'mint.

GÈNÈVIÈVE

Mès ça, dj' n'é nî peû. Wétîz come èle èst p'tite èyét brune èyét douce come du v'loûr,
tout parèye què Batisse l'avout dit...

45

GUIYAUME

Batisse ! Batisse ! Vos 'm f'rîz bî rire avè vo Batisse !

GÈNÈVIÈVE

È bî, riyîz, da, Monsieû ! Èl pus binéche què dj' sù, c'est-in sondjant qu'èm papa va sè
'rfé... Sans conter què d' d' âré yun d' pouîrt dè mariâdje.

Èle va pou pârti.

GUILLAUME (*au public*)

Elle ne l'a pas encore !

Il crie après elle.

Geneviève !

GENEVIÈVE

Qu'est-ce qu'il y a ?

GUILLAUME

Si vous étiez une petite sœur bien aimable et qui aime son frère, n'est-ce pas, vous me donneriez cette rose-là.

GENEVIÈVE

Oh ! Oh ! Vous ne manquez pas de culot, vous ! Ne vous faudrait-il que ça pour être heureux ?

GUILLAUME

Geneviève, je parle sérieusement : n'êtes-vous pas déjà assez contente du fait que notre père va guérir ? Qu'avez-vous donc encore besoin de la moitié de sa fortune ?

GENEVIÈVE

Pour ma dot, vous dis-je !

GUILLAUME

La fille du roi a-t-elle besoin d'une si grosse dot que ça ? Et puis, mazette, est-ce qu'on pense à se marier à l'âge que vous avez ?

GENEVIÈVE

Je ne resterai pas toujours aussi jeune que je ne le suis, n'est-ce pas.

GUILLAUME

Allons, pas tant d'histoires : voulez-vous me la donner, oui ou non ?

GENEVIÈVE (*toute saisie*)

Guillaume, vous ne voudriez pas me la prendre quand même ?

GUILLAUME (*s'avançant vers elle*)

Voulez-vous me la donner ?

Geneviève se retire en arrière en faisant signe que non.

Voulez-vous me la donner ?

GENEVIÈVE

Vous ne feriez pas une chose pareille, quand même ?

GUIYAUME (*à lès djins*)

Èle nè 'l a nî co !

I criye après

Gènèviève !

GÈNÈVIÈVE

Qu'èst-ce qu'il a ?

GUIYAUME

Si vos sârîz là 'ne pètite sieûr bî n-amitieûse èyét qui vwèt voltî 's frère, èndo, vos 'm don'rîz 'ç rouze-là.

50

GÈNÈVIÈVE

O ! O ! Vos n'astez nî fantasse, vous ! Èn vos fauroût-i qu' ça pou vous yèsse contint ?

GUIYAUME

Gènèviève, djè pâle sérieû : n'astez nî d'dja binéche assez qu' no père va s'èrfé ? Qu'avez co dandjî dèl mitan d'ès foûrtune ?

GÈNÈVIÈVE

Pou 'm poûrt dè mariâdje, vos dis-dje !

GUIYAUME

Èst-ce qu'èl fiye du rwè a dandjî d'in si gros poûrt dè mariâdje què ça ? Èyét adon, mazète, èst-ce qu'o sondje à 's marier à l'âdje què vos-avez ?

GÈNÈVIÈVE

Djè 'n demèré nî toudi si djoûne què dj' sù, 'ndo ?

55

GUIYAUME

Alons, nî tant dè contes : volez m'èl doner, woy' ou non ?

GÈNÈVIÈVE (*toute sézie*)

Guiyaume, vos 'n vourîz nî m'èl prinde, èndo ?

GUIYAUME (*avançant d'sur ièle*)

Volez-m'èl doner ?

Gènèviève s'èrsatche in-arière in f'zant signe què non.

Volez-m'èl doner ?

GÈNÈVIÈVE

Vos 'n f'rîz nî in-afêre parèye, èndo ?

GUILLAUME

Une fois !

Geneviève fait signe non.

Deux fois !

Geneviève fait encore signe que non.

Trois fois !

Toujours la même chose.

Eh bien ! Voilà alors !

Il tue sa sœur qui tombe en poussant un cri. Il prend la rose, ensuite, il regarde sa sœur et il essuie son front avec son mouchoir de poche.

Elle est morte, oui ça, nom d'une pipe !... Qu'ai-je donc fait ? Aller tuer ma sœur pour quelques liards ?... Pour quelques liards ! ... Pour la moitié de la fortune de mon père, que je veux dire... Après tout, elle n'avait besoin de me la refuser ! C'est à moi, ces liards-là : ne suis-je pas le plus âgé des fils de mon père ? Et juste parce qu'il plairait à mon père de les dépenser à mauvais escient et de dilapider sa fortune pour une médiocre rose qui ne vaut pas quatre sous, devrais-je me laisser faire sans dire un mot ? Halte-là, dites ! Je ne suis pas né d'hier et je ne suis pas comme mon frère Firmin qui se laisserait cracher au visage et qui dirait encore merci... Dans ce monde-ci, c'est le plus malin qui attrape l'autre, et il vaut mieux tuer le diable plutôt que le diable ne vous tue... Mais mon père, que va-t-il dire ? Comment faire pour lui annoncer une nouvelle pareille ? « Ma fille, ma Geneviève » comme il dit ! C'est qu'il l'aime encore plus que la prunelle de ses yeux et ça pourrait bien être pour lui le coup de grâce... Bah ! Adviennent que pourra, ce sont les plus atteints qui partent en premier et, après tout, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs... Mais cherchons toujours à dissimuler les preuves, parce que s'il arrivait quelqu'un, mon affaire serait faite... Et justement, il me semble entendre un bruit par là-bas. Vite, dépêchons-nous.

Il prend Geneviève dans ses bras et il sort avec.

SCÈNE VI

TICHE DU CRON

Il chante :

Arrêtons-nous ici, pour nous reposer un peu.

Je suis parti de ma maison, qu'il ne faisait pas encore jour.

J'ai vendu trois de mes chevaux : voilà encore une bonne journée de faite

Et j'ai bien mérité, me semble-t-il, de boire un coup.

Il boit.

In coû !

Gènèviève fét signe què non.

Deûs coû !

Gènèviève fét co signe què non.

Twès coû !

Co toudi 'l même.

È bî ! Tènè, t'aboûrd !

I tuwe 's sieûr, qui tché in donant in cri. I prind 'l roûze, adon, i ravise ès sieûr èy' i 'rsuwe 's front avè 's mouchwêr dè poche).

Èle èst moûrte, da, ça, nom dèzo ! ... Qu'èst-ce què dj'é là fét ? Daler tuwer 'm sieûr pou sacante liârds ! ... Pou sacante liârds ! Pou 'l mitan dèl foûrtune d'èm père, què dj' vû dire... Après tout, èle n'avout nî dandjî d' mè 'l èrfuser ! C'èst-à mi, cès liârds là : èn sù-dju nî 'l pus vî dèès gârçons ? Èyét pasqu'i pléroût à 'm père dè lès dèspinsèr mauvau èyét d' brascater 's foûrtune pou 'ne fayeûse roûze qui 'n vaut nî quat' sous, djè d'vroûs 'm lèyî satchî 'l pia dju du dos sans seûl'mint drouvi 'm bouche ? Alte in pas, savez-là ! Djè 'n sù nî v'nu au monde d'audjoûrdu èyét djè 'n sù nî arivé come èm frère Furmin qui 's lèy'roût ratchî dins 'l né èyét qui diroût co mèrci... Dins 'ç monde-ci, c'èst 'l pus malin qu'atrape l'aute èy' i vaut mèyeû tuwer 'l diâle qu'èl diâle èn vos tuwe... Mès 'm père, qu'èst ç' qu'i va dire ? Comint fé pou li z-aprinde ène nouvele parèye ? « Èm fiye, èm Gènèviève », come i dit ! C'èst qu'i 'l vwèt co pus voltî qu'èl prunèle dè sès-îs èyét ça pouroût bî yèsse pour li 'l coup d' la môrt... Bâ ! Qu'i voye come i vût, i 'n-in moura qu' lès pus malâdes èy' après tout, o 'n fét pou d'am'lètes sans 'skèter dèès yeus... Mès wétos-n' toudi dè muchî lès 'scayes, pasquè s'il ariv'roût 'ne sakî, èm n-afère èn sâroût nî bèle... Èyét djustèmint, i m' chène què dj'intind in brû par lauvau. Dèspétchons-nous râd'mint.

I prind Gènèviève dins sès bras èy' i soûrt' avè.

SÈNE VI

TICHE DU CRON

I tchante.

Arètos-n'-nous doûci, pou nos 'rpouzer 'ne miyète.

Djè sù voye d'èm mézo, qu'i 'n fèzout nî co djoû.

Dj'é vindu twès d' mèès tch'faus : là co 'ne boun' djoûrnèye d' fête

Èyét dj'é bî gangnî, 'm chèn'-t-i, dè bwère in coup.

I bwèt.

Ça va tout de suite mieux,
Avec un peu de pèkèt :
Je ne voudrais pas me débarrasser
De ma bouteille de Cloquet^b...

Mes chevaux se reposeront deux secondes :
J'ai bien pris soin de les attacher.
Je serai ici le mieux au monde
Pour me reposer avant de partir.

Il s'assied sur une souche.

Faire le marchand de chevaux, c'est un beau métier. Je ne dirais pas ça à tout le monde, mais c'est un beau métier. Un tout beau même ! Seulement, il faut être malin et, de ce point de vue-là, il n'en est pas un qui puisse se vanter de m'avoir déjà carotté. Pourtant, des carotteurs, dans notre métier, ce n'est pas ça qui manque... Mais les Tiche du Cron en ont toujours eu de ça. Et je suis de la famille pour quelque chose...

Il essuie son front.

Ne le serais-je pas, plutôt !

Il s'endort.

SCÈNE VII

TICHE DU CRON ET LE BERGER

LE BERGER

En entrant sur scène, il va couper un roseau qui a poussé à l'endroit où Geneviève est tombée et il se met à le tailler pour en faire une flûte.

À cause de quoi dirait-on bien donc que la journée me semble si longue que ça aujourd'hui ? Voilà que j'ai tout fait : j'ai dormi, j'ai chanté mes plus belles chansons, j'ai même tenu une conversation avec Bergeot^c... Mais rien ! Il y a des jours ainsi où on ne sait à quoi tourner. Finalement, j'ai laissé là-bas mes moutons dans la fondrière avec Picard et Bergeot. Entre nous, disons-le, quand ils ont ceux-là à leurs trousses, il n'y a plus besoin de berger...

Il voit Tiche.

Tiens ! Voilà Tiche du Cron ! Il n'est pas seul aujourd'hui : son ivresse est avec lui. Quel grand ivrogne que ça me fait-là quand même ! Il n'en boit qu'une à la fois, disons, mais ça ne fait rien : il a toujours son petit compte à la fin... Seulement, il risque d'attraper froid à dormir comme ça dans le bois.

Il va secouer Tiche.

I va mèyeû tout d' swite,
Av' ène gout' dè pèkè :
Djè 'n voûroûs nî m' fé quite
D'èm boutèye dè Cloquet...

Mès tch'faus s'èrpoûzront deûs sècondes :

Dj'é bî yeû sogn' dè l'z-aloyî ;
Djè sâré cî 'l mèyeû du monde
Pou mi socler dèvant d' pâti.

I s'achîd d'su in cu d'ârbe.

Fé 'l marchand dè tch'faus, c'est-in bia mèstî. Djè 'n diroûs nî ça à tout 'l monde, mès c'est-in bia mèstî. Èy' in tout bia éco. Seûl'mint, i faut yèsse fichau èyét d'èç costé là, i 'n d'a nî yun qui pût 's vanter dè m'avwêr jamé caroté. Pourtant, dès carotièrs, dins no mèstî, c'est nî ça qui manque... Mès lès Tiche du Cron ont toudi yeû d' ça.

I mousse ès front.

Èyét dj' sù dèl famiye pou 'ne saké... Nè 'l saroûs-dju nî, putoût !

I s'indoûrt.

SÈNE VII

TICHE DU CRON, 'L BÈRDJI

ÈL BÈRDJI

In-intrant, i va couper in roja qui a poussé al place 'yu 'ç què Gènèviève a tcheûd èy' i 's mèt al tayî pou fé in chuflot avè.

À qué manque èst-ce qu'o diroût bî qu'èl djoûrnéye 'm chène si longue què ça audjoûrdu, hon ? Là qu' dj'é tout fét : dj'é doûrmi, dj'é tchanté mès pus bèles, dj'é même tène 'ne conversâssion avè Bèrdjot... Mès rî ! Il a dès djoûs dins èyu 'ç qu'o 'n sèt nî à què tourner. Finâl'mint, dj'é là lèyî mès bèdots dins 'l fondréye avec Picard èyét Bèrdjot. Intrè nous swèt dit, quand i z-ont cès-lales à leûs ayes, i n'a pus dandjî d' bèrdjî...

I vwèt Tiche.

Tènè ! La bî Tiche du Cron ! I n'èst nî co tout seû audjoûrdu : ès chique èst-avè li. Quéè percéye souléye què ça 'm fét 'l même ! I 'n d'in bwèt qu' yeune au coû, mètos-n', mès ça 'n fét rî, il atrape toudi bî 's pètit conte dins... Seûl'mint, i va tout 's rafwèdi à doûrmi come ça dins 'l bo.

I va 'skeûr Tiche.

Eh ! Tiche ! N'avez-vous pas peur d'attraper un rhume ?

TICHE (*en se réveillant*)

Ah ! C'est vous qui êtes là, vieux sorcier^d ?

LE BERGER

Sorcier, sorcier ! Nous ne sommes plus au temps où les bergers changeaient leurs moutons en tas de fumier et où ils buvaient le vin de leur maître par la petite boule de leur houlette^e. D'ailleurs, avec toute ma sorcellerie, je n'ai pas encore réussi à inventer quelque chose qui puisse me faire vivre sans rien faire, contrairement à certains...

TICHE

Que voulez-vous dire par là ?

LE BERGER

Je veux dire, Tiche, que s'il existe des gaillards qui ont la vie facile pour gagner leurs liards, ce sont bien les marchands de chevaux...

TICHE

Eh bien, elle est bonne celle-là ! Il n'y a que les bergers qui travaillent peut-être ! Le plus de mal qu'ils ont, c'est pour tricoter leurs moufles et chercher après les herbes pour fabriquer leurs petits remèdes... Quand ils ne s'amusent pas à faire des flûtes... Ma foi, ce sont leurs chiens qui font leur boulot.

LE BERGER

Mais oui, c'est ça maintenant ! Et quand mes moutons attrapent une maladie ou l'autre ?

TICHE

Ce n'est pas pour un coup de sang qu'il y a de temps en temps.

LE BERGER

Et quand ils attrapent la gale ? Et quand ils ont le piétin^f à leurs pattes, ce sont encore mes chiens qui préparent le jus de tabac mélangé à de l'urine, peut-être ? D'ailleurs, ce n'est pas dans notre métier qu'on a l'occasion de prendre une cuite comme vous avez encore l'air d'avoir maintenant, soit dit sans vous offenser.

TICHE

Vous êtes quand même un peu moqueur, vous, berger. Après, ne venez pas me dire que je suis soul ! Je suis tout endormi, oui, car je suis épuisé : je reviens de la foire de Binche^g.

LE BERGER

Tenez ! Et les affaires ont été bonnes, c'est donc ça ?

É, Tiche ! N'avez nî peû d'atrapèr in catâre ?

TICHE (*ès rinvéyant*)

A ! C'est vous qu'est là, vî soûrcî ?

ÈL BÈRDJÎ

Soûrcî ! Soûrcî ! C'est n'est pus du tans 'yu 'ç què lès bèrdjîs candjin' leûrs bèdots à moncha d' fî èyu 'ç qu'i buvin' èl vî d' leû mèsse pal bourlète dè leû n-oulète. D'ayeûr, avè tout 'm soûrcèl'rîye, djè n'é nî co seû indvinter 'ne sakè pou mi vîfe sans rî fé come d'aucuns, toudi mi.

TICHE

Què volez dire avè ça ?

65

ÈL BÈRDJÎ

Djè vû dire, Tiche, què s'il a dèès gayârdès qui 'l ont quinje pou gangnî leûs liârdès, c'est bî lès marchands dè tch'faus...

TICHE

Bî, cès-lales èst co boune ! I 'n a qu' lès bèrdjîs qui travayont, azârd ! Èl pus d' mau qu'il z-ont, c'est pou tricoter leûs moufes èyéty cachî à z-yèrbes pou fabriqué leûs p'tits 'rmédès... Quand i 'n s'amusont nî à fé dèès chuflots... Bî, c'est leûs tchîs qui f'zont leû mèstî.

ÈL BÈRDJÎ

È bî, c'est ça, t'aboûrd ! Èyéty quand mès bèdots atrapont 'ne plauque ou bî l'aute ?

TICHE

Là bî pou in coup d' sang qu'i d'a d' tins-in tins yun...

ÈL BÈRDJÎ

Èyéty quand il atrapont 'l gale ? Èyéty quand il ont 'l piétin à leûs pates, c'est co mès tchîs, azârd, qui préparont 'l djus d' toubak' avè dèl pichate ? D'ayeûr, c'est nî dins no mèstî qu'o n-a 'l ocâsion d'atrapèr dèès prones come vos m'avez co l'ér dè d'avwêr yeune asteûre, swèt dit sans vos crosser.

70

TICHE

Vos 'stez co bî 'ne miyète bètchâr, vous, bèrdjî. T'aleûr, èn vérez nî là dire què dj'é 'ne chique ? Djè sû tout indoûrmi, woy', fôurce què dj' sû 'scren : dj'èrvî dèl fwêre dè Binche.

ÈL BÈRDJÎ

Tènè ! Èyéty lès-afêres, ont-èles bî 'sté, pou ça ?

TICHE

J'ai vendu trois de mes chevaux, tout de même. Mais ça ne va plus, les affaires, maintenant.

LE BERGER

Vous vous plaignez toujours.

TICHE

On a trop de problèmes là-dedans. Quand on a à faire à un connaisseur, ça va encore rapidement. Mais c'est qu'on rencontre de nos jours un grand nombre d'hurluberlus qui veulent faire le connaisseur et qui s'y connaissent comme moi à faire l'avocat. Pour leur vendre un cheval, il faut un temps infini : là où il n'y a pas de défaut, ils en trouvent un... Et là où il y en a un, ils ne le voient pas. Par exemple, j'en ai vendu un, à Binche, à un de ces gaillards-là : ne prétendait-il pas mordicus que, juste parce que j'avais un cheval qui portait bien la queue, que je lui avais mis du poivre d'Espagne^h par en dessous !

LE BERGER

Eh bien ! Ne met-on pas du poivre d'Espagne au cul des chevaux ?

TICHE (*un peu gêné*)

Si, mais c'est pour les chevaux de luxe : alors ils tiennent leur queue bien droite en l'air et ça les embellit beaucoup. Vous n'imaginez pas comme ils ont plus de prestance aux yeux des amateurs.

LE BERGER

Eh bien, en voilà une, celle-là ! Je n'aurais jamais pensé à une affaire pareille. Après tout, dans notre métier c'est comme ça aussi : nous avons aussi nos petits trucs.

TICHE

Vous autres ? Ça, je veux bien le croire : vous ne connaissez que ça.

LE BERGER

Mais je me demande bien où s'en vont, donc, tous ces chevaux-là qui sont à la foire de Binche ?

TICHE

Nous avons de la chance d'avoir les étrangers pour venir acheter nos chevaux. Sans ça, ça irait encore bien plus mal que ça ne va... Ce sont essentiellement des Allemands qu'il y a maintenant sur les foires. J'ignore où ces diables vont revendre tous ces chevaux-là. Et ils les prennent tous : les bons et les mauvais.

LE BERGER

C'est pour la guerre, peut-être...

TICHE

Dj'é vindu twès d' mès tch'faus, tout 'l même, mès ça 'n va pus, les-afêres, asteûre.

ÈL BÈRDJÍ

Vos vos plindez toudi.

TICHE

O n-a trop d' débwières là d'dins. Quand o n-a à fé à in conèsseûr, ça va co râde, mès c'est qu'o rinconte asteûre ène masse d'olibrius' qui volont fé 'l conèsseûr èyét qui s'intindont là d'dins come mi à fé 'l avocat. Poû leû vinde in tch'fau, i faut in tans infini : 'yu 'ç qu'i n'a poû d' défaut, i d'è trouvent yun... Èyu 'ç qu'i d'a yun, i nè 'l viyont nî. Insi, djè d'è vindous yun, à Binche, à yun d' cès gayârdès là : Pasquè dj'avous in tch'fau qui poûrtout bî 'l queûwe, èst ç' qu'i 'n sout'nout nî mordicus' què dj' li z'avous mis du pwèfe d'Èspagne padzou !

75

ÈL BÈRDJÍ

Tènè ! Èst ç' qu'o mèt du pwèfe d'Èspagne au cu dès tch'faus ?

TICHE (*ène miyète gèné*)

Woy', mès c'est dins lès tch'faus d' lucse èy' adon i t'nont leû queûwe rwède in-ér èyét ça lès-embèlit branmin. Vos 'n cwêrîz nî come il ont pus d'aparence pou lès-amateûrs.

ÈL BÈRDJÍ

Bî, d'in v'là yeune, èstèl-lale ! Djè 'n pinsous jamé in-afêre parèye. Après tout, dins no mèstî c'est co 'l même : Nos-avons nos p'tits trucs ètou.

TICHE

Vous-autes ? Bî, dj' vû bî 'l cwêre : Vos 'n counichîz qu' ça.

ÈL BÈRDJÍ

Mès 'yu 'ç qu'o diroût bî qu'i s'in vont, hon, tous cès tch'faus là qu'il a al fwêre dè Binche ?

80

TICHE

Nous-avons du bouneûr d'avwêr lès-étranjers pou v'ni ach'ter nos tch'faus, sans ça, i diroût co bî pus mau qu'i 'n va... C'est branmin d'z-Al'mands qu'il a asteûre d'su lès fwêres. Djè 'n sé nî 'yu-ç' què cès diâles là vont 'rvinde tous cès tch'faus là. Èy' i ramassont tout, lès boûs èyét lès mauvés.

ÈL BÈRDJÍ

C'est pou la guêre, azârd...

TICHE

Quelle guerre, donc ?

LE BERGER

Eh bien, n'y aura-t-il pas bientôt une guerre ? C'est facile à voir.

TICHE

À quoi voyez-vous ça ?

LE BERGER

Au ciel déjà : tous les jours le soir, il devient rouge comme du feu.

TICHE

C'est signe de grand vent, ça, berger.

LE BERGER

Signe de grand vent et signe de guerre, c'est moi qui vous le dis ! Ne vous rappelez-vous pas qu'il y a de ça quelques années, il y a encore eu une étoile filante ?

On entend un bruit.

TICHE (*en se relevant et en criant après ses bêtes*)

Oh ! C'est ça ! Voilà encore une de ces rosses-là qui s'est détachée. (*À ses chevaux*) Attendez une minute... J'arrive !

Il sort.

SCÈNE VIII

LE BERGER

Il n'est pas si soul que je ne le pensais. Comment a-t-il fait son compte ? Il aurait déjà eu le temps de s'en remettre peut-être ? Ce n'est pas possible autrement... Parce que, comme je le connais... Mais voyons un peu. Voilà ma flûte taillée, celle que je viens de couper à un jeune roseau... Essayons-la pour voir si elle va bien.

Il souffle dans la flûte qui chante :

Berger très doux

Jouez tout doucement

C'était mon frère qui m'a tuée

Dedans ces grands bois

Pour la rose de sainte Èrnière

Que j'avais trouvée

Dedans ces grands bois

TICHE

Quéé guêre, hon ?

ÈL BÈRDJÎ

Bî, ç' qu' i 'n va nî bî râde avwè 'ne guêre ? C'est facile à vîr.

TICHE

À què viyîz ça ?

ÈL BÈRDJÎ

Au cièl, dèdja : tous lès djoûs au nût', i d'vi roudje come du feû.

TICHE

C'est signe dè grand vint, ça, bèrdjî.

ÈL BÈRDJÎ (*èstindant 's bras*)

Signe dè grand vint èyét signe dè guêre, c'est mi qui vos 'l dit ! Èn vos rapèlez nî qu'il a cî 'ne coupe d'anéyes il a co yeû 'ne èstwèle à queûwe ?

On intind intind in brû.

TICHE (*in s'èrlèvant èy' in criyant après sès bièsses*)

O ! C'est ça ! Là co yeune dè cès rosses là qu' i s'a dèsløyéye. (À sès tch'faus) Atindez 'ne munute... Dj'arive !

I soûrt'.

SÈNE VIII

ÈL BÈRDJÎ

Il n'èst nî co si chiquî què djè 'l pinsous bî. Comint ç' qu'il âra fèt 's conte ? Il âra d'dja yeû 'l tans d' s'èrmète, azârd ? I n'èst nî possibe autrèmint... Pasquè come djè 'l conè... Mès, viyos-n'èm pau. Là 'm chufлот arindjî, què dj' vî là dèl coûper à in djoûne roja... Asprouvos-n' lè, pou vîr s' i va bî.

I fèt daler 'l chufлот qui tchante :

Berger très doux

Jouez tout doucement

C'était mon frère qui m'a tuée

Dedans ces grands bois

Pour la rose de sainte Èrnèle

Que j'avais trouvée

Dedans ces grands bois

85

90

Le berger est tout étonné.

Eh bien, en voilà une, ça ! Voilà certainement la plus drôle d'affaire que j'aie jamais vue de ma vie : une flûte qui chante comme une personne ! Serais-je quand même sorcier, comme j'aime encore bien le faire croire aux gens ? Eh bien, j'y regarde encore ! Je vais la faire aller une deuxième fois, pour voir si je ne me suis pas trompé.

La flûte chante :

Berger très doux
Jouez tout doucement
C'était mon frère qui m'a tuée
Dedans ces grands bois
Pour la rose de sainte Èrnèle
Que j'avais trouvée
Dedans ces grands bois

SCÈNE IX

TICHE (*qui est entré pendant que la flûte allait pour la deuxième fois*)

Et là, berger ! Vous avez-là une flûte qui va fort bien !

LE BERGER

Oui, j'en suis surpris moi-même.

TICHE

Laissez-moi un peu souffler dedans pour voir.

LE BERGER

Voilà, marchand.

TICHE

Il fait aller la flûte :

Marchand très doux
Jouez tout doucement
C'était mon frère qui m'a tuée
Dedans ces grands bois
Pour la rose de sainte Èrnèle
Que j'avais trouvée
Dedans ces grands bois

Èl bèrdjî èst tout sézi.

Bî, in v'là yeune, èstèl-lale ! Là toudi 'l pus drole d'afêre què dj'é jamé vu in ma vîye : in chuflot qui tchante come ène djin ! Èst ç' què dj' sâroûs soûrcî tout 'l même, come c'est co bî 'm pètit gout dèl fé acwêre à lès djins ? Bî, djè 'l èrwéte co ! Djè 'm va 'l fé daler in deûzième coû pou vîr si djè 'n m'é nî abûsé.

Èl chuflot tchante co :

Berger très doux
Jouez tout doucement
C'était mon frère qui m'a tuée
Dedans ces grands bois
Pour la rose de sainte Èrnèlle
Que j'avais trouvée
Dedans ces grands bois

SÈNE IX

ÈL BÈRDJÎ, TICHE

TICHE (*qui èst-intré à 'ç qu'èl chuflot dalout pou 'l deûzième coû*)

È là, bèrdjî, vos-avez là in chuflot qui va bien bî.

ÈL BÈRDJÎ

Woy', dj'in sù surprî mi-même.

TICHE

Lèyîz-m'in pau chufler d'su pou vîr.

ÈL BÈRDJÎ

Vèl-là, marchand.

TICHE

Ifét daler 'l chuflot :

Marchand très doux
Jouez tout doucement
C'était mon frère qui m'a tuée
Dedans ces grands bois
Pour la rose de sainte Èrnèlle
Que j'avais trouvée
Dedans ces grands bois

Voilà certainement la plus drôle d'affaire que j'aie jamais vue de ma vie !

LE BERGER

C'est drôle, tout de même.

TICHE

Et qu'est-ce qu'elle raconte, là, avec sa rose de sainte Èrnèle ?

LE BERGER

Oh ! ça. C'est bien la seule à le savoir ! Mais vous devez bien imaginer qu'une flûte n'agit pas comme un homme : quand elle prend la peine de parler, c'est qu'elle a quelque chose à dire.

TICHE

Berger ! Voulez-vous conclure un marché entre nous deux ?

LE BERGER

Quel marché, donc, Tiche ?

TICHE

Voulez-vous me donner votre flûte en échange de mes chevaux ? Ainsi, j'irai d'une ferme à l'autre et je gagnerai bien mieux ma vie qu'avec mes chevaux.

LE BERGER

Vous pourriez même aller ailleurs que dans les fermes, Tiche.

TICHE

Et où irais-je encore ?

LE BERGER

Dans les châteaux, Tiche ! Ce qu'un roseau raconte ne concerne jamais un manant, et là-bas vous trouverez peut-être ce que celui-ci veut dire... Et aussi, si j'étais vous, j'irais directement au château du roi. Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints !

TICHE

C'est un bon conseil. C'est convenu, berger !

LE BERGER

C'est convenu !

TICHE

Topez-là, alors !

Ils tapent dans les mains l'un l'autre et ils chantent :

Là toudi 'l pus drole d'afêre què dj'è jamé vu in ma vîye !

ÈL BÈRDJÎ

Ça yèst drole tout d' même.

TICHE

Èyét qu'èst ç' qu'i ramadje là avè 'l roûze dè sinte Èrnèle, hon ?

ÈL BÈRDJÎ

O ! Ça, c'èst bî li qui sét ça ! Mès vos d'vez bî comprinde qu'in chuflot n'èst nî arivé come ène djin : quand i fét tant què d' pârler, c'èst qu'il a 'ne sakè à dire.

TICHE

Bèrdjî, volez fé in martchi nous-autes deûs ?

ÈL BÈRDJÎ

Qué martchi, hon, Tiche ?

100

TICHE

Volez 'm doner vo chuflot pou mès tch'faus ? Dinsi djè diré d'ène cinse al aute èyét dj' gangn'ré branmin mèyeû 'm vîye qu'avè mès tch'faus.

ÈL BÈRDJÎ

Vos pourîz même daler ayeûr què dins lès cinses, Tiche.

TICHE

Èyu-ç' què d' diroûs co ?

ÈL BÈRDJÎ

Dins lès chataus, Tiche ! Çu qu'in roja dit 'n sè rapourte jamé à in manant èyét doûlà vous trouvèrez put-ète çu què 'sti-cîle vût dire... Même dè pus, què si dj'astoûs d' vous, djè diroûs d'embléye au chatau du rwè. I vaut mèyeû avwè à fé au bon Dieu qu' à lès sints !

TICHE

Èl consèy' èst boû. C'èst conv'nu, bèrdjî.

105

ÈL BÈRDJÎ

C'èst conv'nu !

TICHE

Tope, insi !

I tapont dins lès mins d'yun l'aute èy' i tchantont :

1.

TICHE

Quel bon marché que j'ai fait là
C'est le plus beau de ma vie, je vous l'assure.

LE BERGER

Et moi je prétends que jamais
Je ne l'ai réussi comme maintenant.

TICHE

Je gagnerai ma vie avec ma flûte
Je suis sauvé, ma fortune est faite !

LE BERGER

Et moi, je revendrai mes chevaux
Je suis sauvé, mon affaire est nette.

2.

TICHE

Tous les gens viendront l'écouter
Je leur ferai donner chacun une pièce

LE BERGER

Mes chevaux ne risquent pas de traîner
Je vais les revendre tout de suite, sans accroc.

TICHE

Quel magot que je vais ramasser,
Avec ça, je pourrai faire la fête !

LE BERGER

Et moi, comme ça je saurai
Ce que c'est que de mettre des liards de côté.

1.

TICHE

Qué crân' martchi què dj' é là fèt !
C'èst 'l pus bia d'èm vîye, dj' vos l'asseûre.

ÈL BÈRDJÎ

Èyét mi, djè prétind qu' jamé
Djè 'n èl é røyussi come asteûre.

TICHE

Djè gangn'ré 'm vîye av' èm chufлот,
Djè sù 'scapé, 'm foûrtune èst fète !

ÈL BÈRDJÎ

Èyét mi, dj'èrvindré mès tch'faus,
Djè sù 'scapé 'm n-afère èst nète !

110

2.

TICHE

Tous lès djins véront l'ascouter :
Djè leû f'ré d'ner chaque èn' mastok'.

ÈL BÈRDJÎ

Mès tch'faus 'n povont mau d' tchamousser :
Dj' va l' zè 'rvind' tout d' swit', sans-aroque.

TICHE

Qué fafiot què dj' va ramasser,
Avè ça djè pouré fé fièsse !

ÈL BÈRDJÎ

Èyét mi, com' ça, djè sâré
Çu qu' c'èst què d' mèt' dès liârdès dè crèsse.

TROISIÈME ACTE

Le théâtre représente une scène identique à celle du premier acte.

SCÈNE I

LE ROI, LA REINE, BENOÎT

Le roi est encore assis dans son fauteuil avec sa jambe sur une chaise. La reine ravaude ses bas et Benoît est à son poste dans le fond.

LE ROI (*en soupirant*)

Bon Dieu de bois, que votre âme est dure !

BENOÎT (*au public*)

Le dixième couplet, toujours sur le même air.

LA REINE

Et comment si je connais Pierre-Marie Djène, le père de Baptiste ! C'est facile : il a longtemps été notre voisin... Il a même été vacher à la ferme un petit temps.

LE ROI

Et la voilà repartie encore une fois !

LA REINE

Mais comme c'est loin tout ça, hein, mon cher ! Il me semble que c'était il y a cent ans...

LE ROI

Et moi, il me semble que ça fait encore plus longtemps que Geneviève est partie. Mais où reste-t-elle, donc, cette enfant-là ?

LA REINE

Je sais bien qu'il n'y a pas cent ans, mais cinquante...

LE ROI (*en faisant aller ses épaules*)

Il y a trente-cinq ans, tout au plus.

LA REINE (*songeuse*)

Voyons un peu...

LE ROI (*fort*)

C'est bon ainsi ! C'est de Geneviève que je parle...

LA REINE

Geneviève ? Elle cherche après la rose.

TWÈSIÈME AKE

Èl tèyâte èrprésinte tout 'l même qu'au promî ake.

SÈNE I

LÈ RWÈ, LA RÈNE, BÈNWÉT

Lè rwè èst co achîd dins 's fonteuy' avè 's djambe su 'ne sèle. La rène rassârcit sès tchausses èyèt Bènwét èst-au posse dins 'l fond.

LÈ RWÈ (*in f'zant in soupir*)

Bon Dieu d' bo, qu' vo n-âme èst dûre !

BÈNWÉT (*à lès djins*)

Èl dîjième couplèt, toudi d'sul même ér.

LA RÈNE

Comint si dj'é couneû Pière-Mariye Djène, èl père à Batisse ! Il èst facile : il a 'sté lontin assez vijin avè nous-autes... Il a même èsté in p'tit tans vatchî al cinse.

LÈ RWÈ

Vèl-là co voye in cou !

LA RÈNE

Mès come tout ça èst d'dja lon, hin, 'm fi ! I 'm chène qu'il a bî cint z-ans... 5

LÈ RWÈ

Èyèt mi, i 'm chène qu'il a co pus lontin qu' Gènèviève èst-èvoye... Èyu 'ç qu'èle dèmeure, hon, 'ç n-èfant là ?

LA RÈNE

Cint z-ans, djè sé bî qu'i n'a nî, mès cîquante...

LÈ RWÈ (*in f'zant daler sès 'spales*)

S'i d'a trinte-cîq, c'èst tout 'l pus.

LA RÈNE (*sondjant*)

Viyons in pau...

LÈ RWÈ (*foûrt waut*)

Il èst boû dinsî ! C'èst d' Gènèviève què d' pâle... 10

LA RÈNE

Gènèviève ? Èle cache après 'l roûze.

LE ROI

Je le sais bien, mais ne vous semble-t-il pas qu'elle la fait longue ?... Depuis qu'elle est partie, le temps me paraît plus long qu'une semaine sans pain.... Elle a toujours quelque chose à raconter et il ne se passe pas un jour sans qu'elle ne chante une nouvelle chanson. C'est qu'elle chante fort bien, Geneviève, et pour moi, la bonne musique, même si c'était un orgue de barbarie, certes ça va bien, mais il n'y a rien qui la surpasse.

BENOÎT (*qui s'avance devant le roi*)

Sire, ne souhaiteriez-vous pas que je vous joue là un petit air de clarinette ?

LE ROI

Vous savez bien jouer de la clarinette, vous, Benoît ?

BENOÎT

Sans me vanter, là, Sire, mais il n'y a personne pour me faire concurrence là-dessus, et il n'y a pas encore tant d'années que ça que j'ai reçu le premier prix à l'école de musique de Nivelles.

LE ROI

Ah oui ? Eh bien, je ne vous ai encore jamais entendu.

BENOÎT

Je ne joue jamais qu'à midi, Sire, pendant que vous faites votre sieste.

LE ROI

Eh bien, je serais très curieux de vous entendre.

BENOÎT

Le temps d'aller chercher ma clarinette dans ma chambre et de revenir. (*Au public*)
Les autres vont être fous de rage.

Il sort.

SCÈNE II

LES MÊMES, HORMIS BENOÎT

LA REINE

Si j'ai bien compris, il est parti chercher votre gazette, Benoît...

LE ROI

C'est sa clarinette qu'il est allé chercher.

LA REINE

Sa quoi ?

LÈ RWÈ

Djè l' sé bî, mès 'n vos chène-t-i nî qu'èle lè fêt longue ? ... Dèspû qu'èle èst-invoyê, èl tans 'm chène pus long qu'ène sèmène sans pin... Èle a toudi 'ne sakè à raconter èy' i 'n sè passe nî in djoû qu'èle ne tchante ène nouvèle tchanson. C'èst qu'èle tchante fin bî, Gènèviève, èyèt pour mi, 'l boune musique, èndo, cor què 'ç sarout 'ne viole, t'aboûrd què ça va bî, i n'a rî qui surpasse ça...

BÈNWÉT (*qui s'a avanci squ'à d' lé lè rwè*)

Sire, vos 'n suwétrîz nî kédfwè què dj' vos djuwèroûs là 'ne pètte ér dè clârinète ?

LÈ RWÈ

Savez bî djuwer dèl clârinète, vous, Bènwét ?

BÈNWÉT

Sans 'm vanter, là, Sire, mès i n'a pèrsône pou m'èrprindre là d'su èy' i n'a nî co tant d' z-anéyes què dj'é yeû 'l promî pri al èscole dè musique à Nivèle.

15

LÈ RWÈ

Bâ oui ! Bî djè 'n vos-é co jamé intindu.

BÈNWÉT

Djè 'n djuwe jamé qu'au dèiner, Sire, sul tans qu' vos f'zez vo p'tit nikè.

LÈ RWÈ

È bî, djè sâroûs foûrt curieû d' vos-intinde.

BÈNWÉT

Èl tans d' daler ké 'm clârinète à 'm tchambe èyèt d'èrvèni. (*À lès djins*) Lès-outes vont bien biskî !

I soûrt'.

SÈNE II

LÈS MÈMES, OURMI BÈNWÉT

LA RÈNE

Si dj'é bî compri, il èst voye ké vo gazète, Bènwét...

20

LÈ RWÈ

C'èst 's clârinète qu'il èst voye ké.

LA RÈNE

Ès què ?

LE ROI

Sa clarinette !

LA REINE

Benoît ?

LE ROI

Oui.

LA REINE

Sait-il bien jouer de la clarinette ?

LE ROI

Oui, il faut le croire.

LA REINE

Tenez, tenez ! Ah ! C'est un bel instrument, ça, la clarinette. Mais moi, je préfère encore le serpent^a. Mon oncle Cyprien...

LE ROI (*agacé*)

C'est ça, voilà son oncle Cyprien maintenant !

LA REINE

Vous ne l'avez pas connu, vous dites ? Pourtant, il était à notre mariage !

LE ROI

Il faut une patience d'ange pour parler avec elle.

LA REINE

Bien sûr, ça, qu'il était à notre mariage !... Quelle mémoire de lièvre que vous avez pour ça ! Moi, je pourrais encore vous citer toutes les personnes qui y étaient, sans en oublier une.

LE ROI

Je m'en passerais bien et j'en ai déjà assez avec votre oncle Cyprien...

LA REINE

Eh bien, justement, j'allais vous le dire si vous m'aviez laissée terminer : mon oncle Cyprien, chaque année, lors de la procession de la ducasse^b, il était avec son serpent à côté du curé de Bornival et il en jouait que c'en était admiration.

LÈ RWÈ

Ès clârinète !

LA RÈNE

Bènwét ?

LÈ RWÈ

Woy'.

25

LA RÈNE

Èst ç' qu'i sét bî djuwer dèl clârinète ?

LÈ RWÈ

Woy', faut-i cwêre.

LA RÈNE

Tènè, tènè ! ... A ! C'est-in bia instrumint, ça, 'l clârinète, mès mi, dj'é co mèyeû 'l sèrpint. Èm mononke Cyprien...

LÈ RWÈ (*embété*)

C'est ça, là 's mononke Cyprien, 'ç coû-ci !

LA RÈNE

Vos 'n l'avez nî couneû, d'zez ? Bî, i 'stout à no banquet !

30

LÈ RWÈ

I faut 'ne pacyince d'anje pou d'vizer avè ièle.

LA RÈNE

Bî c'est seûr, ça, qu'i 'stout à no banquet ! ... Qué mémwêre dè liève que vos-avez pou ça ! Mi, djè vos dîroûs co là tous lès djins qu'il avout, sans d'è 'scaper yun.

LÈ RWÈ (*foûrt waut*)

Djè 'm pass'ré foûrt bî d' ça èyét dj'é tout sufisant avè vo mononke Cyprien...

LA RÈNE

Bî, djustèmint, djè dalous vos 'l dire, si vos m' ârîz yeû lèyî achèver : èm mononke Cyprien, tous l'z-ans, al procèssion dèl ducasse, i 'stout avè 's sèrpint à costé du curé d' Bournivau èy' i djuwout là d'su qu' ç' astout in admirâssion.

SCÈNE III

LES MÊMES, BENOÎT (*avec sa clarinette*)

BENOÎT

Ne faites pas attention, Sire, si parfois ça n'allait pas tout de suite comme ça devrait aller. Mais j'ai été vite et je suis encore un peu essoufflé.

LE ROI

À votre aise, Benoît. Je vous écoute.

Benoît joue l'air C'est le roi de notre pays, etc.

BENOÎT

Et maintenant, Sire, voici une variation.

Et il enchaîne avec une variation.

En votre honneur, Sire.

LE ROI

Chut ! J'entends quelqu'un. C'est peut-être Geneviève.

BENOÎT

Il va voir à la porte.

Non, non, c'est le prince Guillaume, Sire.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GUILLAUME

GUILLAUME

Il a la rose en main ; il court devant de son père et il chante :

I

J'avais bien dit que je rapporterais

Avant la nuit la rose de sainte Renelde :

Voilà, papa, la voilà ici devant vous ! (bis)

Pour guérir votre jambe, il ne reste plus qu'elle.

Je suis heureux comme un bossu,

Content pour vous, je vous l'assure

D'avoir eu la chance de tomber dessus...

J'ai certainement, sans reproche (bis)

Cherché pendant trois heures !

SÈNE III

LÈS MÈMES, BÈNWÉT (*avè 's clârinète*)

BÈNWÉT

Èn pèrdez nî atinsion, Sire, si kédfwè ça 'n diroût nî tout d' swite come ça d'vroût daler, mès dj'è 'sté râde èyét dj' sù co 'ne miyète maflé. 35

LÈ RWÈ

À vo n-éje, Bènwét. Dj' vos-ascoute.

Bènwét djuwe l'ér C'est le roi de notre pays, etc.

BÈNWÉT

Asteûre, Sire, là 'ne variâssion .

Èy' i rempote ène variâssion.

À votre oneûr, Sire.

LÈ RWÈ

Chut ! Dj'intind 'ne sakî. C'est Gènevèviève, azârd.

BÈNWÉT (*i va vîr al uch*)

Non fét, c'est 'l prîce Guiyaume, Sire.

SÈNE IV

LÈS MÈMES, GUIYAUME

GUIYAUME

Il a 'l rôuze dins 's min, i cour dèlé 's père èy' i tchante.

I

Dj'avous bî dit què dj' rapoûrt'roût
D'vant 'l nût' èl rôuz' dè sinte Èrnèle :
Vèl-là, pa, vèl-là cí d'vant vous ! (*bis*)
Pou 'rfé vo djambe i n'a pus qu'ieùle.
Djè sù contint come in bossu,
Contint pour vous, djè vos l'asseûre
D'avwêr yeù 'l chanc' dè tchér dèssu...

Dj'è bî, sans 'rproch' (*bis*),

Cachî twès-eûres !

40

II

C'est au crépuscule, loin aux cinq cents diables,

Dans le bois d'Arpes, que je l'aie trouvée :

Elle était cachée dans le gazon (bis)

Mais le bon Dieu me guidait, je pense.

Pour ce qui est du prix, c'est vous-même qui l'avez fixé :

Maintenant que vous êtes redevenu vous-même,

Je vous avoue que j'aurais bien besoin

D'une avance (bis)

Sur la grosse somme.

REFRAIN

Voici la rose de sainte Renelde,

Papa, papa, papa, papa, papa ;

Vous allez voir comme elle vous guérira,

Vite, vite, vite, vite, vite ;

Oui, vous verrez, vous verrez, vous verrez, vous verrez pa,

Comme elle vous guérira !

LE ROI (*ne tenant plus sur place*)

Guillaume ! ... Mon fils ! Je n'aurais jamais pensé que ce serait vous qui m'auriez rapporté la rose...

GUILLAUME

Pourquoi donc, papa ?

LE ROI

Selon moi, il n'y avait que Geneviève qui pouvait la trouver. Mais je préfère encore que ce soit vous, savez-vous mon fils, parce que, après tout, vous êtes l'aîné de mes fils.

LA REINE (*qui est venue écouter ce qu'on disait*)

Mais la rose, hein mon fils ? Est-ce qu'elle est faite pour les chiens ?

LE ROI

Je suis tout perdu, Phrasie ! Je ne peux pas croire que je vais guérir.

LA REINE

Allons, donnez-la-moi, Guillaume, que je la mette moi-même sur sa jambe.

II

C'est viè 'l breune, aus cîq cints diâb' lon,
Dins 'l bo d'Arp', què djè l'é trouvée :
Èle astout muchéye dins 'l gazon (*bis*)
Mès 'l bon Dieu 'm mènout, dj'é l'idéye.
Pou 'l prix, c'est vous mêm' qui l'a mis :
Asteûre, què vos-astez vo n-ome,
Dj' vos-avoue qu' dj' âroûs bî dandjî
D'in avance (*bis*)
Dè sul gros' some.

RÈFRIN

Là-ci 'l roûz' dè sinte Èrnèle,
Pa, pa, pa, pa, pa ;
Vos dalez vîr come èl' vos 'rf'ra,
Râd', râd', râd', râd', râd'
Woy', vos vîrez, vos vîrez, vos vîrez, vos vîrez, pa,
Come èl' vos 'rf'ra !

LÈ RWÈ (*tout woûr dè li-même*)

Guiyaume ! ... Èm fi ! Djè 'n pinsous jamé qu' 'ç saroût 'sté vous qui m' âroût yeû apoûrté 'l roûze...

GUIYAUME

Pouquè, hon, pa ?

LÈ RWÈ

À 'm chénance, i n'avout qu' Gènèviève pou 'l trouver. Mès dj'é co mèyeû què 'ç seûche vous, savez, 'm fi, pasquè, après tout, vos 'stez 'l pus vî d' mès gârçons.

LA RÈNE (*qui a v'nu ascouter 'ç qu'o d'zout*)

Mès 'l roûze, hon, 'm fi, èst-ce qu'èle èst fête pou lès tchîs ?

LÈ RWÈ

Djè sù tout pièrdu, Frazie ! Djè 'n sâroûs nî cwêre què dj' va m'èrfé.

LA RÈNE

Alons, donîz-mè lè, Guiyaume, què dj' li mète mi-même dèssu 's djambe.

GUILLAUME

Voilà, tenez, maman. (*Au public*) Parce que c'est elle.

LA REINE (*à genoux à côté du roi*)

C'est l'affaire d'une minute.

LE ROI

Allez toujours.

La reine frotte la rose sur la jambe du roi.

Ce n'est pas possible ! Je sens déjà quelque chose ! Oui, elle commence à me démanger ! ... Maintenant, on dirait qu'on y verse un seau de sang dedans. Retirez-vous, Phrasie, je vais me relever !

LA REINE

Pas si vite, pas si vite ! Guillaume, Benoît, venez un peu mettre ici votre épaule pour qu'il s'appuie dessus.

Guillaume et Benoît tendent leur épaule. Le roi s'appuie dessus en se relevant tout doucement. Il pose sa mauvaise jambe à terre. La reine tourne autour d'eux en répétant :

Attention ! Attention, hein, mon cher !

LE ROI

D'un coup, il pousse Guillaume et Benoît.

Éloignez-vous, vous autres ! Je n'ai plus besoin de vous ! ... Me voilà guéri, mes enfants !

Il se promène, tout fou.

Je suis guéri ! Je suis guéri !

LA REINE

Quelle affaire ! Quelle brave personne que cette sainte Renelde-là !

LE ROI (*toujours en se promenant*)

Je suis guéri ! Je suis guéri !

LA REINE

Asseyez-vous mon cher, je vais enlever les bandages qui entourent votre jambe.

LE ROI

J'enlèverai bien ça moi-même ! Me prenez-vous pour un enfant ? Il n'y a pas cinq minutes que je suis sauvé, mais j'ai bien vingt ans de moins que tout à l'heure... Je vais m'habiller et je reviens tout de suite. Benoît ! Allez dire à mon ministre que je dois lui parler et faites clamer dans toute la ville que le roi est sur pied et, qu'à partir d'aujourd'hui, c'est fête pour tout le monde. Allez vite, mon fils.

GUYAUME (*in d'nant 'l rouze*)

Vèl-là, t'nez, man. (*À lès djins*) T'aboûrd què c'est-ièle.

LA RÈNE (*à d'gnous à costé du rwè*)

C'est l'afère d'ène munute.

LÈ RWÈ

Alez toudi.

La rène frote èl rouze d'su 'l djambe du rwè.

I n'est nî possible ! Djè sins d'dja 'ne sakè... Woy', èle couminche à m'èscaupiyî ! ... Asteûre, o diroût qu'o vièrse in saya d' sang d'dins... Èrtirez-vous, Frazie, djè va m'èrlèver.

LA RÈNE

Ni si råde, nî si råde ! Guiyaume, Bènwét, vènez-in pau cî mète vo 'spale, qu'i s'aspoye dèssu.

50

Guiyaume èyét Bènwét arivont mète leû 'spale. Lè rwè s'aspoye dèssu in sè 'rlévant tout douc 'mint. I mèt 's mauvèje djambe al tête. Èl rène tourpine alintour dè yeûs 'in d'zant toudi :

Atinsion ! Atinsion, sé, 'm fi !

LÈ RWÈ

I pousse t' à n-in coup Guiyaume èyét Bènwét.

Èrtirez vous-autes ! Djè n'é pus dandjî d' vous ! ... Mè v'là 'rfèt, mès-èfants !

I 's pourmène tout fou.

Djè sù 'rfèt ! Djè sù 'rfèt !

LA RÈNE

Quéle afère ! Qué boune djin qu'èç sinte Èrnele là !

LÈ RWÈ (*in 's pourmènant toudi*)

Djè sù 'rfèt ! Djè sù 'rfèt !

LA RÈNE

Achîzez-vous, 'm fi, djè 'm va inl'ver les faches qui sont 'lintour dè vo djambe.

LÈ RWÈ

Dj'inl'vré bî ça mi-même ! Èm pèrdez pou in-èfant ? I n'a nî co cîq munutes què dj' sù 'scapé, mès dj'é toudi bî vint-ans d' mwins' què t'aleûr... Djè m' va m'abiyî èyét dj'èrvî tout d'swite. Bènwét ! Alez dire à 'm minisse què dj'é dandjî d' li pârlèr èyét fètes ècriyî dins toute èl vile què lè rwè èst d'su pîds èyét qu' à pârti d'audjoûrdu, c'est fièsse pou tout 'l monde. Alez råde, èm fi.

55

BENOÎT

Oui, Sire. (*Au public*) Je vais encore avoir des ennuis !

LE ROI

Benoît, mon ami, voici quelques pièces d'or pour vous récompenser de toutes les peines que vous avez eues avec moi.

BENOÎT

Merci beaucoup, Sire !

Il regarde les pièces.

Mais... excusez-moi. Vous savez, ce sont toutes des petites pièces.

LE ROI (*en regardant aussi*)

Certes ! Tiens, oui... Ça ne fait rien, Benoît, vous ne perdez rien à attendre.

BENOÎT (*au public*)

Nous verrons ça.

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, HORMIS BENOÎT

LE ROI

Et vous, Guillaume, vous m'aviez dit que j'aurais la rose avant la nuit : je l'ai eue. Eh bien, moi, je vous dis que vous aurez, avant la nuit, la moitié de ma fortune.

GUILLAUME

À votre aise, papa. Même si c'était demain...

LE ROI

Maintenant, je vais m'habiller.

Il sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HORMIS LE ROI.

GUILLAUME (*au public*)

Il est si troublé qu'il ne pense même pas à Geneviève.

BÈNWÉT

Woy', Sire. (*À lès djins*) Djè va co d'èrpasser yeune !

LÈ RWÈ

Bènwét, 'm n-ami, là-ci sacans pîches d'ôûr pou vos 'rcompinser dè toutes lès rûjes què vos-avez yeû avè mi.

BÈNWÉT

Mèrci branmin dèss coups, Sire !

I ravize sès liârd.

Mès... 'scusez. Savez, c'èst tous p'tits gros sous.

LÈ RWÈ (*ravizant ètou*)

Tènè ! Tiens, woy' ... Ça 'n fèt rî, Bènwét, vos 'n pièrdrez rî à ratinde.

BÈNWÉT (*à lès djins*)

Nos vîrons tout ça.

I soûrt'.

60

SÈNE V

LÈS MÈMES, OURMI BÈNWÉT

LÈ RWÈ

Èyèt vous, Guiyaume, vos m'avîz dit qu' dj' âroûs yeû 'l roûze dèvant 'l nût' : djè l'é yeû. È bî, dj' vos dis, mi, què vos-ârez d'avant 'l nût' èl mitan d'èm foûrtune.

GUIYAUME

À vo n-éje, pa, cor què 'ç sâroût d'min.

LÈ RWÈ

Asteûre, djè va m'abiyî.

I soûrt'.

SÈNE VI

LÈS MÈMES, OURMI LÈ RWÈ

GUIYAUME (*à lès djins*)

Il èst si pièrdu qu'i 'n sondje nî seûlmint à Gènèviève.

LA REINE

Quel bonheur, hein, Guillaume ! Si on ne l'avait pas vu, on ne le croirait pas... Vous voyez bien qu'au pays de mon père, les gens sont encore plus malins que par ici. Quand on pense que c'est le fils de Pierre-Marie Djène qui a guéri votre père.

GUILLAUME

Lui et la rose, dirais-je !

LA REINE

Que dites-vous ?

GUILLAUME (*fort haut*)

Je dis que c'est vrai !

LA REINE

C'est pourtant ainsi... Et que j'ai si bien connu son père, moi, de Pierre-Marie Djène ! Son père, n'est-ce pas, Guillaume, a été un petit temps vacher à la ferme.

GUILLAUME

Oui, oui, on sait tout ça.

LA REINE

Vous ne me croyez pas ?

On entend le peuple qui crie Jô⁹ !

GUILLAUME

Qu'est-ce qu'on entend là ?

LA REINE

Qu'y a-t-il ? Vous entendez quelque chose, vous ?

⁹ Une vieille chanson nivelloise, décrivant l'installation du curé de Saint-Nicolas, débute ainsi :

Pouquè tant d' cavaliers à tch'fau
Trotont-i dins nos ruwes ?
Lès p'tits, lès grands vont criant : *Jô !*
Et toute èl vil' s'èrmuwe.

À Nivelles, le peuple a cessé de pousser ce cri de joie ; il n'en est pas de même partout et l'usage subsiste encore à Braine-le-Comte, notamment.

M. Desrousseaux, le chansonnier lillois, explique ainsi le mot *Jo !* qu'il place dans la bouche de ses Bourleux : « Exclamation, cri de triomphe ou de joie que poussent les *bourleurs*, les *archers* et les *arbalétriers*, quand un coup est réussi, quand une partie est gagnée. » (*Mes Passe-temps*, 2^e édition, p. 6.)

LA RÈNE

Qué bouneûr, hin, Guiyaume ! Si o 'n l'avoût nî vu, o n'èl cwêroût nî... Viyîz bî qu' dins 'l payi d'èm père lès djins sont co pus malins qu' par cî. Quand o sondje què c'est 'l gârçon Pière-Marie Djène qui a 'rfét vo père !

65

GUIYAUME

Li èyét 'l rôuze, què dj' vû dire !

LA RÈNE

Qué d'zez ?

GUIYAUME (*foûrt waut*)

Djè dis qu' ça yèst vré.

LA RÈNE

C'est pourtant dinsî... Èyét qu' dj'é si bî couneû 's père, mi, à Pière-Mariye Djène ! Ès père, èndo, Guiyaume, il a 'sté in p'tit tans vatchî al cinse.

GUIYAUME

Woy', woy', nos savons tout ça.

70

LA RÈNE

Vos 'n mè cwèyîz nî ?

On-intind 'l peûpe qui criye : Jô⁹ !

GUIYAUME

Qu'est ç' qu'o n-intind là ?

LA RÈNE

Qu'est ç' qu'il a ? Intindez 'ne sakè, vous ?

⁹ Une vieille chanson nivelloise, décrivant l'installation du curé de Saint-Nicolas, débute ainsi :

Pouquè tant d' cavaliers à tch'fau
Trotont-i dins nos ruwes ?
Lès p'tits, lès grands vont criant : *Jô !*
Et toute èl vil' s'èrmuwe.

À Nivelles, le peuple a cessé de pousser ce cri de joie ; il n'en est pas de même partout et l'usage subsiste encore à Braine-le-Comte, notamment.

M. Desrousseaux, le chansonnier lillois, explique ainsi le mot *Jo !* qu'il place dans la bouche de ses Bourleux : « Exclamation, cri de triomphe ou de joie que poussent les *bourleurs*, les *archers* et les *arbalétriers*, quand un coup est réussi, quand une partie est gagnée. » (*Mes Passe-temps*, 2^e édition, p. 6.)

GUILLAUME

Il va voir à la fenêtre.

C'est le peuple qui crie « Jô », maman.

LA REINE

Elle va voir aussi à la fenêtre.

Certes ! Voilà déjà le peuple qui crie « Jô » ! Votre père est tout de même bien vu, hein, lui, Guillaume.

GUILLAUME (*entre ses dents*)

C'est facile, débonnaire comme il est.

Le peuple crie Jô !

LA REINE (*toujours près de la fenêtre*)

Quand je me suis mariée, alors comme le peuple criait ! Le jour où je suis entrée en ville, j'ai dû rester deux grosses heures à cette fenêtre-ci, à faire sans cesse des saluts aux gens.

GUILLAUME (*entre ses dents*)

J'aurais eu vite fait, moi.

LA REINE

Mon père, paix à son âme, était dans une telle joie qu'il ne se sentait plus... Pauvre père. Il est parti si vite !... C'est d'un coup de sang qu'il est mort votre grand-père, Guillaume...

GUILLAUME

Première nouvelle !

LA REINE

C'était un homme comme un arbre, votre grand-père, et avec ça bon comme le pain. Aujourd'hui, on n'en fait plus de cette sorte-là. À vrai dire, que fait-on encore de bon à l'heure d'aujourd'hui ? ... Vous n'avez pas vu Geneviève en allant dans le bois ?

GUILLAUME (*sèchement*)

Non.

LA REINE

Vous ne m'avez pas répondu, mon fils...

GUIYAUME

I va vîr al fèrnièsse.

C'est 'l peûpe qui criye *Jô*, man.

LA RÈNE

Èle va vîr ètou al fèrnièsse.

Tènè ! Là d'dja 'l peûpe qui criye *Jô* ! Vo père èst tout 'l même bî vu, savez, li, Guiyaume.

75

GUIYAUME (*intrè sès dints*)

Il èst facîle, bounasse come il èst.

Èle peûpe criye Jô !

LA RÈNE (*toudi d'lé 'l fèrnièsse*)

Quand dj' m'é marié, là come èl peûpe criyout. Èl djoû qu' dj'é fêt 'm n-intréye al vile, dj'é d'vu d'mèrer deûs grossès-eûres à 'ç fèrnièsse-ci, à toudi fé dès révérences à lès djins.

GUIYAUME (*intrè sès dints*)

Dj' âroûs yeû råde fêt, mi.

LA RÈNE

Èm père, qu'èl bon Dieu li fasse pé, astout dins 'ne jwè qu'i 'n sè sintout pus... Poûve père ! Il a bî 'sté råde èvoye ! ... C'est d'in coup d' sang qu'il èst moûrt, vo grand-père, Guiyaume...

GUIYAUME

Première nouvèle !

80

LA RÈNE

Ç'astout in-ome come in-ârbe, vo grand-père, èy' avè ça, boû come èl pin. O 'n d'è fêt pus, asteûre, d'èç soûrte là... À dire èl vré, qu'èst ç' qu'o fêt co d' boû al eûre d'audjoûrdu ? ... N'avez nî vu Gènevève in tout dalant dins 'l bo ?

GUIYAUME (*sètch 'mint*)

Non.

LA RÈNE

Vos 'n m'avez nî rèspondu, savez 'm fi...

GUILLAUME (*dans l'oreille de sa mère*)

Non vous dis-je ! Elle va revenir. (*Plus bas*) Quelle scie !

LA REINE

Oh ! Oui, peut-être... Voilà bien une bonne enfant, Geneviève...

GUILLAUME

Nom d'une pipe, quel rabâchage !

LA REINE

C'est tout le portrait de sa grand-mère... Vous ne l'avez pas connue votre grand-mère, Guillaume ?

GUILLAUME

Certes, je veux bien le croire ! Voilà cinquante ans qu'elle est morte.

LA REINE

Elle était morte avant que vous ne veniez au monde, étant donné que nous étions encore à la ferme alors... Eh bien, votre grand-mère, n'est-ce pas, Guillaume, c'était une personne de grande taille, plutôt plus grande que moi, de ça. Je l'ai encore là devant mes yeux. C'était une brave épouse ! Et courageuse, donc ! Et joyeuse ! Elle avait beaucoup de tracas dans sa tête, et avec ça, elle chantait tout le temps, comme un rossignol. À part le fait que Geneviève tienne son nez du côté de mon père, c'est elle tout craché... Pauvre mère, pour ça ! Elle n'a pas eu que des joies, même si son homme ne lui aurait pas mis un cheveu en travers de son chemin. Mais vous savez bien comment ça va dans les fermes.

GUILLAUME (*qui n'arrête pas de marcher pendant que sa mère parle*)

Si je le sais ! Certes, je suis plutôt un fils de fermier que le fils aîné du roi...

LA REINE (*qui n'a pas compris*)

Oui, ainsi va le monde ! Elle m'a souvent raconté que le jour où elle s'est mariée, son père était tout perdu, tellement il était triste. En rentrant dans l'église, il a dit, en laissant tomber ses bras : « Adieu mes pantalons bien raccommodés¹⁰ ! » Oh ! elle était adroite ! J'ai encore là des pantalons qui ont été raccommodés par elle. Eh bien, on ne voit pas une reprise...

GUILLAUME (*écoutant*)

Qu'est-ce que c'est encore, ça ?

¹⁰ Ces paroles ont été prononcées par un Acrot, le jour où sa fille s'est mariée.

GUIYAUME (*dins 'l orèye d'ès mèrè*)

Non, vos dis-dje ! Èle va 'rvèni. (*Pus bas*) Soyète !

LA RÈNE

O ! Woy', azârd... Là co 'ne boune éfant, Gènèviève !

85

GUIYAUME (*embèté*)

Nom dèzo, qué tréréye !

LA RÈNE

C'est tout 'l portrèt d'ès grand-mère... Vos 'n l'avez nî counèû, vo grand-mère, Guiyaume ?

GUIYAUME

Bî, dj' vû bî 'l cwêre ! Là cîquante ans qu'èle èst moûrte.

LA RÈNE

Èle astout moûrte dèvant qu' vos 'n viène au monde, vu qu' nos-astin' co al cinse, adon... È bî, vo grand-mère, èndo, Guiyaume, ç'astout 'ne djin d'èm grandeûr, putoût pus grande què mi, pou ça. Djè 'l é co là d'avant mès-îs. Ç'astout bien 'ne brâve feume ! Èyét vayante, hon ! Èyét guéye ! Èle avout 'ne masse dè trècas dins 's tièsse, èy' avè ça, èle tchantout toudi come in rossignol... Ourmi qu' Gènèviève a 's né tirant putoût du costé d'èm père, c'est tout ièle ratchî... Poûve mère, pou ça ! Èle n'a nî yeû toutes sès jwès, cor què 's nome èn li z-ârouit nî mi in tch'feû dèdins 's tchèmin. Mès vos savez bî, dins lès cinses, comint 's què ça va...

GUIYAUME (*qui 'n dézisse nî d'ès pourmèner sul tans qu'ès mèrè pâle*)

Si djè 'l sé ! Bî, dj' sû putoût in gârçon d' cinsî qu'èl pus vî dèz gârçons du rwè...

90

LA RÈNE (*qui n'a nî compris*)

Woy', c'est la vîye du monde ! Èle m'a bien dèz côups raconté qu'èl djoû qu'èle s'a marié, ès père astout tout pièrdu, fôurce qu'i 'stout d'bauchî. In rintrant d' l'églîje, il a dit dins in lèyant 'rtchér sès bras : « Adieu lès pièches à mès pantalons bî mîches¹⁰ ! » O ! Èle astout adwète ! Dj'é co là dèz marones qu'ont 'sté rapièch'téyes par ièle. E bî, o 'n vwèt nî 'ne rassârcissur...

GUIYAUME (*ascoutant*)

Qu'èst ç' què c'est co d' ça ?

¹⁰ Èç mot-là a 'sté dit pa in-Aclot, 'l djoû qu'ès fiye ès mariout.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE ROI (*en grande tenue*), FIRMIN, LE MINISTRE

LE ROI (*montrant Firmin et le ministre*)

Voilà deux gaillards qui ont été étonnés de me croiser dans le couloir !

LE MINISTRE

On s'étonnerait encore de moins, n'est-ce pas, Sire !

LA REINE (*à son mari*)

N'allez pas faire de bêtises, et pensez bien que votre jambe doit encore être un peu faible...

LE ROI

Faible ! Faible ! Elle est même plus solide que l'autre ! Je suis guéri, vous dis-je, et il n'y a plus rien qui se voit... Geneviève n'est pas encore revenue, elle ?

GUILLAUME

Eh bien, il est encore temps : elle cherche toujours peut-être.

LE ROI

Elle l'a fait longue, pour ça.

LA REINE

Et Geneviève, donc, mon cher, ça ne vous semble pas bizarre qu'elle ne soit pas encore revenue ?

LE ROI

Si Benoît était ici...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BENOÎT

LE ROI

Ah ! Voilà qu'il arrive ! ... Benoît ! Allez vite dire à la garde qui est en bas qu'on envoie des hommes chercher la princesse.

BENOÎT

Oui, Sire. (*Au public*) Nom d'une pipe, on ne vous donne même pas le temps de vous retourner dans cette maison !

Il sort.

SÈNE VII

LÈS MÊMES, LÈ RWÈ (*in grande tènûwe*), FURMIN, ÈL MINISSE

LÈ RWÈ (*moustrant Furmin èyèt 'l minisse*)

Là deûs gayârdus qu'ont 'sté sézis d'èm rincontrer dins 'l colidor !

ÈL MINISSE

O sâroût co sézi à mwins', èndo, Sire !

LA RÈNE (*à 's n-ome*)

Èn dalez nî fé dès bétises, toudi, èyèt sondjîz bî qu' vo djambe dwèt co yèsse ène miyète flastasse...

95

LÈ RWÈ

Flastasse ! Flastasse ! Èle èst co pus solide què l'aute ! Djè sù 'rfét, vos dis-dje, èy' i n'a pus rî qui parèt... Gènèviève n'est nî co 'rvènûwe, ièle ?

GUYAUME

Bî, il èst co tans : èle cache toudi, azârd.

LÈ RWÈ

Èle lè fét longue pou ça...

LA RÈNE

Èyèt Gènèviève, hon, 'm fi, ça 'n vo chène-t-i nî drole qu'èle 'n èst nî co 'rvènûwe ?

LÈ RWÈ

Si Bènwét sâroût cî...

100

SÈNE VIII

LÈS MÊMES, BÈNWÉT

LÈ RWÈ

A ! Vèl-là qu'il arive ! ... Bènwét ! Alez-in pau råde dire al garde qu'èst-in bas qu'o n-invoye dès-omes cachî après 'l prîcèsse.

BÈNWÉT

Woy', Sire. (*À lès djins*) Nom dèzo, o 'n vos done nî 'l tans d' vos 'rtoûrner dins 'ç baraque-ci !

I soûrt'.

SCÈNE IX

LES MÊMES, HORMIS BENOÎT

Le peuple crie Jô !

LE MINISTRE

Vous entendez votre peuple qui crie « Jô », Sire ?

LE ROI

Oh ! Ce sont des braves gens ! Mais je n'aurais jamais pensé qu'ils auraient été aussi contents que ça...

LE MINISTRE

Contents, vous dites ? Quand ma voiture est arrivée ici en face, ils n'ont pas admis que les chevaux restent dans les brancards et ils m'ont tiré jusqu'à votre cour.

GUILLAUME (*au public*)

Je n'en suis pas étonné : un homme qui ne sait qu'inventer pour flatter le peuple...

LE MINISTRE

Aussi, Sire, maintenant que vous êtes guéri...

GUILLAUME (*méchant*)

Vous allez déjà commencer, Monsieur le ministre ?

LE ROI

Guillaume, combien de fois faudra-t-il vous répéter que je ne veux plus vous voir fourrer votre nez dans mes affaires ? Quand vous serez roi, vous ferez à votre mode, mais tant que je vivrai, je prétends faire à la mienne.

Le peuple crie Jô !

Écoutez comme ils me réclament !

Le peuple crie Jô ! Jô !

Et je ne ferais rien pour eux, moi ?

Le peuple crie Jô ! Jô !

Écoutez ça !

Le peuple crie Jô ! Jô !

Je ne me sens plus... Qu'on ouvre la fenêtre, je vais leur dire une bonne parole...

LE MINISTRE

Vraiment, Sire ?

SÈNE IX

LÈS MÈMES, OURMI BÈNWÉT

Èl peûpe criye : Jô.

ÈL MINISSE

Intindez vo peûpe qui criye *Jô*, Sire ?

LÈ RWÈ

O ! C'est dès brâvès djins ! Mès djè 'n pouvous mau d' sondjî qu'i z-ârin' èsté si binéches què ça...

ÈL MINISSE

Binéches, dizez ? Quand 'm vwèture èst-arivéye cî in face, i n'ont nî prétindu qu' lès tch'faus d'mèronche dins lès bras èy' i m'ont satchî squ' à dins vo còur.

105

GUIYAUME (*à lès djins*)

Djè 'n sù nî sézi d' ça : in-ome qui 'n sét qu'indvinter pou raflater 'l peûpe...

ÈL MINISSE

Ètou, Sire, asteûre què vos 'stez 'rfét...

GUIYAUME (*mèchant*)

Dalez d'dja couminchî, Monsieû 'l minisse ?

LÈ RWÈ

Guiyaume, combi d' côups ç' qu'i faûra vos dire què djè 'n vû pus vos vîr stitchî vo né dins mès-afêres ? Quand vos sârez rwè, vos f'rez à vo moûde, mès tant què dj' vikré, djè prétind fé al miène.

Èl peûpe criye Jô !

Ascoutez ça come i 'reclamont après mi !

Èl peûpe criye Jô ! Jô !

Èyét djè 'n f'roûs rî pour yeûs', mi ?

Èl peûpe criye Jô ! Jô !

Ascoutez ça !

Èl peûpe criye Jô ! Jô !

Djè sù tout woûr dè mi... Qu'o drouve èl fèrnièsse, djè 'm va leû dire ène boune parole...

ÈL MINISSE

A boû, Sire ?

110

LE ROI

Laissez-moi faire, Monsieur le ministre. Vous serez content de moi.

On ouvre la fenêtre.

Phrasie, Guillaume et Firmin, venez ici saluer le peuple.

Ils vont tous saluer le peuple qui crie Jô ! Le roi étend les bras.

Mes enfants, votre roi qui était atteint du mal de sainte Renelde à sa jambe a été guéri en un rien de temps. (*Jô ! Jô !*) Remercions-en le bon Dieu, qui m'a considéré d'un œil de pitié. (*Jô ! Jô !*) Depuis neuf mois, j'ai dû mettre beaucoup de choses de côté, étant donné que j'étais diminué. Mais n'allez pas croire, mes enfants, que je vous ai oubliés et que je n'ai plus fait attention à vous. Mon ministre m'a tenu informé de tout ce dont vous aviez besoin. (*Jô ! Jô !*) Et comme je veux que tout le monde dans le pays soit aussi heureux que moi, je vous apporte de bonnes nouvelles. (*Jô ! Jô !*) D'ici quelques jours, je signerai des lois qui feront beaucoup de bien aux ouvriers et aux fermiers. (*Jô ! Jô !*) Je vais faire construire des écoles dans les quatre coins du pays.

GUILLAUME

Et encore au milieu.

LE ROI (*il se retourne, fâché sur Guillaume*)

Aux quatre coins du pays. (*Jô ! Jô !*) Et tous les enfants devront étudier jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs Pâques^c. (*Jô ! Jô !*) Je ne veux plus non plus qu'il y ait des remplaçants dans mon armée^d : de plus, tout le monde fera son service militaire. Que dites-vous donc de ça, mes enfants ? (*Jô ! Jô ! Vive le roi !*) Mais il y a quelque chose pourtant que je ne peux promettre : les Flamands voudraient, en ce qui concerne les postes et tout ce qui rapporte, qu'un Flamand soit l'équivalent de deux Wallons. Ils voudraient même encore plus fort que ça : ils voudraient que tous les Wallons apprennent le flamand. Est-ce que je peux permettre une chose pareille ? Est-ce que je peux ? (*Non ! Non !*) Ne suis-je pas wallon ? (*Jô ! Jô !*) N'ai-je pas épousé une fille de Bornival, moi, mes enfants ? (*Jô ! Jô !*) Demandez-moi tout ce que vous voulez : je n'ai rien à refuser, un jour comme aujourd'hui ! Mais ça, pour l'amour de Dieu, qu'on ne m'en parle plus ! (*Jô ! Jô !*)

Le roi se penche par la fenêtre.

Qu'y a-t-il, mon ami ?... Hein ? ... Comment ? ... Je ne vous comprends pas... Entrez jusqu'ici.

GUILLAUME

Qui est-ce donc, papa ?

LE ROI

C'est un paysan qui me montre quelque chose en faisant beaucoup de signes.

GUILLAUME

Et vous le faites entrer ?

LÈ RWÈ

Lèyîz-mè fé, Monsieû 'l Minisse, vos sârez contint d' mi.

O drouve èl fèrnièsse.

Frazie, Guiyaume èyét Furmin, venez cî saluwer 'l peûpe.

I vont tèrtous saluwer 'l peûpe, qui criye Jô ! Lè rwè 'stind 's bras.

Mès-èfants, vo rwè, qui soufrichout du mau d' sinte Èrnèle à 's djambe, a 'stez 'rfét d'su 'ne munute dè tans. (*Jô ! Jô !*) Èrmèrciyos-n' z-in 'l bon Dieu, qui m'a ravizé d'in euy' dè pitié. (*Jô ! Jô !*) Dèspû nèf mwès, dj'é d'vu lèyî in plan branmin d' z-afêres, foûrce què dj'astous rèdwtit. Mès 'n dalez nî cwêre, mès-èfants, què dj' vos-é 'sté roubliyî èyét què d' n'é pus pris atinsion à vous-autes. Èm minisse m'a t'nu au courant dè tout 'ç què vos-avîz dandjî. (*Jô ! Jô !*) Èyét come djè vû què tout 'l monde dins 'l payi seûche t'aussi eûreû qu' mi, djè vos-apoûrte dè bounès nouvèles. (*Jô ! Jô !*) Dè d'cî dins sacans djoûs, djè m'tré 'm signé dèssu dè lwès qui f'ront branmin du bî à lès-ouvrîs èy' à lès cinsîs. (*Jô ! Jô !*) Djè va fé fé dè 'scoles à lès quat' cwins du payi.

GUYAUME

Èyét co au mitan.

LÈ RWÈ (i s'èrtoûrne tout mauvé d'su Guiyaume)

À lès quat' cwins du payi. (*Jô ! Jô !*) Èyét tous l'z-èfants dèvront 'studyî djusqu' à 'ç qu'i z-eûchonse fét leûs Pâques. (*Jô ! Jô !*) Djè 'n vû pus nèrî qu'il eûche dè rimplaçants dins 'm n-ârméye : même dè pus, o dira tèrtous sôdârts : què d'zez, hon, d' ça, mès-èfants ? (*Jô ! Jô ! Vive lè rwè !*) Mès-il a 'ne sakè pourtant què djè 'n pû nî vos promète : lès Flaminds voûrin' bî què pou lès places èyét pou tout 'ç qui rapoûrte, in Flamind sârout 'l même què deûs Walons. I voûrin' pus foûrt què ça : i voûrin' què tous lès Walons apèrdin' èl flamind. Èst-ce què dj' pû jamé pèrmète ène afère parèye ? Èst-ce què djè 'l pû ? (*Non ! Non !*) Èn sù-dju nî Walon ? (*Jô ! Jô !*) N'é-dju nî marié 'ne fiye d' Bournivau, mi, mès-èfants ? (*Jô ! Jô !*) Dèmandiz-m' tout 'ç què vos v'lez : in djoû come audjoûrdu djè n'é rî à 'rfuser ! Mès ça, pou l'amoûr dè Dieu, qu'o 'n mè d'è pâle pus ! (*Jô ! Jô !*)

Lè rwè 's bache in dèwoûr dèl fèrnièsse.

Qu'èst ç' qu'il a, 'm n-ami ? ... Hin ? ... Qué ? ... Djè 'n vos comprend nî ... Intrez squ' à cî.

GUYAUME

Qui-ce ça, hon, pa ?

LÈ RWÈ

C'èst-in payisan qui 'm mousse ène sakè in f'zant 'ne masse dè signes.

GUYAUME

Èyét vos 'l fètes intrer ?

LE ROI

Eh bien ! Ça ne vous va pas non plus ?

GUILLAUME

Eh bien, c'est encore pire que dans un cabaret de village !

LE ROI

Guillaume, si je n'étais pas si content d'avoir été guéri, n'est-ce pas, vous attraperiez une baffe dans votre nez, tellement vous m'embêtez. Quand notre père parlait, à nous (nous étions alors quatre fils), nous prenions toujours garde de rester à notre place même quand nous étions grands et il n'y en avait pas un d'entre nous qui n'enlevait son chapeau et ne tirait sa pipe de sa bouche. Mais maintenant, tout cela a bien changé : les enfants se croient plus malins que leur père.

LA REINE

C'est de mon père que vous parlez, là ?

SCÈNE X

LES MÊMES, PUIS TICHE DU CRON

BENOÎT

Monsieur Tiche du Cron !

TICHE

Sire, vous allez peut-être dire que je suis culotté de venir ici vous trouver de la sorte. Mais je dois vous montrer quelque chose de trop curieux. Voici une flûte, Sire. Eh bien, vous me croirez ou non, mais elle chante comme une personne et même, en plus, elle raconte quelque chose à propos de la rose de sainte Èrnèle, mal dont vous avez si longtemps souffert, Sire.

LE ROI

Et que dit-elle au sujet de la rose, hein, votre flûte ?

TICHE

Prenez le temps de m'écouter, Sire, vous allez l'entendre.

Il fait aller la flûte :

Marchand très doux
Jouez tout doucement
C'était mon frère qui m'a tuée
Dedans ces grands bois
Pour la rose de sainte Èrnèle
Que j'avais trouvée
Dedans ces grands bois.

LÈ RWÈ

È bî ! Ça 'n vos plét nî co ?

GUYAUME

Bî, c'èst co pire qu'in cabarèt d' vilâdje !

LÈ RWÈ

Guiyaume, si dj'astous nî si binéche què dj' sù d' yèsse èrfét, 'ndo, vos-atrap'rîz 'ne bafe dins vo né, fôurce què vos m'embétez. Quand no père nos pârlout, à nous-outes (nos-astin' quat' gârçons d'èç tans là), nos-avin' toudi sogne dè d'mèrer 'stampés si grands qu' nos 'stin' èy' i 'n d'avout nî yun d' nous-outes qui 'n tirout nî 's tchapia èyét satchî 's pupe woûr d'ès bouche. Mès-asteûre, tout ça èst candjî : lès-èfants 's cwèyont pus malins qu' leû père.

LA RÈNE

C'èst d'èm père què vos pârlèz là ?

120

SÈNE X

LÈS MÈMES, BÈNWÉT, ADON TICHE DU CRON

BÈNWÉT

Monsieû Tiche du Cron !

TICHE

Sire, vos 'm dalez put-ète dire què dj' sù in franc bouc dè là v'ni vos trouver dinsî. Mès dj'é à vos moustrer 'ne sakè d' trop curieû. Là-ci in chufлот, Sire. È bî, vos 'm cwérez si vos v'lez, mès-i tchante come ène djin èyét même dè pus, i dit 'ne sakè d'sul roûze dè sinte Èrnèle, què vos-avez yeû 'ç mau-là si lontin d' sur vous, Sire.

LÈ RWÈ

Èyét qu'èst-ce qu'i dit dèl roûze, hon, vo, chufлот ?

TICHE

Pèrdez 'l pacyince dè m'ascouter, Sire, vos 'l dalez intinde.

I fèt daler 'l chufлот.

Marchand très doux,

Jouez tout doucement.

C'était mon frère qui m'a tuée

Dedans ces grands bois

Pour la rose de sainte Èrnèle

Que j'avais trouvée

Dedans ces grands bois.

LE ROI (*tout perdu*)

Avez-vous entendu comme moi ? C'est tout à fait la voix de Geneviève.

GUILLAUME

Cette fois-ci, papa, vous perdez la tête.

FIRMIN

Il me semble aussi que c'est la voix de Geneviève.

BENOÎT (*comme à lui-même*)

Oui !

LE ROI (*tout perdu, à Firmin*)

N'est-ce pas, mon fils ? ... Donnez-moi un peu votre flûte, marchand, que je l'essaye moi-même

Il fait aller la flûte :

Papa très doux

Vous voyez ! « Papa très doux » qu'elle dit !

TICHE

Continuez, Sire. Le reste suivra...

LE ROI

Il souffle :

Papa très doux

Jouez tout doucement

C'était mon frère qui m'a tuée

Dedans ces grands bois

Pour la rose de sainte Èrnière

Que j'avais trouvée

Dedans ces grands bois.

Il regarde ses fils.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi Geneviève n'est-elle pas encore revenue ? Elle connaissait trop bien ces chemins pour se perdre, cette enfant-là, et il doit lui être arrivé un malheur... Mais gare au scélérat qui a osé toucher un seul de ses cheveux ! Je l'aurai exterminé avant qu'il n'ait eu le temps de compter jusqu'à quatre.

LA REINE (*au roi*)

Qu'est-ce donc ça pour un petit bâton que vous tenez-là en main ?

LÈ RWÈ (*tout pièrdu*)

Avez-intindu come mi, vous-utes ? C'est tout 'l vwè d' Gènèviève.

125

GUYAUME

Èç coû-ci, savez, pa, vos n'avez pus vo tièsse à vous.

FURMIN

I 'm chène ètou què c'est 'l vwè d' Gènèviève.

BÈNWÉT (*come à li-même*)

Woy' !

LÈ RWÈ (*tout pièrdu, à Furmin*)

Èndo, 'm fi ? ... Donîz-m'in pau vo chufлот, marchand, què djè 'l fasse daler mi-même.

I fèt daler 'l chufлот.

Papa très doux

Viyîz bî ! « Papa très doux » qu'èle dit !

TICHE

Alez toudi, Sire. L'aute rès' sûra...

130

LÈ RWÈ

I chufèle.

Papa très doux,

Jouez tout doucement,

C'était mon frère qui m'a tuée

Dedans ces grands bois,

Pour la rose de sainte Èrnèle

Que j'avais trouvée

Dedans ces grands bois.

I ravize sès gârçons

Qu'est ç' què ça vût dire ? Pouquè ç' què Gènèviève n'est nî co 'rvènûwe ? Èle counichout trop bî cès tch'mins pou 's pièrde, èç n-èfant-là, èyét i dwèt li yèsse arivé maleûr... Mès gâre au sèlèrat qui a oûzeû touchî in tch'feû d'ès tièsse ! Djè 'l âré tout dèstèrminé dèvant qu'il eûche yeû 'l tans d' compter quat'.

LA RÈNE (*au rwè*)

Qu'est-ce ça pou in p'tit baston qu' vos-avez là dins vo min ?

LE ROI (*fort*)

C'est une flûte, femme. Soufflez une fois dedans seulement, et vous apprendrez de tristes nouvelles.

LA REINE

Je vous en dirai des nouvelles ? ... Voyons, alors.

Elle fait aller la flûte :

Maman très douce
Jouez tout doucement
C'était mon frère qui m'a tuée
Dedans ces grands bois
Pour la rose de sainte Èrnèle
Que j'avais trouvée
Dedans ces grands bois

Elle court vers la porte.

Il me semble avoir entendu Geneviève chanter.

LE ROI (*qui court après*)

C'est la flûte, Phrasie...

LA REINE

La flûte ?

FIRMIN

Donnez, maman. Je vais l'essayer.

Mon frère très doux
Jouez tout doucement
C'était mon frère qui m'a tuée
Dedans ces grands bois
Pour la rose de sainte Èrnèle
Que j'avais trouvée
Dedans ces grands bois

LE ROI

Il reprend la flûte à Firmin et il la tend à Guillaume.

Guillaume, à votre tour !

LÈ RWÈ (*foûrt waut*)

C'èst-in chuflot, feume. Chuflez-in coû d'su seûlmint èyét vos-apèrdrez dès trissès novèles.

LA RÈNE

Djè vos d'in diré dès novèles ? ... Viyos-n', insi.

Èle fét daler 'l chuflot.

Maman très douce,

Jouez tout doucement.

C'était mon frère qui m'a tuée

Dedans ces grands bois

Pour la rose de sainte Èrnèle

Que j'avais trouvée

Dedans ces grands bois

Èle cour du costé d'l'uch.

I 'm chène què dj'é intindu Gènèviève tchanter.

LÈ RWÈ (*courant après*)

C'èst 'l chuflot, Frazie...

135

LA RÈNE

Èl chuflot ?

FURMIN

Donez, man, djè 'l va fé daler.

Mon frère très doux,

Jouez tout doucement.

C'était mon frère qui m'a tuée

Dedans ces grands bois

Pour la rose de sainte Èrnèle

Que j'avais trouvée

Dedans ces grands bois

LÈ RWÈ

I 'rprind 'l chuflot à Furmin èy'i 'l présinte à Guiyaume.

Guiyaume, à vo toûr !

GUILLAUME

Pa, je serais ravi de faire tout ce que vous me demanderez, mais aller mettre ma bouche là où n'importe quel chiqueur l'a mise, ça, c'est hors de question pour moi.

LE ROI (*d'un ton autoritaire*)

Guillaume, à votre tour !

GUILLAUME

Mon Dieu, papa, comme vous êtes drôle. Et même, admettons que je soufflerais et que la flûte raconterait ces mêmes bêtises que maintenant, vous pourriez croire à des histoires pareilles ? Je vais plutôt aller chercher après Geneviève, plutôt que perdre ainsi mon temps.

LE ROI

C'est la dernière fois que je vous le dis : Guillaume, à votre tour !

GUILLAUME

Allons, papa ! Je ne vais pas vous contrarier pour si peu. Mais, ce n'est pas fort propre ce que vous me faites faire là.

Il prend la flûte et il joue :

Mon frère très doux

Jouez tout doucement

Ça été vous qui ...

Il jette la flûte à terre.

LE ROI (*incontrôlable*)

Sortez tous ! (*À Guillaume qui part pour sortir*) Et vous, restez ici.

Les autres sortent.

SCÈNE XI

LE ROI, GUILLAUME

LE ROI

Quand ils sont seuls, il prend Guillaume par le cou.

Assassin ! Assassin ! Vous mériteriez que je vous tue, là, comme un chien !... Mais vous n'êtes même pas digne que je salisse mon sabre, le sabre de mon père, à le mettre dans votre sang de lâche. Aller tuer ma pauvre enfant, pour la moitié de ma fortune ! Pourquoi ne me tuez-vous pas, plutôt ? Vous l'auriez eue toute entière, cette fortune !... Mais ma fille ! Ma Geneviève ! ... Que voulez-vous que je fasse, maintenant ? Où voulez-vous que je trouve ne serait-ce qu'une seule minute de contentement ? Elle était ma joie, à moi, cette enfant-là. Elle était la plus belle fleur de mon jardin... Assassin ! Assassin que vous êtes !

GUIYAUME

Pa, djè sù bî contint d' fé tout 'ç què vos 'm coumand'rez, mès daler mète èm bouche èyu 'ç qu'èl promî chiqueû v'nu a mis 'l siène, ça, c'est pus foûrt què mi.

LÈ RWÈ (*d'in ton d'mésse*)

Guiyaume, à vo toûr !

140

GUIYAUME

Mon Dieu, pa, come vous-astez drole. Ça fét mètòs-n' què dj' chufèl'roûs èyét qu'èl chufлот racontroût co sès bétises qu'il a raconté t'aleûr, vos dirîz ascouter dès contes parèys ? Djè 'm va cachî après Gènèviève, putoût què d' pièrde èm tans dinsî.

LÈ RWÈ

C'est 'l dèrnî coû què dj' vos 'l dis : Guiyaume, à vo toûr !

GUIYAUME

Alons, pa ! Djè 'n va nî vos contraryî pou si wére dè choûze. Mès ça n'est nî foûrt prope, çu qu' vos 'm fètes là fé.

I prind 'l chufлот èy' i djuwe.

Mon frère très doux

Jouez tout doucement

Ça été vous qui...

I tape èl chufлот invoye.

LÈ RWÈ (*qui 'n sè sint pus*)

Soûrtez vous-outes tèrtous ! (*À Guiyaume qui va pou soûrti*) Èyét vous, d'mèrez cî.

Lès-outes soûrtont.

SÈNE XI

LÈ RWÈ, GUIYAUME

LÈ RWÈ

Quand i sont tout seûs, i prind Guiyaume pa 'l èspale.

Assazin ! Assazin ! Vos mèritrîz què dj' vos tûwroûs là come in tchî ! ... Mès vos 'n valez nî co què dj' sâliche èm sâbe, èl sâbe d'èm père, al mète dins vo sang d'èrniyagat... Daler tuwer 'm pouève éfant pou 'l mitan d'èm foûrtune ! Pouquè 'n mè tuwîz ni, putoût ? Vos 'l arîz yeû t'intière, èç foûrtune là ! ... Mès 'm fiye ! Èm Gènèviève ! ... Què volez què dj' fèze, asteûre ? Èyu volez què dj' trouve co 'ne munute dè contint'mint ? Ç'astout 'm jwè, mi, 'ç n-èfant-là. Ç'astout 'l pus bèle fleûr d'èm tchapia... Assazin ! Assazin qu' vos 'stez !

145

GUILLAUME

Papa, voulez-vous que je vous dise quelque chose !

LE ROI

Vous allez encore mentir, sans doute !

GUILLAUME

Je n'ai pas tué Geneviève, vous savez...

LE ROI

Geneviève est morte, et c'est vous qui l'avez tuée ! ... Et plus d'histoires : je suis votre père, votre roi et votre juge. Votre père va commencer par vous donner une bonne raclée. Votre roi ne vous connaît plus et votre juge vous condamne à brûler parmi les fagots. Vous avez trois minutes pour dire votre acte de contrition^e.

GUILLAUME

Papa, ayez pitié de moi, je vous en prie.

LE ROI

Je ne vous connais plus...

GUILLAUME

Papa, s'il vous plaît ! ...

LE ROI

Non vous dis-je !

GUILLAUME (*perdu*)

Je ne savais plus ce que je faisais...

LE ROI (*en allant vers la porte*)

Benoît !

SCÈNE XII

LES MÊMES, BENOÎT

LE ROI (*à Benoît*)

Emmenez cet homme et dites à la garde qu'elle l'enferme dans le cachot. Ensuite, vous ferez allumer le four à pain et vous direz à mon épouse et à mon ministre que je dois leur parler.

BENOÎT

Oui, sire.

GUIYAUME

Pa, volez què dj' vos disse ène sakè !

LÈ RWÈ

Vos dalez co minti in couû, azârd ?

GUIYAUME

Djè n'é nî tuwé Gènèviève, savez...

LÈ RWÈ

Gènèviève èst moûrte, èyét c'èst vous qui l'a tuwé... Èyét pus d' longs contes : djè sù vo père, vo rwè èyét vo judje. Vo père va couminchî pa vos d'ner 'ne boune doguète, vo rwè 'n vo conèt pus èyét vo judje vo condamne à yèsse brûlé intrè lès fagots. Vos-avez twès munutes pou fé vo n-ake dè contrission.

GUIYAUME

Pa, eûchîz pitié d' mi, s'il vous plét.

150

LÈ RWÈ

Djè 'n vos conès pus...

GUIYAUME

Pa, s'i vous plét ! ...

LÈ RWÈ

Non, vos dis-dje !

GUIYAUME (*tout pièrdu*)

Djè n'é pus seû 'ç què dj' fèzous !

155

LÈ RWÈ (*in dalant d'lé l'uch*)

Bènwét

SÈNE XII

LÈS MÈMES, BÈNWÉT

LÈ RWÈ (*à Bènwét*)

Inmênez 'ç n-ome-là èyét dites à la garde qu'èle l'insère dins 'l cachot. Adon, vos f'rez alumer 'l four qu'o cût lès pins èyét vos direz à 'm feume èy' à 'm minisse què dj'é dandjî d' leû pârlar.

BÈNWÉT

Woy', Sir.

LE ROI (*en montrant la porte à Guillaume, emmené par Benoît*)

Vaurien que vous êtes !

SCÈNE XIII

LE ROI

Il prend sa tête entre ses mains.

Qu'ai-je fait au bon Dieu pour qu'il me poursuive ainsi dans mes vieux jours ? Pourquoi n'a-t-on pas pendu pour mensonge celui qui le premier a dit « heureux comme un roi » ? Il n'existe pas parmi les plus pauvres de mes sujets un homme plus frappé par les malheurs que je ne le suis. Il n'est pas un oiseau dans le ciel qui ne chie sur ma tête et s'il y a une épidémie en route, c'est toujours sur moi qu'elle vient s'abattre... *Heureux comme un roi ! ...* Mais je ne suis plus roi. Je ne veux plus l'être !

SCÈNE XIV

LE ROI, LA REINE, FIRMIN, BENOÎT

LE ROI

J'arrive.

Il sort.

SCÈNE XV

LES MÊMES, HORMIS LE ROI

LA REINE (*en pleurant*)

Quel malheur ! Quel malheur !

LE MINISTRE (*à Firmin*)

Monseigneur, si un jour vous veniez à monter sur le trône, rappelez-vous de tout ce que vous voyez maintenant, et gardez bien en mémoire que du plus petit manant, jusqu'au roi, tout ce qui émane de l'ambition ne tourne jamais bien.

FIRMIN

Je n'ai garde de l'oublier, Monsieur le ministre.

LA REINE

Quelle journée ! Il n'ira plus jamais bien, le fermier de Rognon l'a dit^f. Par quelle mauvaise main avons-nous été touchés. C'est le cas de dire que l'épervier est dans les poules^g au Château de Bornival !... Ma pauvre petite Geneviève ! C'était une vraie fauvette contrefaisante ! Elle ne savait qu'inventer pour faire plaisir à son père : tous les jours le soir, depuis qu'il ne savait plus bouger, elle jouait avec lui une partie au *cinsî rwiné^h*... Et affectueuse, hein, qu'elle était !

LÈ RWÈ (*in moustrant l'uch à Guiyaume, qui èst-inmèné pa Bènwét*)

Vaurî qu' vos 'stez !

SÈNE XIII

LÈ RWÈ

I prind 's tièsse dins sès mins.

Qu'èst ç' què dj'é fêt au bon Dieu pou qu'i 'm poursûve dinsi dins mès vîs djoûs ? Pouquè ç' qu'o n'a nî pindu come minteûr èl cyin qui a dit 'l promî « eûreûs come in rwè » ? I n'a nî dins tout 'l pus basse clâsse dè mès subjèts in-ome pus batu d' maleûrs què djè 'n sù. I 'n passe nî in mouchon in 'l ér qu'i 'n èskite dèssu 'm tièsse èyét s'il a 'ne plauke in route, c'èst toudi d' sûr mi qu'èle vî s'aplakî... Eûreûs come in rwè ! ... Mès djè 'n sù pus rwè ! Djè n'èl vû pus yèsse !

SÈNE XIV

LÈ RWÈ, LA RÈNE, FURMIN, ÈL MINISSE, BÈNWÉT

LÈ RWÈ

Dj'arive !

I soûrt'.

160

SÈNE XV

LÈS MÈMES, OURMI LÈ RWÈ

LA RÈNE (*in tout bréyant*)

Qué maleûr ! Qué maleûr !

ÈL MINISSE (*à Furmin*)

Monsègneûr, si in djoû vos vèrîz à dev'ni rwè, sondjîz bî à tout 'ç què vos viyîz asteûre, èyét tenez toudi mémwêre què dèspû 'l pus p'tit manant, djusqu'au rwè, tout 'ç qu'èst-ambicieû 'n toûne jamé bî.

FURMIN (*tout trisse*)

Djè 'n pus mau dèl roubliyî, Monsieû 'l Minisse.

LA RÈNE

Qué djoûrnéye ! I 'n dira pus jamé bî, 'l cinsî d' Rougnon l'a dit. Pa qué mâle min avos-n'èstez touchîs ? C'èst 'l cas d' dire qu'èl moukè èst dins lès pouyes au Castia d' Bournivau ! ... Èm poûve pètte Gènéviève ! Ç'astout 'ne vréye fauvète contrèfèzante ! Èle nè savout qu'indvinter pou fé plézi à 's père : tous lès djoûs au nût', dèspû qu'i 'n savout pus 's boudjî, èle djuwout avè li 'ne pârte au *cinsî rwiné*. Èyét amitiéuse, hon, qu'èle astout !

Et soignée ! Je n'avais pas besoin de repasser après : pour faire des gaufres et toute sorte de petits chipotages de la sorte, elle s'en sortait encore mieux que moi... Parce que moi, de ce côté-là, je suis toujours restée un peu paysanne, et Guillaume me reprochait à chaque fois que je faisais des tartes trop épaisses... Mais Guillaume, aussi, il n'est pas agréable tous les jours. Il ne rit que quand il se brûleⁱ... Et encore, il faut qu'il se brûle fort... Mais tout de même, il aimait trop sa petite sœur pour aller faire une chose pareille. Il n'y a pas huit jours, il l'embrassait devant moi, parce que la petite lui avait offert une blague à tabac^j avec son nom inscrit dessus. D'ailleurs, moi, je ne peux croire qu'elle soit morte, vous savez... C'est vrai aussi que deux ans après que mon père soit mort d'un coup de sang (c'est d'un coup de sang qu'il est mort votre grand-père, Firmin), je ne parvenais toujours pas à me le mettre en tête...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE ROI

LE ROI

Voilà ! Il n'y a plus de coupable... Il n'y a plus que des malheureux...

LE MINISTRE

Et un roi, Sire. Un roi qui va consacrer ses vieux jours à faire le bonheur de son peuple...

LE ROI

Il n'y a plus de roi non plus, Monsieur le ministre, ou plutôt le voilà votre roi.

Il désigne Firmin.

BENOÎT (*au public*)

Nous ne perdons rien au change.

LE MINISTRE (*tout étonné*)

Comment, Sire ?

LE ROI

Je ne suis plus capable de rien faire : ma couronne, ma fortune, tous mes droits sur le peuple, je les lègue à mon fils Firmin, qui tâchera d'être aussi bon roi qu'il a été bon enfant. Et moi, je vais me retirer avec Phrasie au Château de Bornival et nous vivrons là comme deux fermiers que nous aurions toujours dû être, pour ne pas avoir une vie empoisonnée comme elle l'est.

LE MINISTRE

Et tout ce que vous aviez promis tout à l'heure au peuple, hein, Sire, tout ça va tourner à rien comme les choux Garite^k ?

LE ROI

Je n'ai plus rien à voir là-dedans, Monsieur le ministre.

Èyét prope ! Djè n'avout pus dandjî d' m'èrtourner après : pou fé dès gaufes èyét toutes soûrtes de p'tits cafouyâdjès dinsi, èle d'in vûdout co mèyeû qu' mi... Pasquè mi, de 'ç costé-là, dj'é toudi d'mère 'ne miyète payizante, èyét Guiaume m'èrprochout tous lès coûps què dj' fèzous mès târtes trop 'spèsses... Mès Guiaume, ètou, i n'est nî bia tous lès djoûs. I 'n rit qu' quand i 's brûle... Èyét co faut-i qu'i 's brûle foûrt... Mès tout 'l même, i viyout trop voltî 's pètte sieûr què pou daler fé in-afère parèye. I n'a nî co wit' djoûs qu'i 'l rimbrassout à 'm présince, pasquè l'èfant li z-avout d'né 'ne blag' de toubak' avè 's no marquî d'su. D'ayeûr, djè 'n sé nî cwèrte qu'èle èst moûrte, savez, mi ... Il èst vré ètou què deûs-ans après qu'èm poûve pèrte astout moûrt d'in coup d' sang (c'èst d'in coup d' sang qu'il èst moûrt vo grand-père, Furmin), djè 'n savout nî co 'm èl mètte dins 'm tièsse...

SÈNE XVI

LÈS MÈMES, LÈ RWÈ

LÈ RWÈ

Là ! I n'a pus nu coupâbe ! ... I n'a pus qu' dès maleûrèûs !

165

ÈL MINISSE

Èy' in rwè, Sire. In rwè qui va passer sès vîs djoûs à fé 'l bouneûr d'ès peûpe...

LÈ RWÈ

I n'a pus de rwè nèrî, Monsieû 'l minisse, ou putoût, vèl-là, vo rwè.

I mousse Furmin.

BÈNWÉT (à lès djins)

Nos 'n pièrdrons rî au candje.

ÈL MINISSE (tout sézi)

Comint, Sire ?

LÈ RWÈ

Djè 'n sù pus capâbe à rî fé : èm courone, èm foûrtune, tous mès dwèts d' sul peûpe, djè l'zè done à 'm gârçon Furmin, qui wétra d' yèsse aussi boû rwè qu'il a 'sté boûn-èfant. Èyét mi, djè va m'èrtirer avè Frazie au Castia d'Bournivau èyét nos vikrons là come deûs cinsîs qu' nos ârin' toudi d'vu yèsse, pou 'n nî avwêr no vîye impwèsonéye come èle èst.

170

ÈL MINISSE

Èyét tout 'ç què vos-avez promi tantoût à vo peûpe, hon, Sire, ça va t-i toûrner à rî come lès chous Garite ?

LÈ RWÈ

Djè n'é pus rî à vîr là d'dins, Monsieû 'l minisse.

FIRMIN

Je prends tout à mon compte, moi, Monsieur le ministre.

LE MINISTRE (*tout content*)

Oh ! Sire...

FIRMIN

Et maintenant, papa, donnez-moi votre bénédiction, s'il vous plaît.

Le roi lui donne sa bénédiction.

Le rideau tombe. Si le public n'applaudit pas, les affaires demeurent ainsi. Mais si le public applaudit fort, alors toute la troupe arrive sur la scène du théâtre, du roi jusqu'à Benoît, et Geneviève chante cette chanson-ci :

I

S'il n'y avait que le mal de sainte Èrnèle
Pour venir toucher les bêtes et les gens,
On saurait vite ce qu'il se passe
Et on passerait notre chemin.
Mais quand ce n'est pas une sorte, c'est une autre,
Le malheur nous retient tant qu'il peut.
Quand les jambes vont, c'est la tête qui fait défaut ;
Quand la tête va, c'est le reste qui ne va plus.
On appelle ça le cours du monde ;
Qu'on le nomme comme on veut, c'est un *jeu* !
Ça restera, tant que la terre sera ronde,
Le même diable qu'au temps du vieux bon Dieu
C'est une affaire de chance :
Ça ne sert à rien
De se casser la tête avec tout ça :
C'est l'imbécile
Qui se fait de la bile :
La gaieté, voilà le remède extra !
Oui, pour nous autres, ce sera toujours elle
Notre rose de sainte Èrnèle.

FURMIN

Djè prind tout pou 'm conte, mi, Monsieû 'l minisse.

ÈL MINISSE (*tout binéche*)

O ! Sire...

FURMIN

Èyét asteûre, pa, donîz 'm vo bénédicsion, s'i vous plét.

Lè rwè li done ès bénédicsion.

Èl ridau èst bachî. Si lès djins 'n clatchont ni, lès-afêres demèront dinsî. Mès s'i clatchont fôûrt, toute èl binde arive sul tàyâte, dès-pû lè rwè djusqu'à Bènwét, èyét Gènèviève tchant ès tchanson-ci :

I

S'i n'avout què 'l mau d'sinte Èrnèle
Pou v'ni plaukî biès' – 'yét djins,
O vîrout bî râd' qué novèle
Èy' o dirout tout dwét leû tch'min.
Mès quand c'est nî 'ne soûrte, c'est-in-aute ;
Èl maleûr nos 'rtchat' tant qu'i pût.
Lès djamb' vont, c'est 'l tiès' qui fêt faute ;
Èl tièsse va, l'aut' rès' èn va pus.
O lom' ça l'*armonie du monde* ;
Qu'o 'l lom' come o vût, c'est-in djeu !
Ç' sâra, tant què 'l tèr' sâra ronde,
'l mêm' diâb' qu'au tans du vî bon Dieu
'st-afêre dè chance :
N'a pou d'avance
A 's brouyî 'l tièsse avè tout ça ;
C'est l'imbécîle
Qui 's fêt dèl bile :
Èl guéyté, v'là l'èrméd' d'èstra !
Woy', pou nous-aut' toudi c'est ièle
No roûz' dè sinte Èrnèle.

Et ils répètent tous :

Oui, pour nous autres, ce sera toujours elle
Notre rose de sainte Èrnèle.

II

Nous arrivons, nous autres, à la fin de notre rôle.

Le rideau va tomber, ensuite c'est tout...

La rose de sainte Èrnèle est partie :

Tout comme la rose, nous voilà partis aussi !

Pour vous, votre journée n'est pas finie :

Avons-nous bien ou mal travaillé ?

Si c'est fort mal, sifflez un peu :

Si c'est bien, vous allez applaudir.

Comme il se doit, nous avons fait notre possible,

Toutefois on n'est jamais sûr ;

Ce moment-ci , c'est un moment terrible.

Nous sommes plus serrés que des voleurs !

Dites le vite :

Avec l'envie

D'applaudir la Gavotte, les amis ?

Elle est ici, prête

D'avoir la vesse¹,

Si on dit qu'elle s'est bien tirée d'affaire.

Vos bravos sont meilleurs pour elle

Que la rose de sainte Èrnèle.

Et ils répètent encore tous :

Vos bravos sont meilleurs pour elle

Que la rose de sainte Èrnèle.

Èy' i répétont tèrtous.

Woy', pou nous-aut' toudi c'est ièle
No roûz' dè sinte Èrnèle.

II

Nos 'stons, nous-aut', au bout d' no roye.
Èl twèl' va tché, adon c'est tout...
Èl roûz' dè sinte Èrnèle èst voye :
Come èl roûz', nos v'là voye ètou !
Vous aut', vo djoûrnéye n'est nî fète :
Avos-n' bî n-ou mau travayî ?
Si c'est fouÛrt mau, chuflez 'n' miyète ;
Si c'est bî, vos dalez clatchî.
Com' dè djus' o n-a fèt 's possib',
Mès n'impétch' qu'o n'est jamé seûr ;
'ç moumint-ci, 'st in moumint tèrib'.
Nos 'stons pus sèrés qu' dè voleûrs !
Ditez-l'abîye :
Avè l'invie
D'aplaudi 'l Gavot', lès-amis ?
Èle èst cî prèsse
A gagnî 'l vèsse,
S' o n-dît qu'èl' d'a bî n-invûdi.
Vos bravos sont mèyeû pour ièle
Qu'èl roûz' dè sinte Èrnèle.

Èy' i répétont co tèrtous.

Vos bravos sont mèyeû pour ièle
Qu'èl roûz' dè sinte Èrnèle.

TABLE DES MATIÈRES

Tome I

PRÉAMBULE	6
Introduction	8
PREMIÈRE PARTIE	10
CHAPITRE 1 : BIOGRAPHIE	12
CHAPITRE 2 : ÉTUDE LITTÉRAIRE	13
1. L'œuvre de Georges Willame	13
2. Georges Willame et les lettres wallonnes	15
CHAPITRE 3 : ÉTUDE GÉNÉTIQUE	18
1. Sources	18
1.1. Découverte du manuscrit	19
1.2. Description du manuscrit	19
2. Genèse de l'œuvre	20
2.1. Le prologue inspiré de Joseph Rimé	20
2.2. L'histoire de Louis Bréda	22
3. L'étude du manuscrit	22
3.1. Les lacunes	23
3.1.1. Les folios manquants	23
3.1.2. Les bourdons	23
3.2. Les variantes	24
3.2.1. Les variantes de l'édition de 1890	24
3.2.2. Les variantes du manuscrit	25
3.3. État matériel du manuscrit	25
3.3.1. Le degré d'élaboration	26
3.3.2. L'approche codicologique	27
4. Chronologie relative	28
CHAPITRE 4 : ÉTABLISSEMENT DU TEXTE	30
1. Le texte de base	30
2. L'orthographe	30
2.1. Les ambiguïtés graphiques de Georges Willame	31
2.2. Les essais graphiques de Georges Willame	33
3. Les corrections	35
3.1. Rectifications étymologiques	35
3.2. Rectifications phonétiques	35
3.3. Rectifications morphologiques	36
4. La traduction	36

CHAPITRE 5 : ÉTUDE LINGUISTIQUE	37
1. Les outils dont nous disposons	37
2. Le wallon de Georges Willame, du nivellois classique	39
2.1. Le parler de Nivelles, parler wallon	39
2.2. Le parler de Nivelles, parler d'ouest-wallon	39
2.3. Le parler de Nivelles et ses environs	40
3. La langue d'Èl roûze dè sinte Èrnèle et ses variations	41
3.1. La variation diatopique.....	41
3.2. La variation diachronique.....	42
3.3. La variation diastratique	43
CONCLUSION	46
DEUXIÈME PARTIE	48
<i>Èl roûze dè sinte Èrnèle</i>	50
PERSONNAGES DU PROLOGUE	53
PROLOGUE	55
PREMIER ACTE	85
DEUXIÈME ACTE	123
TROISIÈME ACTE	153

Tome 2

Notes	3
Glossaire	9
Bibliographie	26
Annexes	30